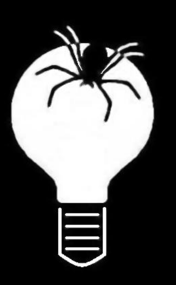


L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Homme & Animal



Numéro 5

Septembre 2012

ÉDITO

Dans ce nouveau numéro, *L'Ampoule* éclaire un étrange bestiaire : un insecte récalcitrant, des chiens mélomanes, une marmotte bavarde, un perroquet géant, des corbeaux télévores, l'ombre d'une mygale, des animaux sauvages qui rôdent la nuit, un chat qui en savait trop et bien d'autres choses encore.

Nouvelles, articles et illustrations sont de la partie, avec quelques nouveautés : une maquette plus claire, un feuilleton illustré à suivre dans les prochains numéros et plusieurs auteurs apparaissant pour la première fois sous l'Abat-Jour.

Merci à tous les participants : François Cosmos, Raymond Penblanc, Philippe Choffat, Christine Noti, Serge Cazenave-Sarkis, Christian Attard, Georgie de Saint-Maur, Wladimir Lentzy, Philippe Sarr, Richard Maurel, Diane Comte Frost, Yves Leclere, Muriel Friboulet, le Professeur Fernande, Marlène Tissot, Antonella Fiori, Christophe Ségas, Amine Khalfi, Yokshares Bomthursielpag, Lucie Pingréonn, Marc Laumonier, Catherine Bédarida, Édouard.k.Dive, Chris Simon, Derek Munn et Vlad Oberhausen — et Natacha Gréget, Marray, Julie Garnier, Jacques Cauda et Francis Denis, ainsi que Tat, JérémyDP et Éric Maréchal du PhotoGraff Collectif, pour la partie graphique. Plus d'infos sur eux figurent en fin de numéro.

Avis, suggestions et critiques sont attendus dans les commentaires de cet article du Pandémonium Littéraire.

« Machines & Inventions », tel sera le thème du prochain numéro. Toutes les nouvelles, les articles, les illustrations et les photographies s'y rapportant peuvent nous être envoyés jusqu'au 10 décembre à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr. Précisions à lire sur notre site dans l'appel à textes n°6.

Laissons place désormais aux hommes & aux animaux.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

P.S. : en bonus, cette excellente nouvelle de Christian Jannone, « Cryptozoologie », mêlant tribu amazonienne, temple terrifiant et créatures cauchemardesques…

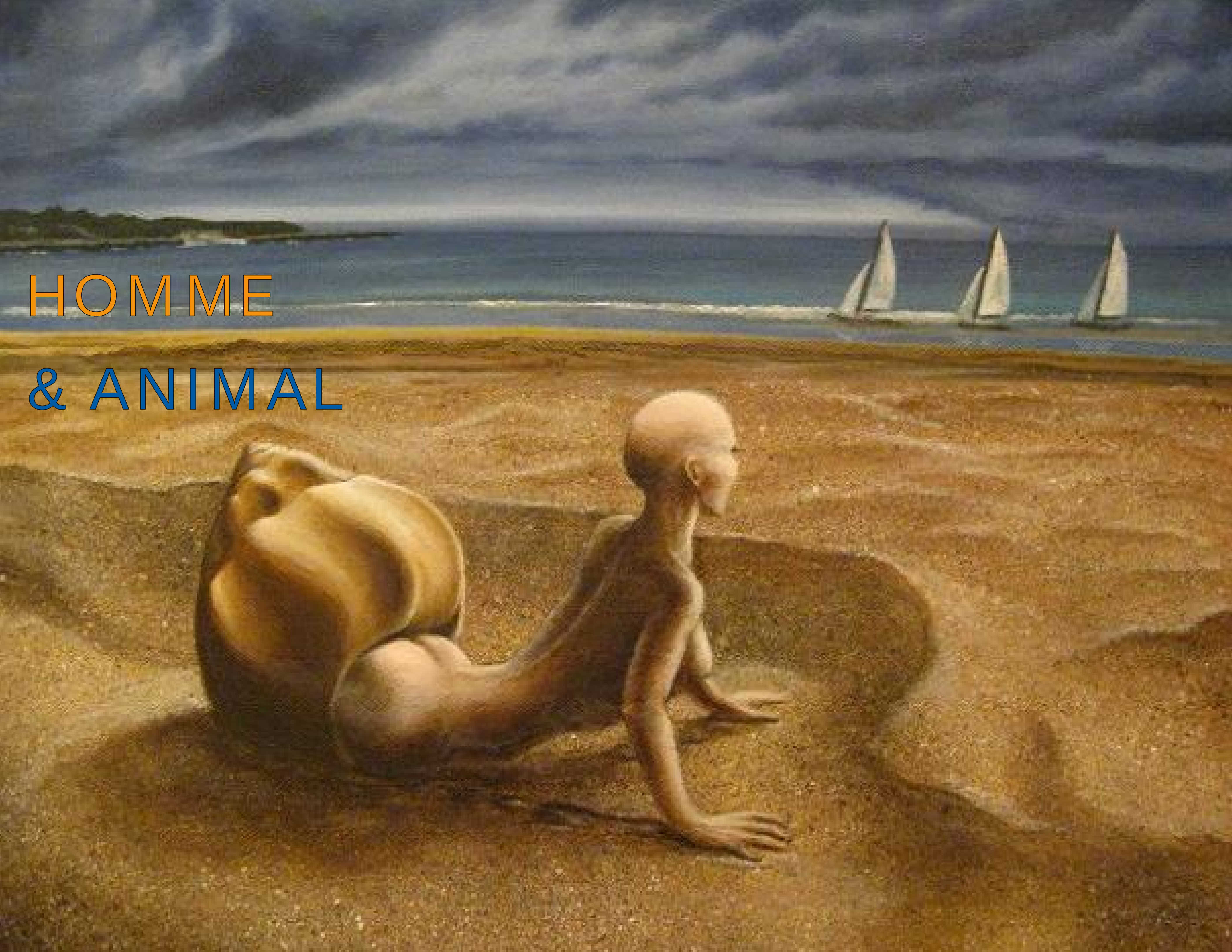
Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *La Métamorphose de Narcisse*, Salvador Dalì

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE

HOMME
& ANIMAL



La lance rompue

François Cosmos

Ce texte est paru pour la première fois dans la revue L'Atelier du Roman (n° 27, septembre 2001) sous le titre La lance rompue, et couronné du pseudonyme Antoine Gauthier.

Le cafard, la blatte, le cancrelat — quoi d'autre ? —, l'insecte couleur de merde en tout cas, gigantesque pour un individu de son espèce (près de dix centimètres de long et plusieurs de hauteur au sommet de sa carapace), fit son apparition pour moi un soir déjà tombé près de la poubelle à pédale de la cuisine, immobile ou quasi — ses antennes seules s'agitant lentement, de manière hypnotique, comme sous l'effet d'un léger courant d'air —, se détachant brun-noir sur le carrelage d'azulejos mouchetés ramenés à peu de frais d'Andalousie par la propriétaire. Je revenais éteindre une lumière oubliée quand sa vision m'immobilisa à mon tour d'indécision et de contrariété — il se faisait très tard, et j'escomptais bien me mettre au lit aussitôt. De son côté m'a-t-il vu, senti, deviné, à cet instant, ou bien n'aura-t-il pas compris grand-chose à ce qui lui sera arrivé ? Seul un spécialiste pourrait nous apporter quelque certitude. Je l'observai longuement — à son échelle de temps, ainsi qu'à celle de mon dégoût croissant, voire d'une certaine peur —, tentant de réfléchir rapidement — laborieux, après un dîner arrosé de vinho verde —, avant qu'il ne puisse soudain, aussi vite qu'il était apparu, échapper à ma vue. Constatant au bout d'un moment qu'il ne semblait guère vouloir bouger, je courus jusqu'à la chambre de Hinano, dont je savais, pour en avoir souffert, l'île d'origine infestée de ce genre de bestioles immondes — tous les soirs je devais inonder le cabanon où je logeais en bordure de la plage d'insecticide puissant, laisser agir puis aérer un quart d'heure avant de me coucher, pour retrouver au matin une demi à une douzaine de ces choses les pattes en l'air sous le lit (pour la plupart), mais aussi sous les autres meubles, sous la valise à roulettes (allez savoir pourquoi), et jusque dans le bac de douche —, mais à mon grand désappointement elle était déjà entrée — le phénomène el vinho, là encore — dans sa phase de pré-endormissement la rendant inapte — malgré la capacité d'ouvrir encore la fente d'un œil à l'appel de son nom et d'émettre un grommellement pas franchement hostile — à répondre intelligemment et intelligiblement à mes questions concernant la façon judicieuse ou traditionnelle de parer à cette catégorie d'événement.

Je retournai aussitôt dans la cuisine pour retrouver avec soulagement mon futur adversaire à l'exacte même place (me sembla-t-il), toujours modérément agité, d'une manière qui m'apparut alors, sans pouvoir en décider, soit définitivement bête, et alors énervante, soit menaçante — et sont-ils capables d'une sorte, d'un embryon d'ironie ? Je devais donc en passer par mes propres habitudes personnelles autant que culturelles : pas d'aspirateur dans cette villa de location à la semaine (ne connaissent que le balai et la serpillière dans ce pays) — de toute façon, tout le monde dormait à cette heure, et puis aurait-il traversé sans encombre tout le tuyau jusqu'au sac ? (je n'avais l'expérience que des araignées citadines) sans compter que je craignais l'odeur de chair et de chitine cramées, ou qu'il ne parvienne à ressortir par le chemin inverse durant la nuit —, donc la bombe à gaz mortel parfumé au jasmin, qui avait déjà fait preuve d'une réconfortante efficacité contre les petites personnes des moustiques, des papillons de toutes tailles et de toutes les couleurs, ainsi que des fourmis minuscules tentant de peupler cette agréable villégiature, et d'un malheureux grillon (les gosses sont cruels) — une tentative d'écrasement était bien entendu hors de question, à cause de son cortège de bruits horribles et de taches irréparables, et là encore d'odeurs, d'autres odeurs, toutes sortes d'odeurs, fraîches et âcres...

Le mouvement irréfutable d'une de ses pattes crochues — répondant à un genre de crampe, ou bien dicté par la volonté de se mouvoir ? — me propulsa, après avoir pris le temps de vérifier qu'il ne le conduirait pas très loin, à la recherche de l'instrument de son exécution, que je mis beaucoup trop de temps à retrouver — quelle était l'andouille qui l'avait emporté, et pour quoi faire, et laissé au bord de la piscine ? — pour qu'il n'ait pas mené à bien dans l'intervalle un déplacement de quelques centimètres, heureusement sans dépasser les limites du carreau sur lequel il se tenait auparavant (me sembla-t-il). Il me faisait maintenant quasiment face, comme s'il avait enfin compris que l'affrontement avait toujours été inévitable, et me le rendait curieusement moins redoutable — le sentiment d'une sorte de complicité intellectuelle ou le simple fait qu'il ne paraissait ainsi plus me considérer d'un œil aussi sournois et agressif ? Je l'aspergeai d'une pulvérisation prolongée — dont le carrelage me renvoya une bonne partie jusqu'au cœur des narines, et comme toujours dans ces circonstances je me remémorai qu'un professeur d'histoire du collège nous avait annoncé au cours d'une leçon que ces produits avaient la même composition que les gaz de combat utilisés pendant la Première Guerre mondiale (le même finira son exposé du bilan de l'action politique de Lénine par ces mots, dictés d'une voix ferme, aux syllabes bien détachées : « Il terminera sa vie tétraplégique. Jusqu'au bout, il sera resté d'une grande

souplesse. ») —, à distance respectueuse (cette espèce est-elle capable de voler, ou même simplement de sauter en l'air ?), puis d'une deuxième plus ajustée, car la première l'avait laissé stoïque, puis d'une autre plus rapprochée — l'atmosphère devenait irrespirable, et en plus je ne goûte guère le jasmin — qui le décida à réagir, ce qu'il fit en opérant un demi-tour sur lui-même et en prenant la fuite.

La situation devenait critique : il s'apprêtait à disparaître sous et peut-être dans le placard supportant l'évier — milieu hostile à l'être humain que j'étais, car non éclairé, poisseux, encombré d'ustensiles pour beaucoup peu identifiables et néanmoins tranchants, et de lavettes et autres chiffons tous imprégnés de restes de liquides et autres déjections tout sauf recommandables —, d'où il préparerait selon toute évidence une ressortie inopinée dans de meilleures conditions — pendant notre sommeil, par exemple. Je dus surmonter ma répulsion pour, tandis qu'il longeait la poubelle pour la contourner, lui en poser le bord inférieur en travers du corps — j'y attrapai, au bord supérieur, une saleté grasse et molle dont j'ai la sensation, aujourd'hui que j'écris ces lignes, qu'elle me colle encore au doigt —, mais en prenant garde de ne pas appuyer trop fort (toujours par peur des craquements de téguments), ce qui, ajouté au fait que le plastique en était de mauvaise qualité, extrêmement léger, n'aboutit qu'à le déséquilibrer trop peu pour qu'il ne réussisse pas à se raccrocher par ses longues pattes squelettiques à un sac de supermarché qui traînait indûment là (qui ? qui ?... Je vis la plupart du temps convaincu qu'il n'y a que moi à montrer quelque hygiène dans cette famille). Il s'ensuivit une lutte rare entre cet animal et moi, lui œuvrant dans l'affolement à escalader les plis et replis du papier pour retrouver une position horizontale, moi cherchant à lui escamoter ce plancher improvisé qui lui conservait une situation de force, mais suffisamment précautionneusement pour éviter de l'attirer vers ma main qu'il pourrait alors mordre, piquer, atteindre, ou simplement effleurer. Enfin, il tomba sur le dos, précipitant ainsi le triomphe annoncé du représentant de l'espèce humaine (Dieu, merci ! qui nous a dotés de ces capacités prométhéennes face au peuple innombrable de la classe la plus répandue).

Certes, il bougeait encore, malgré le poison — je lui en resservis aussitôt une dose —, espérant encore parvenir à se retourner, totalement et définitivement indifférent à moi désormais, qui me tenais là accroupi puis debout au-dessus de lui à l'observer agoniser, mal à l'aise, la conscience mauvaise, avec un incontestable sentiment de culpabilité — Dieu m'est témoin qu'il ne se trouvait aucune pelle dans les environs, qui m'aurait permis de le rendre à la Nature, au jardin des voisins, et je n'allais pas

compromettre une victoire pas encore complètement acquise par un transfert hasardeux en équilibre à la surface d'une carte postale ou du plan sur papier glacé d'une des cités d'art des alentours. Je fis une poussée d'inquiétude — qui me retint d'aller me laver les mains en attendant sa tétanisation — lorsqu'il réussit à faire presque un quart de tour sur lui-même, un peu comme l'aiguille d'une grosse boussole, qui retomba quand je constatai que ce n'était toujours que l'air qu'il battait de tous ses membres réunis. Après quelques instants, je pus assez sereinement me déplacer jusqu'à la salle de bain, mais quand je revins, son orientation — facile à repérer par rapport à la trame carrelée — avait de nouveau changé. Je vidai la bombe insecticide en direction de ce que j'imaginais être sa bouche et ses ouvertures nasales — je n'allais tout de même pas passer la nuit debout —, tout en songeant sans m'y attarder trop à l'éventualité de voir surgir par la suite l'un de ses congénères dans mon champ de vision. Rien n'y fit : le cadavre protestait encore. Après avoir vérifié sur l'étiquette l'efficacité du produit — une silhouette extrêmement ressemblante à celle de l'individu que j'avais sous les yeux s'y étalait, telle une figure héraldique sur le bouclier de quelque chevalier ibérique, sans ambiguïté —, je décidai d'aller me brosser les dents — c'était la deuxième fois de la soirée, réaliserais-je plus tard en me glissant sous les draps rasséréné. À mon retour… je pris un livre. Il lui fallut quatre poèmes de Lorca — lus chacun deux ou trois fois, la seconde ou la troisième à haute et sourde voix — pour rendre ce qui lui tenait lieu d'âme.

Curieusement, c'est l'un de mes neveux qui, quatre matins plus tard, nous annonça au petit déjeuner avoir fait un cauchemar peuplé de scarabées géants.

La voix de son maître

Raymond Penblanc

La bête était couchée sur le dos, tête rejetée en arrière, gueule ouverte (Jasper avait réglé l'écarteur de mâchoires au maximum), ce qui lui donnait l'aspect à la fois grotesque et effrayant d'une vieille gargouille. Malgré son apparente froideur, Jérémy dut admettre qu'il était impressionné. D'autant que Jasper venait de lui demander de maintenir la langue du chien bien sortie (et qu'il n'appréciait guère ce contact), afin de lui permettre d'accéder plus facilement à la gorge. Celle-ci béait, orifice encore obscur, rendu luisant sous l'éclairage du scialytique. Dominant sa répugnance, Jérémy se pencha davantage. Jasper avait introduit la pointe de la sonde. Écartant au passage une petite masse rougeâtre, il planta l'extrémité de la canule dans le tissu muqueux. Puis, de son autre main munie d'une pince, il dégagea une sorte de ligament qu'il maintint ainsi, légèrement pincé sous la lampe. C'était donc ça. Et naturellement, il suffisait de sectionner le point d'attache de ce petit ligament pour rendre le chien muet comme une carpe. Facile. Jasper s'empressa de lui faire remarquer qu'il valait quand même mieux inciser plus bas, dans le ventricule. Et recommencer l'opération du côté opposé pour un résultat optimal, ce qui allait de soi. Jérémy regarda encore avant de se relever. Ses oreilles bourdonnaient et il se sentit une vague nausée, sans doute à cause de l'odeur du chien. Cette odeur si particulière qui l'incommodait, enfant, lorsqu'il lui arrivait de croiser un de ces animaux que les caresses de leurs maîtres, cette manière qu'ils avaient de leur frictionner les poils avec énergie, contribuaient à répandre davantage, tandis que la bête se mettait à aboyer joyeusement. Joyeusement pour le maître, mais pas pour lui, pour qui « joyeux » et « aboiements » étaient vite devenus antinomiques.

Peu lui importait de savoir que les chiens aboyaient aussi par peur, et par souffrance. Il s'agissait d'abord de la sienne, c'était sa santé qui était en jeu, et la préservation de ses tympans. Il en avait pris conscience dès son plus jeune âge. Sa première expédition punitive datait de l'année de ses douze ans. Cette nuit-là, dans l'impossibilité de dormir fenêtre ouverte à cause des aboiements, il s'était enfin résolu à intervenir. On était fin juillet, et il faisait très chaud. Chaussé d'espadrilles, seulement vêtu d'un short et d'une chemisette, il était parti à pied sur le chemin. Parvenu à une trentaine de mètres de la maison des voisins, il avait tenu à marcher sur la pointe des pieds pour éviter de donner l'alerte. Le chien s'était tu, il n'avait

donc pas flairé son odeur. Tant mieux. Jérémy s'était armé de quelques pierres, et le premier projectile était venu heurter les cyprès de la haie, déclenchant un tonnerre d'aboiements. Une pluie de projectiles s'en était suivie, encourageant le chien à donner plus vivement de la voix, sans s'éloigner de sa niche. Ce dont le garçon avait profité pour franchir la barrière du pré en contrebas et s'approcher davantage. Mieux ciblé, un de ses cailloux avait atteint l'animal de plein fouet. En tout cas la nature du cri avait changé, où la surprise, la douleur aussi l'emportaient. De quoi alerter les maîtres, d'abord en les réveillant, ensuite en les obligeant à se lever et à sortir de la maison pour mettre un terme à ce raffut. Sûrement dû à la présence d'un rôdeur, ou à celle d'un renard. La peur d'avoir à affronter la colère d'un maître désireux d'en découdre avait été la plus forte. Un brusque coup de fatigue lié à un début de fatalisme acheva de décourager le garçon, et c'est honteusement qu'il avait battu en retraite, ce que le chien avait dû sentir. C'est ainsi que Jérémy interpréta l'attaque dont il allait être l'objet quelques années plus tard. Un gros berger allemand avait surgi de la propriété qu'il venait de dépasser pour lui barrer le passage. Jérémy était vêtu encore plus légèrement que la première fois, d'un simple short avec rien au-dessus, et cela aussi le chien avait dû le comprendre : son attaque l'avait repoussé contre la clôture du champ longeant la route, un triple rang de fil de fer barbelé sur lequel il avait déchiré son short. Pourtant, aussi soudainement qu'il avait surgi de la maison, le berger allemand avait brisé net son attaque. Il est vrai que la peur de finir entre les crocs du cerbère avait doté le jeune homme d'une énergie qu'il ne se connaissait pas, d'une rage aussi, celle qu'on attribue habituellement au désespoir. Ses cris, ses menaces avaient eu raison de l'animal, qui avait fini par rebrousser chemin. Le jeu ne l'intéressait plus. Des mois plus tard, sur une petite route de montagne, Jérémy avait croisé une meute d'une cinquantaine de bêtes conduite par un maître-chien, qu'il avait d'abord prise de loin pour un troupeau de moutons. Non seulement le souffle n'était pas le même, mais le piétinement était impressionnant. Il n'avait pas salué le maître-chien, qui avait fait mine de ne pas le voir. Les yeux des plus jeunes bêtes lui avaient paru se teinter d'une vague lueur d'intérêt à son approche, sans insister. Il aurait pu tout aussi bien passer pour un panneau indicateur ou un tronc d'arbre. Mais quand la meute s'était éloignée, et que le piétinement avait fini de décroître, Jérémy s'était rendu compte qu'il était trempé de sueur.

La sueur est mauvaise conseillère. Elle est l'expression de la peur qui nous incite à agir dans l'ombre. Jérémy, qui avait passé l'âge des jeux d'enfants, avait désormais une notion de plus en plus précise de la nature de son projet. Pour cela, il lui fallait d'abord apprendre. Il se trouvait en

première année de médecine quand il décida de s'inscrire en stage à la clinique vétérinaire des docteurs Simon et Jasper, arguant du manque de place ailleurs et de son amour des animaux pour justifier son choix. Tout en se maintenant dans l'ombre des deux praticiens, il put ainsi fréquenter les pensionnaires de la clinique, certaines pathologies nécessitant la conservation de l'animal, durant au moins vingt-quatre heures, sinon quelques jours. Jérémy avait été chargé de leur surveillance et de leur alimentation, et ça n'est que plus tard que Jasper lui proposa de l'assister lors de certaines interventions. Il apprit à mieux connaître leur anatomie, leurs pathologies diverses, viroses, parasitoses, tumeurs bénignes ou malignes, leurs problèmes de comportement, leur stress, leur agressivité, leurs angoisses. Il les visitait régulièrement dans la grande salle où ils étaient répartis dans de nombreuses cages ou de petits boxes, miaulant avec les uns, jappant avec les autres, pépiant, cancanant, cacardant, couinant. S'armant de patience, il le faisait aussi de tout ce qui lui tombait sous la main et qui pourrait servir un jour : pinces, ciseaux, canules, trocarts, scalpels, bistouris, seringues, antibiotiques, antalgiques, produits anesthésiants, chloroforme, compresses, aiguilles, fils, pansements. Une occasion en or lui avait permis de récupérer une petite fourgonnette dont il avait aménagé l'arrière en bloc opératoire, après avoir étendu par terre un tapis de mousse et l'avoir flanqué de deux meubles bas à tiroirs et à étagères afin d'y ranger son matériel. Un gros rideau à l'arrière et sur les côtés lui permettait de se retrouver à l'abri des regards. Il faut dire qu'aux yeux de beaucoup, Jérémy était censé y coucher. Ce qu'il faisait volontiers, à la fois par goût et pour s'aguerrir en vue de ses missions futures.

Il avait déjà établi un premier périmètre d'intervention, avec plusieurs lieux de rendez-vous. Il suffit de se garer au cœur de certains villages, en bordure d'un champ ou encore à l'entrée d'un chemin de ferme, pour découvrir que la vie animale, sauvage ou domestique, est poussée à son comble pendant une bonne partie de la nuit. Le gibier court, les chiens aboient, ruinant tout le reste, le chant des rossignols, celui des sauterelles et des grillons, et jusqu'au cri de la chouette. Une première tournée de repérage, suivie d'une seconde, lui avait permis de relever trois zones de turbulences. Sur la première il ne compta pas moins de trois chiens, sur la deuxième seulement deux, sur la troisième deux également. Disposant d'une édition rare de la Flûte Enchantée, dont le fameux air de la Reine de la Nuit était interprété par la grande Lucia Popp, il avait choisi de le donner en concert unique sur le premier site, celui des trois chiens. Ce serait un test, et ce le fut en effet. Ayant conduit son véhicule à une distance suffisante pour ne pas déclencher l'alerte, il l'avait discrètement garé sous les grands arbres bordant la propriété. Des aboiements paresseux avaient

salué la performance. Sans plus attendre, il avait alors ouvert les portières, poussé à fond le volume sonore, avant de jeter Lucia Popp sur la grande scène nocturne. Après deux ou trois secondes d'un silence quasi religieux, le résultat avait été à la hauteur de ses espérances. Comme blessés à mort par la voix divine (divine et d'outre-tombe) de Lucia Popp, les chiens avaient fait monter, par paliers, un tumulte de vociférations, organisant autour de la soprano colorature un véritable festin musical, qui serait resté bien inoffensif si les bêtes n'avaient entrepris de déchirer de toutes pièces la voix divine, et à travers la voix le corps humain supposé la produire. Transformée en vulgaire poupée de chiffon, la grande Lucia Popp fut déchiquetée en moins d'une minute, avant même d'avoir fini d'interpréter son air sublime. Cependant, loin de s'en satisfaire, les chiens, comme frappés d'une crise de folie meurtrière, exigeaient à présent une suite, d'autres Lucia Popp, d'autres opéras de Mozart, ou de Puccini, ou de Verdi, ou de Wagner, on ne se montrerait pas regardant. La voix divine semblait avoir produit sur l'ensemble de la maisonnée un effet inverse, que les déferlantes d'aboiements devaient rassurer. Il n'y avait donc rien à craindre de ce côté-là. Jérémy patienta encore le temps que les bêtes s'épuisent et rendent les armes. Ensuite, il s'approcha tout doucement.

Un clappement d'une gravité sépulcrale l'interrompit dans sa reptation. C'était la voix de basse du saint-bernard, un molosse dont il devina la silhouette massive dans l'obscurité. Un grillage se dressait entre eux, par les trous duquel Jérémy n'eut aucun mal à introduire son bâton fourchu. Le molosse parut flairer le morceau de viande crue qu'on lui présentait comme s'il s'agissait du cœur de Lucia Popp. Il mordit, et, le trouvant à son goût, avala d'un seul coup le cœur adoré. Il n'en tomba pas raide, se contentant de se coucher sur ses pattes de devant, en douceur. Pendant ce temps ses deux congénères, deux épagneuls tachetés de roux, élevaient de vives protestations auxquelles Jérémy s'empressa de répondre. Il possédait d'autres cœurs sublimes, quoique plus petits, qu'il leur tendit à l'un et à l'autre. Mal préparés à ce type d'offrande, et surtout moins mélomanes, les épagneuls commirent encore quelque raffut avant de s'écrouler. Jérémy ne perdit pas de temps à découper le grillage, il avait ce qu'il fallait pour cela. Évaluant l'état du champ de bataille d'un rapide coup d'œil, il décida qu'il s'occuperait d'abord du molosse, puis des deux autres. Il traîna donc le corps pantelant en le tenant par les pattes jusqu'à la fourgonnette. Il hésitait encore entre l'envie de demeurer sur place et la nécessité de s'éloigner, par mesure de précaution. Pour sa première intervention, pour l'attention qu'elle réclamait, il eût été plus avisé de s'éloigner. Ne pas obéir à cette exigence lui faisait courir un péril mortel. Pour l'heure, il avait couché le saint-bernard sur le tapis de mousse, après

avoir éclairé autour de lui et allumé sa lampe frontale. Ses instruments étaient prêts.

Surmontant ses répugnances (l'odeur de la viande crue, la mauvaise haleine, la bave, les poils), il écarta les mâchoires terribles, en tâta au passage les énormes canines, et plongea la main jusqu'au fond de la gorge. Quelque chose pourtant le gênait, et c'était la langue, qu'il ne parvenait pas à aplatir suffisamment, qui avait tendance à lui échapper, à glisser sous la paume. Après bien des hésitations, il décida de la couper. Ce serait là sa deuxième erreur. Car il allait y avoir du sang partout, qu'il s'imagina pouvoir éponger sous l'épaisseur des compresses. Sa lampe frontale n'avait pas la puissance du scialytique, et il éprouva des difficultés à repérer les deux replis muqueux que Jasper lui avait fait voir et toucher à plusieurs reprises. La langue était en trop. Il la trancha à la racine, avec une facilité qui l'étonna lui-même, avant d'appliquer une grosse compresse sur la plaie, dont il sentit l'afflux du sang tiède poisser ses doigts. Non seulement une partie non négligeable de ce sang avait commencé à refluer dans la gorge, mais son coup de bistouri, aussi rapide et précis qu'il fût, parut avoir réveillé l'animal qu'il croyait endormi pour le restant de la nuit. Le corps du chien frémit, qu'instinctivement il pressa plus fermement entre ses cuisses. Il n'eut pas le temps d'aller plus loin. Ni d'enfoncer sa main au fond de la gorge pour l'épreuve décisive. Deux puissantes mâchoires en avaient saisi l'extrémité jusqu'à la première phalange. Il entendit un craquement, après quoi ce fut le grand trou noir.

Siffler sur l'alpe

Philippe Choffat

Sur un chemin alpin escarpé j'allais, solitaire promeneur, méditant sur l'inconstance du monde et ses vicissitudes, mon pas rythmé par le choc régulier du bout ferré de mon alpenstock. L'air vibrait de l'appel métallique des criquets. Quand soudain un sifflement me tira de ma rêverie (de promeneur solitaire pour ceux qui n'auraient pas suivi).

Un sifflement !

L'arbitre ?

La maréchaussée ?

Une admiratrice ?

L'environnement me fit sagement opter pour la troisième hypothèse et je me retournai, un léger sourire aux lèvres, m'apprêtant à sortir mon stylographe Mont Blanc (n'oublions pas que nous sommes dans les Alpes) pour offrir à la belle un autographe bien mérité (le chemin était très escarpé) (les textes entre parenthèse peuvent être ignorés par le lecteur vif d'esprit).

Surprise : à l'entour nulle admiratrice ! Ni arbitre, ni maréchaussée d'ailleurs. Quelque peu décontenancé que ma sagacité ait été prise en défaut, j'étais sur le point de reprendre mon chemin (escarpé) quand le sifflement à nouveau me perça les oreilles, puissant, aigu, impératif.

Et je la vis. À quelques pas de moi.

Une marmotte, mes amis : une marmotte !

(Les marmottes ont pour coutume de siffler pour avertir leur communauté d'un danger imminent, ou s'il fait trop chaud pour commander une glace, ou sous la douche).

Vite, lui adresser la parole, ne pas l'effaroucher, établir le contact !

Qui n'a pas secrètement rêvé de bavarder un jour avec une marmotte ? De parler avec elle à bâtons rompus de tout et de rien, là, au bord d'un sentier alpin escarpé ? Vite, lui répondre avant qu'elle ne disparaisse ! Sans réfléchir, je lui lançai :

— Chère amie, quelle bonne surprise ! Que pensez-vous de l'inconstance du monde et de ses vicissitudes ?

Cet esprit de répartie suffit sans doute à rasséréner l'animal, qui accepta aussitôt de s'asseoir à mes côtés. Et là, dans l'herbe bordant le chemin escarpé, nous nous mîmes à deviser comme si nous étions deux amis de toujours réunis par le bonheur d'une fortuite rencontre.

L'occasion était trop belle. Je lui posai les mille questions que nous nous posons tous à propos des marmottes. « Parvenez-vous à capter la télé dans vos galeries ? Quel journal lisez-vous ? Êtes-vous plutôt juillettistes ou plutôt aoûtiens ? Avez-vous déjà visité la Tour Eiffel ? Que représente exactement le cow-boy dans « Mulholland Drive » ? Êtes-vous pour ou contre le réchauffement climatique ? »

Ma nouvelle amie me répondait avec patience et simplicité. Elle fut sans doute étonnée des lacunes de mon savoir sur la vie des marmottes, mais, élégante, elle n'en laissa rien paraître. J'en appris tant sur les marmottes en parlant avec elle ! Par exemple, il est très bien vu chez les marmottes de faire la grasse matinée, et même la grasse après-midi. Je lui appris que j'avais sans doute des ancêtres marmottes, car j'adorais faire la grasse matinée, et ensuite manger des croissants.

Finalement, je lui posai la question qui me brûlait les lèvres depuis tant d'années :

— Comment faites-vous pour siffler aussi fort sans mettre les doigts dans la bouche ? (Siffler fort sans mettre les doigts dans la bouche, c'est difficile comme faire du vélo sans les mains).

Cette fois elle ne put retenir un petit rire. Elle me regarda de côté, les yeux brillants, puis me dit sur un ton incrédule qu'elle força à plaisir :

— Comment ? Vous ignorez même cela ?

— Oui, je l'avoue. Je l'ignore.

Elle s'approcha de moi, posa sa patte sur mon épaule, et s'approchant de mon oreille, elle m'expliqua à voix basse.

— C'était donc ça ! m'écriai-je en me tapant sur la cuisse.

Il fallut aussitôt que j'expérimente mon savoir tout neuf. Je me levai et me mis à siffler, siffler, siffler. Mon amie applaudit en riant de plaisir, « Oui, voilà, vous l'avez ! » Et voilà qu'à droite, à gauche, en amont, en aval, les marmottes du voisinage mettaient le nez à la fenêtre, et intriguées, sortaient, nous rejoignaient : « Quel est donc ce nouveau voisin ? »

— C'est merveilleux, finis-je pas lui dire sincèrement. Comment vous remercier ?

Ce fut mon tour d'être étonné de l'entendre me répondre :

— Accepteriez-vous de me prendre en photo ? Ici, nous n'avons que des photomatons de montagne, et les portraits qu'ils produisent sont si peu flatteurs...

Je ne fis pas une photo, mais tout un album, shootant, riant, sifflant sur l'alpe.

Le temps passe trop vite, et là-haut sur la montagne encore plus vite qu'ailleurs (parce qu'en altitude l'air est plus mince, donc offre moins de résistance au temps qui ainsi passe plus vite).

Il fallut se dire adieu.

— Non. Pas « adieu ». Au revoir, mes amies.

— Au revoir, mon ami, me dit-elle, la gorge serrée. Tu es...

Elle hésita un instant, puis reprit :

— Tu es digne d'être une marmotte.

Je l'embrassai. Autour de nous, les autres marmottes souriaient, gênées et émues.

Il était temps de partir.

Je repris mon alpenstock, envoyai un salut de mon chapeau à plumet, et me mis en route.

Je ne vous oublierai pas, mes amies.

Et, qui sait, peut-être un jour sifflerons-nous à nouveau ensemble sur l'alpe au soleil couchant ?

Le chenil amoureux

Christine Noti

C'est un beau métis au corps souple, aux yeux noirs et liquides bordés de longs cils. C'est un bon bâtard aux muscles puissants, la rondeur de son crâne luisant sous la soie rase de ses cheveux tondus. Il vient de Genève. Il a pris le train de dix-huit heures directement après son travail. Sous son costume gris clair, il porte un harnais en cuir qui découpe son torse en quartiers de peau douce ; sous l'écharpe autour de son cou, un collier semi-étrangleur à pointes en acier. Il n'a cessé de le toucher à travers le lainage pendant le voyage vers Paris. Les pointes intérieures chromées sont garnies d'embouts de caoutchouc noir qui pressent sa gorge. Ce collier sert à discipliner les jeunes chiens trop fougueux. FranQ le lui a offert deux ans plus tôt, peu après leur rencontre sur un site de mecs. Depuis, il a lui-même acquis quelques autres modèles — en cuir noir à boucles brillantes, en métal à double rangée de mailles plates, en chanvre tressé, en vachette vernie orné d'un bandana rouge — ainsi qu'une médaille gravée à son nom sur l'endroit et au nom de son propriétaire sur l'envers. Il s'appelle Thomas lorsqu'il organise des rendez-vous dans son bureau, lorsqu'il passe des coups de fil à l'étranger, lorsqu'il déjeune avec des collègues. Il s'appelle Tom lorsqu'il marche à quatre pattes, nu, ses poings emprisonnés dans des moufles en forme de pattes fermés par des cadenas, une queue en latex enfoncée dans le cul.

FranQ est un bon dresseur, patient, attentif à ses nouvelles recrues. Il a appris à Tommy à se déplacer au ras du sol avec aisance, le bras gauche entraînant la jambe droite, le bras droit entraînant la jambe gauche, afin de produire un mouvement fluide et chaloupé. Ses ordres sont précis : « Va chercher ! Au pied ! Donne la patte ! Couché ! Pas bouger ! » et lorsqu'il parle à ses bâtards, il ne les lâche jamais des yeux afin d'affirmer son pouvoir sur eux. S'il est satisfait de leur obéissance, il leur permet d'avaler les restes de son assiette qu'il recrache dans leur écuelle. La bouillie de bocconcini aux amandes et de crème à l'orange gluante de la salive de FranQ est un mets délicieux sur leur langue, un mets de choix qu'il réserve à ses favoris. Les autres, ceux qui décommandent dix fois leur rendez-vous avant de se raviser, ceux qui fanfaronnent et font des caprices, se contentent de croquettes au goût fade qu'ils doivent absorber en grognant tandis qu'il appuie sur leur nuque de son pied botté.

Tom sait que, dans ce chenil d'hommes-chiens, il bénéficie d'une place privilégiée. Il vient voir FranQ régulièrement et prend soin de lui envoyer des représentations de son animal fétiche sous diverses formes, depuis la carte de Noël kitsch montrant deux cockers dans une hotte saupoudrée de neige pailletée jusqu'aux portraits de dogues en pourpoints de velours à la manière d'Holbein le Jeune — des images qu'il glane dans les musées, les galeries, les hôtels où il passe. Mais ces marques d'attention sont peu de chose, comparées à son avidité de jeune bâtard joueur. Personne ne halète comme lui, langue pendante, les yeux remplis d'espoir au moment de sortir pour la promenade nocturne. Personne ne montre autant d'enthousiasme à s'élancer après un bâton de bois flotté. Pour FranQ, il s'est agenouillé dans un restaurant ; il a fait le beau, le temps de quémander le carré de sucre roux de son café et les clients qui l'ont aperçu ont aussitôt détourné le regard pour chasser cette vision de leur esprit. Pour lui, il a trotté à quatre pattes le long des quais de la Seine, à trois heures du matin, le visage masqué d'une muselière à sangles qui transformait ses traits en gueule de rottweiler. Toutes choses qu'il n'a jamais faites pour Stefan, son amant officiel, bien que ce dernier soit objectivement plus sexy, plus actif et même plus aisé que FranQ.

Ce soir, il remue la queue et jappe de plus belle devant la porte d'entrée. Une rencontre est prévue dans un bar, rue des Blancs-Manteaux. Son maître en est l'initiateur, lui qui a dressé tant de beaux mâles avides de lui obéir, heureux de vivre à ses pieds. Il pince un bourrelet de peau sur la nuque de Tom, juste au-dessus du collier, et l'étire, de plus en plus fort, jusqu'à le faire gémir.

— Tu veux sortir ? Tu veux sortir maintenant, mon Tommy ?

Tom pousse de petits cris aigus remontés du fond de sa gorge. Tant que FranQ ne l'y autorise pas, il n'a pas droit à la parole et cette seule idée le fait bander de soumission et de plaisir. Il supplie avec ses yeux sombres et brillants. Il supplie avec son cul dilaté par le plug noir qui s'étire en forme de virgule, bien haute entre ses fesses rondes. Son maître sourit et claque des doigts. Aussitôt Tom se relève, se rhabille et redevient Thomas, le dos droit, la silhouette élégante sous ses habits de marque, sa queue en croissant de lune cachée sous un manteau de cuir souple.

Ils traversent la cour intérieure pavée en parlant du dernier film, de la dernière expo qu'ils ont vue — deux amis, deux amants qui marchent l'un près de l'autre sans se toucher. Dans la rue, FranQ fait ce geste qu'il répète toujours, une fois la porte cochère refermée : il remet en place l'anneau d'acier qui transperce son nez, le seul bijou qu'il arbore car il ne porte pas même de montre. Le piercing donne un aspect brutal à son

visage, une dureté qui en fige les contours flous, encore adolescents malgré son âge ; il a cinquante ans passés. La nuit est fraîche et le ciel d'un gris dilué semble palpiter entre les enseignes lumineuses. Tandis qu'ils parcourent les rues éclaboussées du halo orange des vitrines, Tom glisse des regards furtifs vers le corps de FranQ. La force qui le pousse vers cet homme reste un mystère à ses propres yeux : son ventre déborde par-dessus sa ceinture, ses seins sont mous comme ceux d'une fille et ses tétons sont perpétuellement écorchés car il aime se faire jouir avec des pinces à électrodes. Tom, qui est jeune et séduisant, pourrait avoir tous les garçons qu'il veut ; pourtant, il n'est jamais rassasié de la chair pâle et moelleuse de son maître, de sa sueur au goût si âcre qu'il en a presque la nausée. Lorsqu'il enfouit son front, son nez, sa bouche dans les replis de sa peau odorante, il oublie tout, absolument tout de sa vie pour sombrer dans une mémoire bien plus ancienne où les grognements remplacent les mots, où la peur d'être abandonné vous fait hurler et ramper en rond dans une pièce jusqu'à l'épuisement, où l'obstination et la dépendance tiennent lieu d'amour. En tant qu'homme, Thomas se sait instable, égocentrique, souvent frivole. En tant que chien, il n'y a pas de limites à ce qu'il peut donner — le sexe, l'affection, la gratitude — et FranQ est le seul qui sache libérer l'accès à cet abîme en lui.

Le bar où ils se rendent est dans l'une de ces caves voûtées revues par le design : pierres apparentes, comptoir et tabourets en acier brossé, néons acidulés — mais la soirée proprement dite est encore plus bas en sous-sol. « Au dernier cercle de l'Enfer », comme le leur annonce le beau gosse brun qui tient le vestiaire. Il est vêtu, en tout et pour tout, d'un short en latex rouge lustré au polish et d'implants en acier qui dessinent un S sur son torse épilé. FranQ et Thomas sont les derniers arrivés. Ils se changent devant le comptoir. Harnais, moufles, genouillères et Doc noires pour Tom, cuir noir et polo Fred Perry jaune pour son maître. Tom descend l'escalier de ciment peint à quatre pattes, en biais. Les marches sentent la poussière mais, au fur et à mesure qu'il progresse, d'autres odeurs s'affirment : sueur, sperme, poppers. Il y a peu de monde dans la cave, une vingtaine de personnes. Des barbus, des gros, de beaux mecs aux pecs sculptés. Il s'avance, tenu par la laisse en acier dont le poids repose sur son échine. Des fûts de bière de cinquante litres sont alignés contre une cloison en parpaing. Au fond, dans l'ombre, une cage emprisonne un puissant alpha-mâle en appui sur ses poings et ses genouillères rembourrées. L'étroitesse de l'habitacle ne lui permet ni de se tenir debout ni d'étendre les jambes. Quand FranQ entraîne Tom au centre de la salle et le détache, il incline la tête de côté pour l'observer. Le blanc de ses yeux luit comme du verre poli à travers les fentes de sa cagoule en caoutchouc.

Les autres bâtards attendent, à genoux aux pieds de leurs maîtres. Certains geignent et s'agitent, implorent d'être à leur tour libérés de leur laisse et Tom se retrouve bientôt entouré, flairé, les fesses et l'intérieur des cuisses lapés par des langues chaudes, râpeuses. À son tour, il halète et bave. Il se tord le cou pour mordiller des épaules glissantes de transpiration. La sueur qu'il avale est acide, délicieuse. Chaque bâtard veut son morceau de choix, chacun veut se repaître de la chair brûlante et docile de ses compagnons. Par-dessus le choc des bottes contre le sol, les grognements sourds, Tom perçoit le grincement métallique d'une porte qui tourne sur ses gonds — l'alpha-mâle qu'on libère de sa cage. Autour de lui, les hommes-chiens se pressent les uns contre les autres, excités. Ils gémissent et frottent leurs mains gantées sur le plancher fibreux. Au bout de leurs doigts recroquevillés, leurs ongles râpent la croûte de cuir qui les comprime. L'air se charge d'une odeur lourde et musquée. Tom se laisse happer par la mêlée. Il sent un torse musculeux se coller à son dos, des dents se refermer sur sa nuque. Tandis qu'il s'incline, il cherche FranQ des yeux parmi les spectateurs. Et lorsqu'il l'aperçoit, un peu en retrait, assis dans l'escalier, cet homme déjà fatigué, cet homme seul, cet homme insatiable et semblable à tant d'autres, il fait passer dans son regard toute la force de son attachement : les nuits à dormir replié contre sa hanche, sa main cherchant son sexe, la chaleur d'un autre corps aimant. La douceur. Le bonheur de lécher la nourriture dans sa paume. Il lui offre l'ardeur de son amour de chien.

Hirondelle ou martinet ?

Serge Cazenave-Sarkis

Je ne reverrai plus jamais mon frère, Roger. Ses rares propos m'ennuyaient, mais j'aimais bien entendre le son de sa voix. Il s'est tiré une hirondelle dans la tête — ou un martinet… Je ne sais pas, je les ai toujours confondus.

Nous vivions tous les deux sous le même toit. L'un comme l'autre célibataires, nous ne pouvions pas envisager de vivre ailleurs que dans la maison qui nous avait vus naître, il y a une cinquantaine d'années.

Nos parents faisaient dépôt de gaz. Le bénéfice tiré de cette activité n'allait pas nous enrichir, nous le savions, mais à leur disparition nous ne pûmes pas non plus nous résoudre à l'abandonner. Juste avions-nous ajouté dans la marge des tarifs nos horaires d'ouverture : « Avant huit heures du matin et après dix-neuf heures. Même le dimanche ». Nous avions longuement hésité entre : « après sept heures du soir », ou « dix-neuf heures ». Finalement, nous avions choisi « dix-neuf heures ».

Je me rappelle qu'après avoir écrit proprement au stylo rouge nos horaires, Roger me fit remarquer que, tout compte fait, il n'était pas nécessaire d'adjoindre après huit heures « du matin » puisque nous avions opté pour dix-neuf heures… « Logique ! » avait-il ajouté non sans un peu de fierté dans la voix. « Oui, mais c'est trop tard ! » m'étais-je empressé de conclure avec agacement.

Roger avait obtenu son brevet des collèges quand déjà je travaillais dans les fermes. Nous n'avions pourtant qu'une couche de différence — la sienne, en l'occurrence. Je suis l'aîné. Tiens, là, je l'entends — « Logique ! »

Je remarque après coup que mon frère pouvait avoir de l'humour. De son vivant, cette qualité m'avait échappé. Mais peut-être est-ce l'ordre de mes souvenirs qui aujourd'hui le fait paraître ainsi.

Il y a une dizaine d'années, il s'était fait embaucher comme couvreur dans la toute nouvelle entreprise de bâtiment « Maison Plus » qui s'était installée dans la région. Son salaire conséquent, il s'était mis en tête de se mettre en ménage. La petite aide-comptable de « Maison Plus » lui avait tapé dans l'œil.

Les jours passaient sans qu'à aucun moment il ne me parle pas de Nicole. Et Nicole par-ci, et Nicole par-là… Jusqu'à cette fin d'après-midi où, en rentrant du boulot, tout heureux, il m'annonça qu'enfin il avait osé l'inviter à dîner.

Ici, à la maison.

« Dimanche, elle vient dimanche ! Tu verras, elle est gentille… »

Enfin voilà… il était tombé amoureux… et bête… et tout ce qui s'ensuit…

Le fameux dimanche arrivait. Nous étions à peine samedi que déjà nous avions tout préparé. J'avais recouvert d'une belle nappe blanche notre vieille table de ferme aux planches disjointes, en partie calfatées par des années de miettes de pain accumulées, puis dressé par-dessus nos plus beaux couverts et notre plus belle vaisselle. Roger avait acheté pour l'occasion un immense bouquet de roses qu'il comptait lui offrir. Et c'est ainsi que la veille au soir du grand jour, le repas du lendemain préparé, le gâteau commandé, nous décidâmes pour ne pas salir et surtout ne rien déranger de souper sur nos genoux devant la télé.

La météo et les infos passées, aucun programme n'arrivant à capter notre attention, nous mîmes Arte. Une famille de dauphins poursuivait un banc de thons pour les dévorer… Roger me demanda de baisser le son, le commentaire troublait ses pensées. Inutile, je le coupai. Détendu, un léger sourire s'installa sur son visage. Nous baignions depuis un moment dans un halo de couleur bleue quand, plus intense, celle du gyrophare de la camionnette de la gendarmerie vint frapper par intermittence les murs de notre salle à manger. Tout alla très vite : le bruit reconnaissable des portières qui coulissent, le martellement appuyé à notre porte vitrée, les quatre gendarmes debout devant nous avant même que nous ayons eu le temps de nous lever… et sur l'écran la mer soudainement devenue rouge… du sang des thons.

— Monsieur Roger.

— Oui, c'est moi…

— Voulez-vous bien nous suivre, s'il vous plaît ?

— Là ?

— Sans faire d'histoire, s'il vous plaît !

— Mais…

— Vous nous forcez… Vos mains, s'il vous plaît !

Roger, les mains entravées, le petit groupe de voisins silencieux… Et puis, sans précaution, comme il devrait en être l'usage, la révélation peu discrète du motif de l'arrestation de mon frère : lettre anonyme… découpée dans du journal… pédophilie…

Pourtant succincts et sans aucune valeur parce que totalement dépourvus d'une quelconque preuve, il est des mots qui font grand bruit.

Bien sûr, je le reconnais, en choisissant « pédophilie », peut-être avais-je fait un peu trop fort ! Mais bon, à l'époque, on en parlait tellement… C'en était devenu banal !

La camionnette qui redémarre et ma peur d'entendre le hurlement de sa sirène, l'espace qui s'étire et m'éloigne peu à peu de tous ces gens que je connais depuis toujours, avec qui j'ai partagé les joies comme les souffrances — mariages, communions, deuils —, et qui, ne se doutant de rien, au lieu de m'entourer, disparaissent les uns après les autres.

Haussements d'épaules, hochement de tête… Reste le dernier, comme le mistigri du jeu de cartes, tout étonné de se retrouver seul face à moi, face au frère de « l'autre », celui que je suis devenu, qui s'oblige à se montrer solidaire de ce qu'il pense être mon désarroi, ne trouvant qu'un pauvre souffle à m'offrir avant de rapidement disparaître à son tour.

La porte, enfin, que je referme derrière moi — le générique de fin —, et près de la cheminée, au fond, une table merveilleusement dressée comme pour accueillir une reine.

« Alors, j'ai pensé, maintenant, moi, je fais quoi ? » Je devais m'organiser. J'ai porté nos plateaux-repas à la cuisine et puis j'ai fait la vaisselle, je l'ai rangée et j'ai éteint la télé. Il devait être onze heures.

« Alors maintenant, je fais quoi ? » Cette question ne me quittait pas. Jusqu'à ce que je décide de débarrasser la table de son pitoyable et ridicule accoutrement prénuptial. Intérieurement, je savourais ma bassesse… Ce fut comme une libération ! À nouveau je respirais. J'avais l'impression que le buffet rechargé de ses assiettes et de ses couverts partageait mon bonheur. Tout devenait si léger ! Tout retrouvait sa place. Les roses, même les roses semblaient satisfaites de leur prochaine destination — demain à la première heure —, direction le cimetière, sur la tombe des parents, elles feront merveille ! Et il n'était pas nécessaire que j'attende le retour de Roger pour lui demander son avis, parce que, par avance, je la connaissais sa réponse au Roger : « Tu as bien fait ! »

Mais oui, je faisais bien — bien sûr que je faisais bien !

Roger rentra le lundi matin. Je prenais mon petit déjeuner. Le temps que je me rende à la cuisine pour lui faire chauffer un café, il avait déjà bu le mien et sans rien dire était monté se coucher. Il ne réapparut que le surlendemain.

Les années passèrent — plutôt tristes. La croix blanche ainsi que les mots vengeurs peints sur les portes de la grange dans laquelle nous remisions les bouteilles de gaz avaient fini par s'effacer, pour disparaître presque complètement. Ayant abandonné notre commerce, faute de clients, je les avais laissées grandes ouvertes. Entre les poutres, un couple d'hirondelles en profita pour s'installer, puis deux, puis trois… Un été, je réussis à en comptabiliser une douzaine, et les nichées se stabilisèrent..

Reclus, Roger ne quittait plus la maison. Dès le matin, il s'asseyait devant la télé qu'il ne regardait pas et se mettait à fixer inlassablement, pendant des heures, le merle en céramique posé sur le petit guéridon près du poste.

L'idée de mettre un banc à l'extérieur, tout à côté de la porte d'entrée, sous la glycine, ne me vint pas tout de suite à l'esprit. Non, il fallut pour cela que, maladroit, en passant le balai sous le guéridon, je fasse tomber l'oiseau et le brise. Ce fut une catastrophe, je vis alors le visage de Roger se décomposer. Ses longs poils hirsutes de l'espèce de clochard qu'il était devenu se mirent à trembler, il quitta son fauteuil et fit nerveusement trois ou quatre fois le tour de la table en battant des bras et en sautant sur lui-même comme pour s'envoler. « Je veux mourir, je veux mourir ! » hurlait-il.

Le jour même, je me procurai un banc.

Des oiseaux, il allait pouvoir en voir à volonté ! Nous étions fin juin et les hirondelles de la grange ne cessaient pas de faire des allers et retours pour nourrir leurs oisillons. À mon grand soulagement, après lui avoir expliqué qu'il serait profitable pour sa santé qu'il s'aère un peu, il acquiesça et prit sans rechigner possession du banc.

Très vite, Roger devint une figure locale. Un santon vivant — une caricature de philosophe, une « vedette », comme on dit par ici. Attraction paradoxale. Ces longues années passées avaient de façon définitive érodé les parties les plus laides de nos mémoires.

Assis sous la glycine, il se plut un temps à amuser de ses grimaces les enfants accompagnés de leurs parents venus tout exprès au village pour le voir. On le prit en photo. Il eut même droit une année à figurer dans le journal… Et je ne compte pas le nombre de cartes postales éditées à son effigie… Et puis, l'air de rien, à force d'observations et d'études sur le comportement des oiseaux, il imagina une sorte de danse vaudou qu'il se mit à répéter tout l'hiver dans le secret de sa chambre. Quand revint le printemps (ce printemps dernier), Roger quitta la maison pour retrouver ses oiseaux.

Terminé les grimaces !

Assis sur son banc, il attendit patiemment quelques jours, puis quelques jours encore. Il prit soin durant tout ce temps de noter les hirondelles disparues, de repérer les nouvelles et de s'imprégner de leur caractère… Quand il fut assuré que toute sa troupe d'hirondelles était au complet, qu'il n'en viendrait plus aucune autre, il se leva et, tel un chef d'orchestre, jambes écartées, les bras en croix, il se planta royal face à l'entrée de la grange.

Le spectacle pouvait commencer ! Chorégraphe dantesque — en boucle, le Boléro de Ravel devait lui couler dans les veines, parce que, fou ! cette fois, tout à fait fou ! furieux, écartelé, désarticulé, mêlé à l'incessant manège des hirondelles, les frôlant à peine, Roger se mit pendant des heures, des journées, des semaines entières à jongler avec elles !

À ce rythme, il était peu probable qu'il tienne jusqu'à l'automne — sûr, son cœur allait lâcher… Une jeune femme que je n'avais encore jamais vue, accompagnée de ses deux gamins, se détacha du petit groupe de curieux qui se tenait en permanence devant chez nous. C'était Nicole. Très lentement et avec beaucoup de douceur, elle s'approcha de mon frère. Elle lui prit les mains — il se laissa faire. Seules ses jambes gigotaient encore un peu. Ils se faisaient face. Les enfants m'avaient rejoint sur le banc. Petit à petit, la place se vida. Nicole et Roger se parlèrent — ils se parlèrent longtemps… Elle sortit de son sac la lettre anonyme qu'elle avait reçue et qu'elle s'était empressée de montrer aux gendarmes dix ans plus tôt, et la lui donna. Sans la regarder, Roger la glissa rapidement dans sa poche. Il prit Nicole par les épaules et appuya fort son front contre le sien. Ils restèrent comme ça, un moment sans bouger… Et ils se séparèrent — les hirondelles perdirent pour toujours leur encombrant maître de ballet. Mais s'étaient-elles seulement rendu compte que Roger existait…

Le lendemain, de très bonne heure, je fus réveillé par du bruit dans la cuisine. C'était Roger. Il m'accueillit avec un grand sourire. Il avait tout préparé, ça sentait bon le café. Il s'était rasé et habillé de frais, il était beau dans son bleu tout propre. Il revivait !

Nous étions assis l'un en face de l'autre, comme toujours — sauf que par mégarde ou distraction, ou comme pour tourner la page, il avait permuté nos places habituelles.

Il me souriait, complice, reconnaissant. Je pouvais lire dans son regard combien il tenait à moi et réalisait ce qu'il me fallut de courage et d'amour pour être resté près de lui, sans jamais penser une seconde à l'abandonner dans un quelconque établissement psychiatrique. Il en était presque gêné, et son trouble se traduisait par de petits gestes nerveux qui le trahissaient… Comme tourner trop longtemps sa cuillère dans son bol avant d'y avoir mis le sucre, ou gratter devant lui les fentes de la table pour en faire ressortir miettes et salissures…

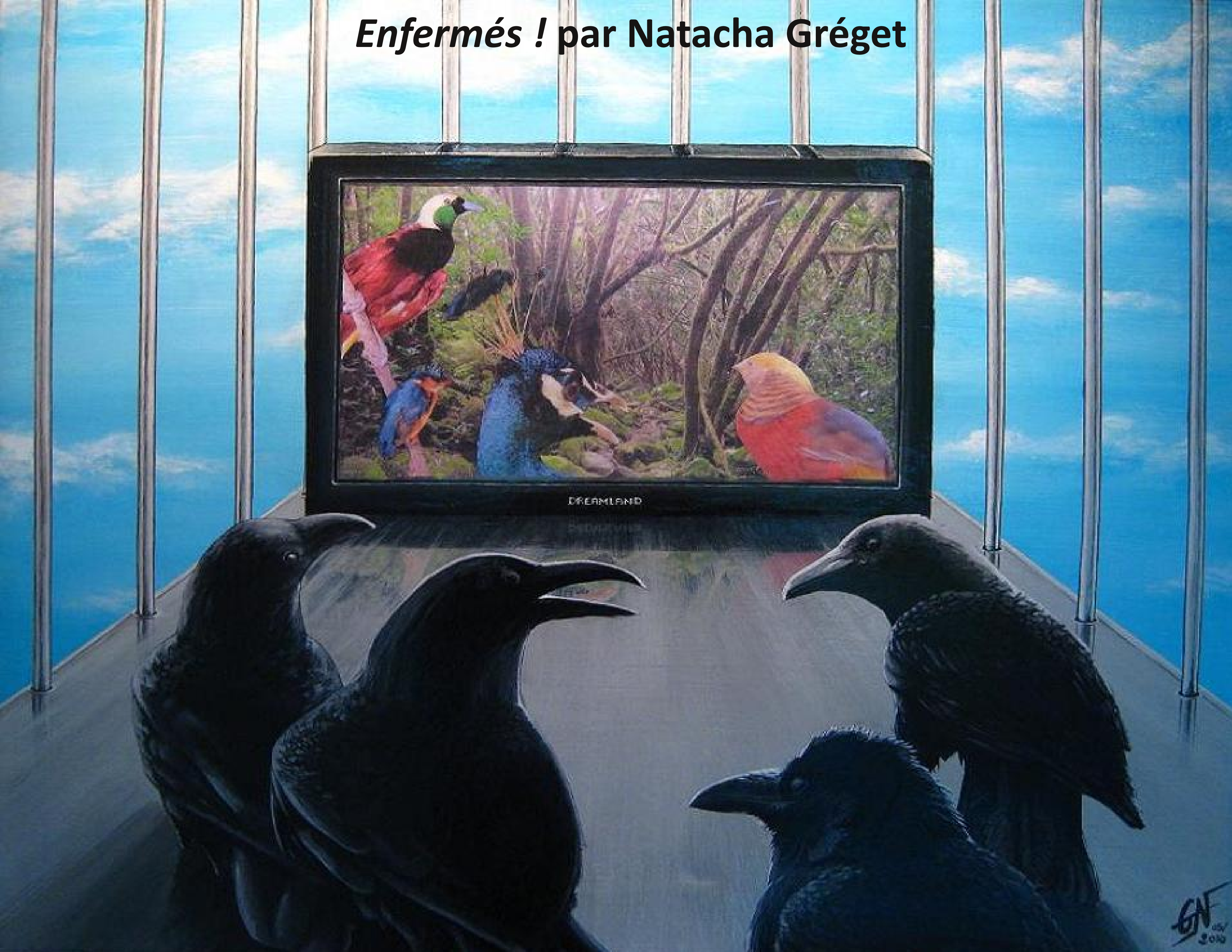
J'allais lui demander d'arrêter parce que ça n'était pas très propre… Quand furent éjectés parmi d'autres débris quelques confettis découpés dans du journal. Ce même journal que j'avais utilisé pour composer les mots de la lettre anonyme. Je l'aimais mon frère, je ne voulais pas qu'il parte. On était bien tous les deux ! Il me regardait toujours mais ne souriait plus.

Avec difficulté, il se leva, sortit la lettre de sa poche, compara, et me la mit sous les yeux, puis, avec la pointe de son couteau, après avoir retiré encore quelques bouts de papier imprimés, il les fit glisser et les aligna devant moi. Ça faisait : « A h j o F m M e »... Cela ne voulait rien dire, mais je crois que c'est la pire chose qu'il me fut donné à lire de ma vie.

Roger ne me quittait plus des yeux — je soutenais son regard. Il ne me dit rien — je me taisais aussi. Mon cerveau était vide, je crois que le sien l'était encore davantage. Du plat de la main, comme une gifle qu'il ne me donna pas, il balaya les papiers — « A h j o F m M e », je ne les oublierai jamais... Et il sortit.

Il se plaça devant la grange, comme il l'avait fait les jours précédents, et entama à nouveau sa gigue. Il pleurait, ses larmes entraînèrent les miennes. Ses bras, ses jambes, tout son grand corps se disloqua — il fit de nouvelles figures que je ne connaissais pas, plutôt harmonieuses celles-là —, quand d'un coup, volontairement, il contraria ses gestes, recula brusquement et s'effondra sur les pavés — mort.

Foudroyé en pleine tempe par une hirondelle. Une hirondelle ou un martinet, je ne sais pas, je les ai toujours confondus.



Enfermés ! **par Natacha Gréget**

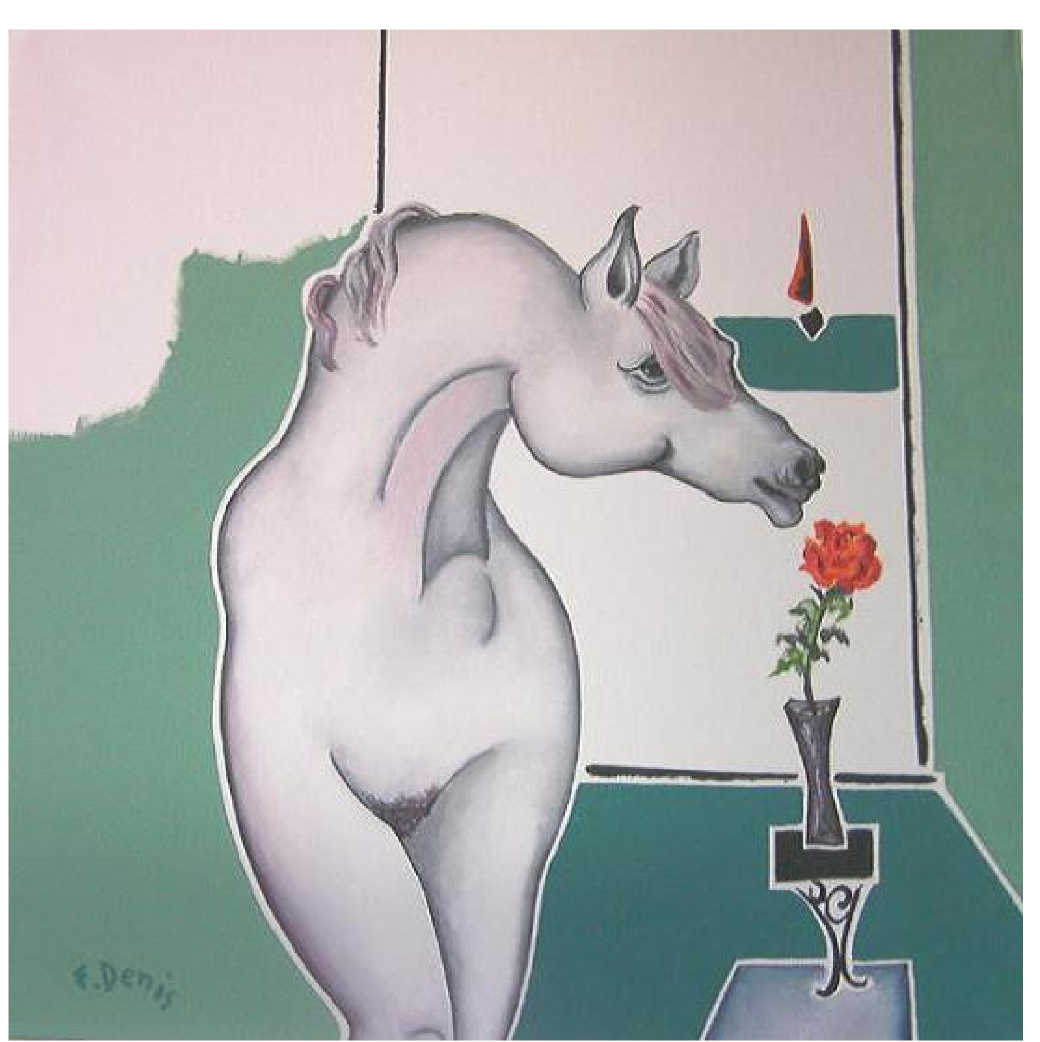


par Julie Garnier

L'appel du large

L'incroyable fragilité de l'être





par Francis Denis

Peintures murales de l'artiste urbain Zoo Project par Tat et JérémyDP

Marquis de Roland Topor et Henri Xhonneux

Marianne Desroziers

« Marquis », c'est le titre d'un film belge atypique signé Roland Topor et Henri Xhonneux, produit par Claudie Ossard et Eric van Beuren, sorti en 1989 pour la commémoration du bicentenaire de la Révolution française. Le marquis du titre n'est autre que le fameux marquis de Sade (1740-1814), auteur sulfureux de « La Nouvelle Justine », « La Philosophie dans le boudoir » et des « Cent Vingt Journées de Sodome ».

Il s'agit d'un film provocateur au ton insolent et très original, dont le principe, assez inédit, est quelque peu déroutant : on y suit des personnages costumés interprétés par des acteurs portant des masques d'animaux animatroniques, dont les dialogues sont doublés par d'autres acteurs. À cela s'ajoutent plusieurs séquences d'animation en pâte à modeler, le tout donnant l'un des films les plus étranges qui soient, aux textes fins et ciselés, porté par une grande liberté de ton.

Les auteurs du projet

Touche-à-tout génial, Roland Topor participe au scénario, aux dialogues et à la direction artistique du film, notamment en ce qui concerne l'aspect visuel des masques d'animaux. Né en 1938 et décédé en 1997, cet artiste, à la fois illustrateur, peintre, écrivain, scénariste, metteur en scène et auteur de chansons est aussi un homme de télévision et de radio. On lui doit à la fois « Téléchat » (nous y reviendrons), émission culte de mon enfance, « Merci Bernard », série de sketchs avec Jean-Michel Ribes, et « Des Papous dans la tête », excellente émission sur France Culture qui parvient à allier culture et humour avec une apparente facilité. Roland Topor est également l'auteur du roman adapté par Polanski dans « Le locataire », là encore un très bon film. Signalons aussi qu'il est l'un des fondateurs du mouvement Panique crée en 1962 avec, entre autres, Fernando Arrabal, Alejandro Jodorowsky (réalisateur du fantastique « El Topo ») et Olivier O. Olivier. Il appartenait par ailleurs au collège de Pataphysique et a toujours manifesté un grand intérêt pour les œuvres de Bataille et Sade, qu'il a adaptées au théâtre et au cinéma.

Son compère Henri Xhonneux (1945-1995) est un réalisateur et scénariste belge, qui fit des études de cinéma avant de partir en Afrique où il réalisa reportages et documentaires. En 1970, épris d'indépendance, il crée sa propre société de production avec son ami Eric van Beuren.

Réalisateur peu prolifique — on lui doit également un documentaire sur Topor —, « Marquis » reste son œuvre majeure. C'est suite au succès de « Téléchat », que Roland Topor avait conçu avec Henri Xhonneux et Eric van Beuren, que le trio se lance dans le projet fou qui donna naissance au film « Marquis ». On y retrouve la marque de fabrique de cette bizarre série pour enfants — 234 épisodes de cinq minutes sont produits entre 1982 et 1986 —, à savoir des personnages d'apparence humaine joués par des acteurs portant des masques d'animaux. Cependant, là où masques et costumes ressemblent à de grosses peluches dans « Téléchat », ceux de « Marquis » sont de véritables œuvres, superbement dessinées par Topor, conférant aux personnages aux faciès animaux une grande humanité qui donne tout son intérêt au film.

Un bestiaire pour accompagner le divin marquis

Les dessins animés ayant pour héros des animaux anthropomorphes sont monnaie courante (le genre compte quelques chefs-d'œuvre, comme « Porco Rosso » de Miyazaki), mais le procédé se révèle bien plus déroutant dans un film en prises de vue réelles. « Marquis », cet O.F.N.I. (Objet Filmique Non Identifié) étrange et pénétrant, est habité par un bestiaire iconoclaste dont l'aspect potache n'est pas à négliger. On y trouve un chien pensif, le Marquis — le nom de Sade n'est pas cité dans le film ; le rat Ambert, son geôlier homosexuel ; une vache naïve, Justine ; une jument dominatrice, Juliette de Titane ; le coq Gaëtan de Préaubois, gouverneur de la Bastille, entouré comme gardes d'une bande de poulets incompétents ; Dom Pompero, le chameau confesseur de la prison ; le loup Lupino enfermé avec Pigonou, un cochon unijambiste et vorace ; et toute une galerie de personnages savoureux, parmi lesquels un perroquet, un lion, un sanglier et même un hareng !

Le film raconte l'histoire du « Marquis », emprisonné à la Bastille pour immoralité — on lui reproche d'avoir déféqué sur un crucifix, ce qui est bien loin des crimes ayant conduit Sade en prison —, qui converse avec son sexe dénommé Colin, le seul personnage du film à avoir un visage humain. Il passe son temps à écrire des histoires licencieuses et à argumenter avec lui pour savoir lequel des deux a le pouvoir sur l'autre. Ambert, le gardien, se consume de désir pour le marquis et ne cesse de lui faire des avances (ce qui nous vaut une scène d'anthologie avec un homard que je vous laisse découvrir), mais celui-ci, malgré sa frustration — ou plutôt celle de Colin —, préfère une lézarde du mur pour assouvir ses besoins... On suivra en parallèle les efforts de Lupino et Pigonou pour s'échapper de leur cellule, les pratiques masochistes du gouverneur de la

prison, les menées du fourbe Dom Pompero et les activités clandestines d'un mystérieux groupe de révolutionnaires…

Un film unique en son genre

Film iconoclaste, « Marquis » possède une ambiance très étrange, difficilement descriptible, due aussi bien aux thèmes abordés qu'à son esthétique particulièrement réussie. En un curieux télescopage s'entremêlent l'inventivité visuelle présente dans « Téléchat », l'humour noir de Topor — qui travailla pour « Hara-Kiri » — et les grands thèmes de l'œuvre sadienne. La qualité des voix et la gestuelle théâtrale des acteurs donnent une grande force au film, de même qu'une troublante impression de réel malgré les masques. On citera parmi les excellents acteurs et doubleurs Philippe Bizot et François Marthouret dans le rôle du Marquis, ainsi que Bien de Moor et Isabelle Wolfe dans celui de Justine — mention spéciale à Michel Robin qui prête sa voix à Ambert, voix très reconnaissable qui accompagna mon enfance dans « Fraggle Rock », qu'on entend aussi dans « Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain ».

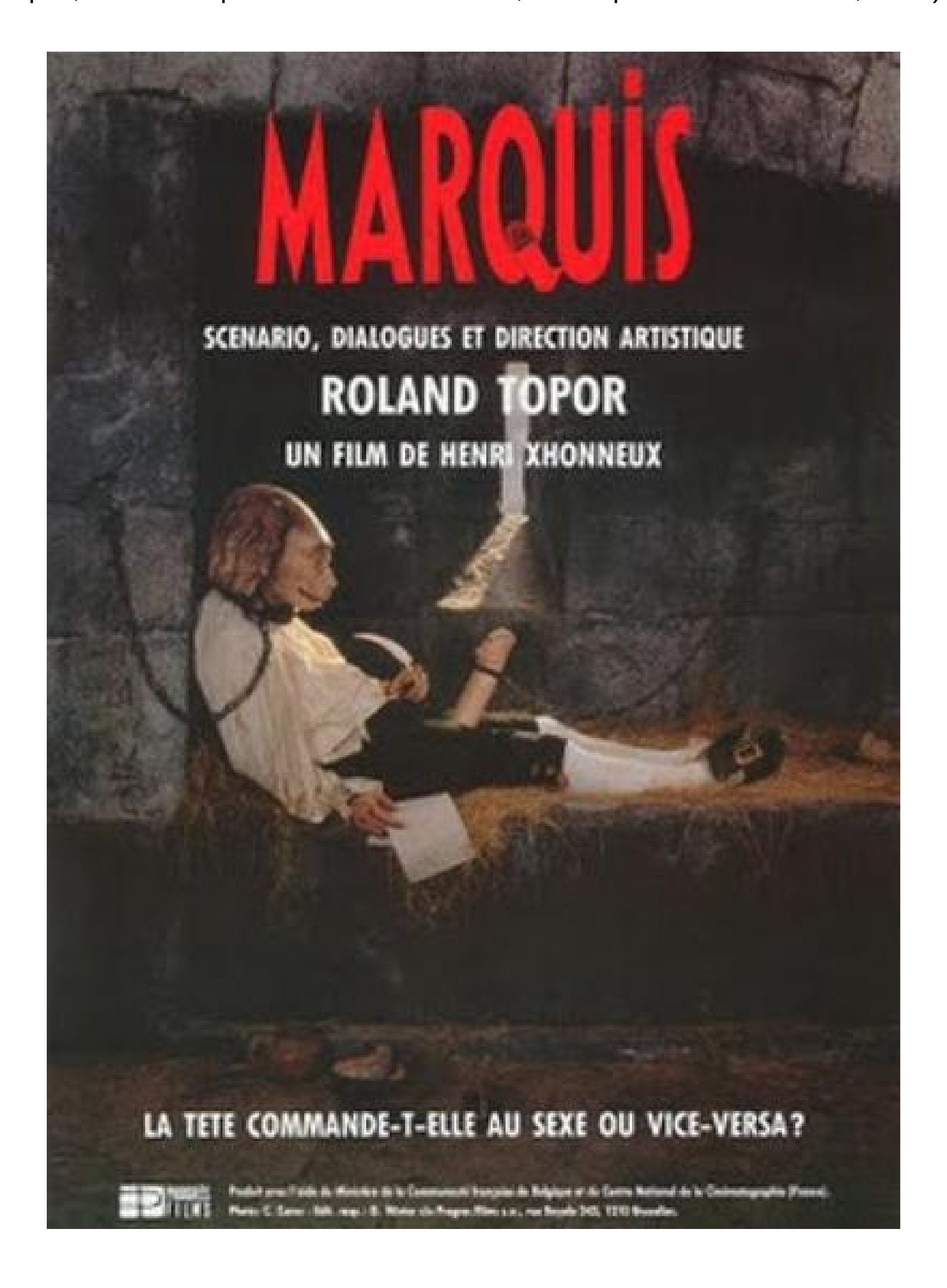
Le film est bel et bien une œuvre originale, et non une transposition « réaliste » de la vie de Sade : ce n'est ni une biographie — même si ce dernier passa bien douze années de sa vie derrière les barreaux, de trente-huit à cinquante ans, à Vincennes puis à la Bastille, jusqu'à l'abolition des lettres de cachet après la Révolution —, ni une adaptation d'un de ses livres en particulier. Des références à son œuvre sont néanmoins présentes : la Justine du film renvoie évidemment à son personnage-phare, qui apparut pour la première fois dans « Les Infortunes de la vertu », livre écrit à la Bastille en 1787, dont l'édition développée et enrichie de gravures prendra pour titre « La Nouvelle Justine » en 1799. Les dialogues de Topor sont tout à fait dans l'esprit des livres de Sade, et plusieurs personnages comme le prêtre dépravé et le geôlier lubrique en semblent directement inspirés.

Pulsions et animalité

Pour comprendre le film, on pourra se référer au résumé qu'en donnent ses réalisateurs : « Nous voulions parler du sexe, faire parler le sexe, sans en occulter l'imaginaire. » On l'aura compris, « Marquis », derrière ses masques d'animaux et la drôlerie de certaines scènes, est avant tout une réflexion sur l'homme et ses pulsions, la manière dont il cherche à les contrôler ou dont il les assouvit. Étonnamment, Topor avait déjà écrit le scénario d'un film d'animation portant sur la notion d'homme et d'animal, « La Planète sauvage », sorti en 1973 et adapté d'un roman de Stefan Wul.

C’est aussi un beau film sur la liberté et la création : le marquis du film, emprisonné avant tout pour un comportement jugé obscène, occupe son temps en rêveries, inventant des histoires et se perdant dans son imaginaire, allant jusqu’à négliger les conditions de sa détention, au plus profond des geôles de la Bastille, pour tenter de monter un semblant de pièce de théâtre... Dans un ouvrage consacré au film, les auteurs explicitent cet aspect de leur travail en ces termes :

« Trop de régimes autoritaires, d’idéologues de tous poils, de religieux et de moralistes ont prétendu produire un Homme nouveau, supérieur parce que débarrassé de son animalité et n’ont réussi qu’à créer des bêtes capables de la pire barbarie. [...] Pourquoi Colin, le sexe de Marquis, est-il le seul à avoir conservé un visage humain ? Parce que notre sexe est le plus sûr garant de notre humanité. » (Marquis, Roland Topor et Henri Xhonneux, éd. Imprimerie Nationale, 1990)



Un film à voir

« Marquis » ne connut pas un grand succès en salle, sans doute en raison d'un aspect hors norme qui le rendait difficile à situer — la forme rappelait la série pour enfants « Téléchat », alors que le fond était résolument adulte, comme le montre l'affiche du film —, mais fut bien accueilli par la critique et primé dans les festivals de Barcelone et Figuera da Foz. Il est ressorti en DVD en 2004 avec la réputation de film culte acquise au fil des années, qui dans son cas n'est pas usurpée.

Film étonnant, littéraire et beau plastiquement, où l'on rit peu malgré quelques cinglants traits d'humour noir, « Marquis » est un film cru, licencieux et poétique, une fantaisie très aboutie sur le plan visuel doublée d'une réflexion intéressante sur la littérature sadienne. On oublie presque que les personnages sont des animaux et l'on se laisse prendre par l'histoire, le texte, les personnages et le magnifique jeu tout en finesse des acteurs.

« Marquis » constitue donc une belle introduction à son œuvre pour les néophytes, mais aussi une lecture très personnelle qui passionnera les connaisseurs.

Quelques liens utiles :

— une interview de Topor à propos du film dans « Lunettes noires pour nuits blanches » ;

— plus d'infos sur le film sur le site d'Arte ;

— un site consacré au divin marquis ;

— et le film en intégralité, pour l'instant disponible sur YouTube.

Jules Renard et les animaux

Christian Attard

Et si nous nous étions tous trompés ?

Et si « Monsieur Jules » n'avait pas été au fond cet écrivain au regard mordant et parfois cruel mais un tendre et secret contemplatif ?

Jules Renard (1854-1910), plus connu petit sous le surnom de son enfance malheureuse « Poil de carotte », a cultivé les mots comme un paysan de Chitry-les-Mines élevait ses blés. Il est parti pour la ville, la grande Ville, celle qui faisait peur à ceux de la terre, y a réussi mais n'avait soif au fond que de longs retours à « La Gloriette », sa petite maison de curé qu'il louait non loin de ses lieux de chasse et de balade.

Il en avait « la terre à ses racines », disait-il.

Jules Renard, qui écrivit : « Ma dernière promenade a été un acte de gratitude. Je disais merci aux arbres, aux rues, aux champs, au canal et à la rivière, aux tuiles de la maison. », ne nous fait-il pas songer au Saint François d'Assise du « Cantique des créatures » ?

« Monsieur Jules », sorte de franciscain anti-clérical ! L'idée aurait bien fait rire l'auteur de « La bigotte ».

Que le petit « Poil de carotte » ait préféré la compagnie des animaux à celle des humains ne fait aucun doute, et qu'il ait bien souvent observé les humains comme des sortes d'animaux non plus.

Ses « Histoires naturelles » doivent certes beaucoup au naturaliste Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788), et à sa monumentale « Histoire naturelle ». On sent que les écrits du scientifique ont servi de support au poète et à ses traits d'esprit. Mais la comparaison s'arrête à quelques enseignements physiologiques car l'écriture de Jules Renard est une composition admirable d'images fines et précises, drôles et enlevées. L'observation de la nature a donné l'humus nécessaire à l'élaboration de ces histoires, mais on aurait tort de croire que ces lignes ne furent pas longuement travaillées, soupesées, affinées pour n'en être réduites qu'à l'essence évocatrice. Comme l'on aurait aussi tort d'imaginer l'écrivain, carnet à la main face à une bécasse ou à un paon, notant ce que le volatile lui inspire sur le moment de leur rencontre.

Publié en 1895 dans « La Nouvelle revue », son texte « Le chasseur d'images », au titre évocateur, inaugure ses futures « Histoires naturelles ». Mais, Jules Renard note dans son « Journal » dès 1887 : « C'est en pleine ville qu'on écrit les plus belles pages sur la campagne. »

Et l'on imagine alors notre poète au retour d'une réunion au Mercure de France ou d'une rencontre avec quelques fumistes du « Chat Noir », se poser dans son bureau et songer à sa chère campagne.

Alors ce sont des images qui lui reviennent en mémoire, et son esprit fin et baigné dans le désir constant de trouver l'expression exacte, le mot vrai, l'allégorie la plus évocatrice, traduit en une merveilleuse prose poétique les caractères essentiels de l'animal ou de l'arbre qu'il nous dessine.

Voilà pourquoi Bonnard, Rabier ou Toulouse-Lautrec ont tous dû trouver un grand plaisir à illustrer ces « Histoires naturelles ». Après tout, Jules Renard n'est-il pas lui aussi et à sa manière un peintre post-impressionniste ?

Mais ce ne sont pas toujours des images qui nous reviennent, ce sont parfois des sons, des onomatopées, qui ont sûrement aussi inspiré Ravel pour la mise en musique des « Histoires naturelles ».

Tout est bon au talent évocateur de l'écrivain pour nous surprendre et nous faire sourire.

En quelques mots vifs et drôles, l'animal revit ainsi sous nos yeux.

Allons, je vous propose un petit jeu qui achèvera de vous convaincre de toute l'originalité, de toute la beauté des allégories de Jules Renard.

Essayons de deviner de quel animal il s'agit (vous trouverez la réponse en fin de ce texte) :

1. Leste allumeur de l'automne, il passe et repasse sous les feuilles la petite touche de sa queue.

2. Un grain de tabac à ressort.

3. Elle a bien dans la bouche de quoi se faire un corset, mais avec ce tour de taille !

4. Il se promène dès les beaux jours mais il ne sait marcher que sur la langue.

5. Une petite main noire et poilue crispée sur des cheveux.

6. Chacune d'elles ressemble au chiffre 3. Et il y en a ! Il y en a ! Il y en a 33333333333... jusqu'à l'infini.

7. — Quoi, quoi, quoi ?
— Rien.

Cependant, une amertume sous forme de questionnement nous reste à la lecture d'une de ses pages, comme « le lièvre » que l'auteur tue alors que le pauvre animal se terre immobile en son gîte. Or ça donc, Renard n'aime pas les animaux puisqu'il les abat sans même leur laisser une chance de survie.

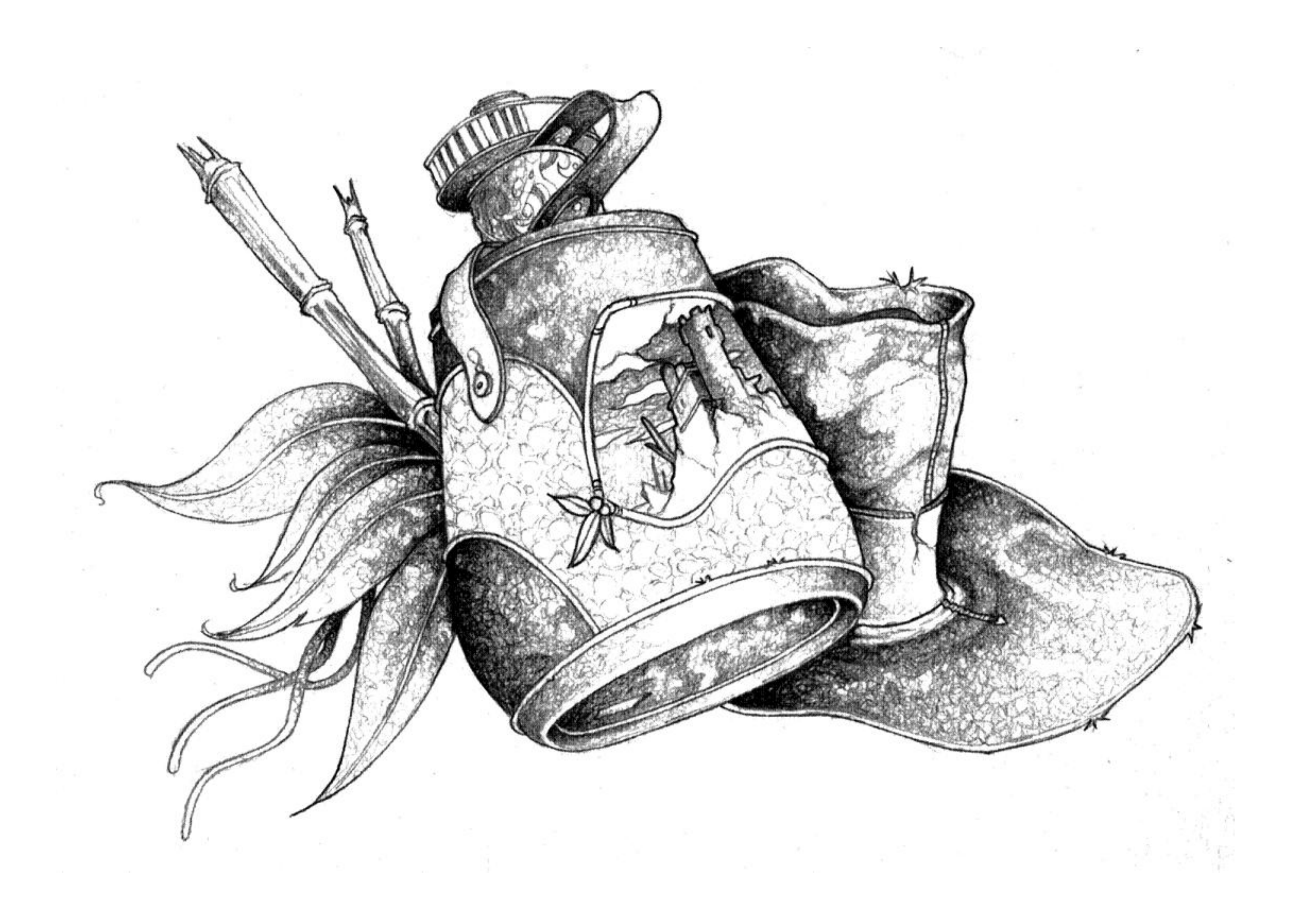
Certes, il nous attriste en nous décrivant la mort de Brunette, la vache ou celle du petit griffon Dédéche, mais ce lièvre pourquoi l'abattre sans sport ni gloire ?

Homme de la campagne, il en a les affections et les habitudes aussi. La chasse en est une ancestrale et il mettra longtemps avant d'enfin accrocher au mur de La Gloriette son fusil pour ne redevenir que le subtil chasseur d'images des « Histoires naturelles ».

Alors Renard, contemplatif, peut-être... Mais gourmet de cailles et de bécasses, de lapins et de brochets, de mots surtout, cultivera cette relation admirative et cruelle de l'homme à l'animal, qui fait tout le bonheur de la lecture ou de la relecture de ses « Histoires naturelles ».

Réponses : 1 : l'écureuil ; 2 : la puce ; 3 : la baleine ; 4 : l'escargot ; 5 : l'araignée ; 6 : les fourmis ; 7 : le corbeau.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Dans une expédition audacieuse financée par la revue L’Ampoule, un nouveau Stanley : Victor Morand, parcourt les mystérieuses Collines de Hurlefou pour retrouver la trace de l’écrivain et explorateur disparu, le célèbre Paul Lugowski : nouveau Livingstone.

Il découvrira à sa grande stupeur que les Collines sont un lieu à part, en dehors de l'espace et du temps. Chacune d'entre elles renferme un monde différent où il est aisé de se perdre, à travers les temples enfouis abritant de fabuleux trésors, les vestiges de civilisations, les villages autochtones et la jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et animaux mythiques.

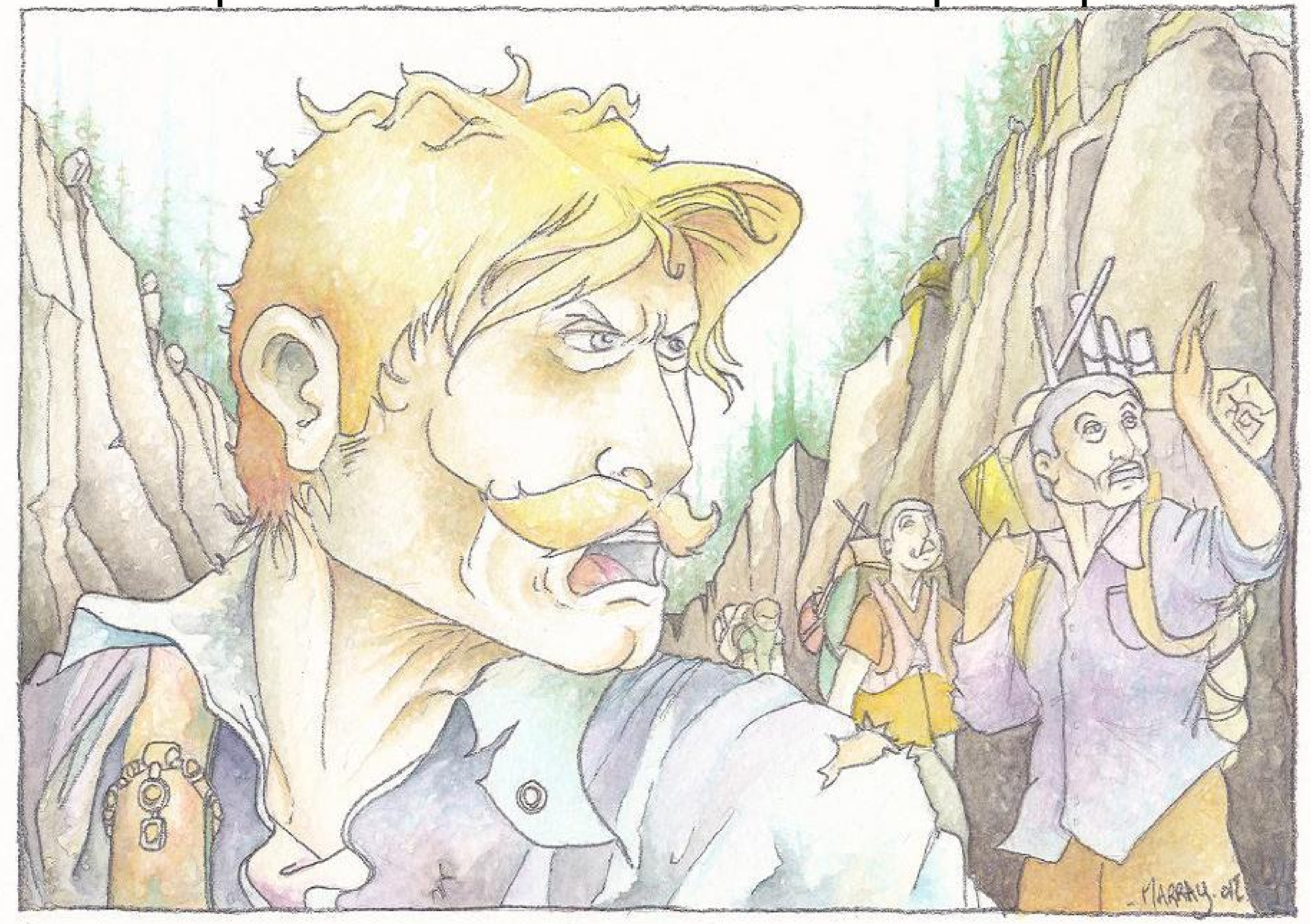
Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain-aventurier en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Vous le saurez en suivant dans chaque numéro cet étonnant feuilleton collectif !

Contraintes

Victor Morand ne doit ni mourir, ni changer brutalement de caractère ou d’objectif.
Tout doit se passer dans les Collines de Hurlefou ou dans des endroits liés à l’expédition.
L’action de chaque chapitre se déroule dans une colline différente.

Chapitre 1 : La tribu des hommes-perroquets



Texte : Georgie de Saint-Maur / Illustrations : Marray

— Disparu, monsieur Morand. Volatilisé !
— Et sa femme ?
— Restée à Paris. Elle ne sait rien.
— Son éditeur ? Ses amis ?
— Personne ne sait exactement où il se cache.
— Et vous voudriez que je le retrouve ? Savez-vous combien il y a de collines à Hurlefou ?
— Non je ne le sais pas et je m'en moque ! Tout ce que je sais c'est qu'il est sur une d'entre elles, qu'il est en train d'écrire et que ses manuscrits valent des millions. Avez-vous lu Le Cimetière des salopes ?
— Non, je…
— Deux cent cinquante mille exemplaires à la nouveauté. Vous vous rendez compte ?
— Eh bien, je…
— Et Le sexe sanglant ? Un vrai best-seller, tiré à un demi-million.
— C'est sans doute un bon écrivain.
— Un bon écrivain ? Vous imaginez ce que notre journal pourrait gagner en lectorat si nous pouvions publier la moindre ligne de ses derniers textes ?
— Vous me demandez de retrouver Lugowski ou de retrouver ses textes ?
— Les deux.
Victor Morand enferma sa moustache entre l'index et le pouce. Décidément, le patron de la revue L'Ampoule, savait ce qu'il voulait. C'était un homme sympathique, au regard pétillant et aux inflexions de voix résolues.
— Quand désirez-vous monter cette expédition, monsieur Joannic ? demanda Morand.
— Le plus tôt possible, répondit Franck Joannic. Chaque jour qui passe voit fleurir la concurrence.

*

Une semaine plus tard, une vilaine diagonale inclinait le bateau sur une mer déchaînée.
Les reflets vert sombre et le bouillonnement sauvage auraient suffi à faire reculer les plus téméraires, mais les fosses géantes et les murs de vagues ne faisaient qu'écorner la bravoure de notre ami Victor.
Il regardait sans sourciller son ami et camarade d'aventures : Sam Frémalle, qui, dangereusement penché par-dessus le bastingage, vomissait son mal de mer.
Le capitaine s'approcha d'eux. Il avait l'air patelin et tirait de grosses bouffées de sa pipe de bruyère.
— Voici Hurlefou, marmonna-t-il. L'île aux cent collines.
— Enfin ! murmura Sam.
Les vagues démesurés étaient plus effrayantes

que jamais… Le bateau tanguait comme un bouchon.

— Vous comptez réellement accoster avec cette mer démontée ? s'étonna Morand.

— Il n'y a qu'un seul endroit qui permette d'aborder l'île, répondit le capitaine, c'est la rade de Saint-Gulp. Elle est située derrière ce qu'on appelle le « mur colosse ».

Effectivement, d'énormes blocs de pierre rouge, entassés les uns sur les autres par un titanesque caprice de la nature, défiaient l'écume fracassante.

Derrière ceux-ci : une mer d'huile amena leur navire, comme sur un plateau d'argent, vers Saint-Gulp.

Le bateau accosta dans un débarcadère mystérieux.

Les indigènes y parlaient un sabir incompréhensible que maîtrisait parfaitement Sam Frémalle.

— Il nous faudrait des porteurs ! remarqua Victor.

Sam entreprit des pourparlers laborieux, car l'indigène avec lequel il les avait entamés bégayait comme un beau diable.

Le port était composé de petites maisons basses joyeusement colorées, les natifs avaient un côté sud-américain dans leur façon de jouer sur leurs guitares locales des airs festifs, en faisant claquer leurs sabots haut et clair.

Quel endroit charmant, pensa Morand. On voudrait y rester quelques jours. C'est sans doute ce qu'a fait Lugowski.

Les autochtones semblaient en plein émoi.

— Ogu Béméké tabou ! Tabou !

— Que se passe-t-il, Sam ?

— Ils disent qu'il n'est pas raisonnable de nous conduire à Béméké sans réclamer une solide avance.

— Payez-les, mon vieux, et en route.

*

Ayant réuni un nombre suffisant de porteurs, nos amis s'engagèrent sur un sentier sinueux bordé par une jungle hostile.

— Ce pays ne me dit rien qui vaille, murmura Victor en resserrant davantage les mains sur la crosse de son fusil.

— Nous devrions être extrêmement prudents. Hurlefou est réputée pour sa faune et sa flore à nulle autre pareille, précisa Sam.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— L'île est restée en dehors de tout contact et bien à l'écart du trajet des oiseaux marins. Ce sont

L'expédition Morand



principalement les marsupiaux qui ont rempli les créneaux écologiques.

— Vraiment ?

— On parle aussi d'animaux monstrueux, voire de monstres de légende.

Comme une confirmation menaçante, le vent se leva. Les feuillages et les buissons ployaient sous sa poussée. Un énorme bruit rompit les branches et un oiseau géant s'empara d'un des porteurs en lui ouvrant le crâne de son bec.

— Vous voyez, dit Sam, j'avais raison. C'est un gastornis. Une espèce disparue depuis l'éocène.

— Ah non, cher ami. Vous me parliez de la suprématie.des marsupiaux sur les placentaires, pas de la pérennité d'oiseaux préhistoriques.

L'énorme perroquet dégustait le porteur comme il l'eût fait d'une arachide.

Victor ajusta son fusil.

— Je vais supprimer cet immonde volatile.

Mais les autres porteurs s'écrièrent :

— Ogu Béméké tabou ! Tabou !

— Quoi ? dit Victor. Encore une avance ? Le moment est mal choisi.

— Pas du tout ! dit Sam. Ils disent que ce perroquet est le dieu des hommes-perroquets et que si nous osons le tuer, ces derniers nous massacreront sans pitié.

Nos amis opérèrent donc une prudente retraite, tandis que le monstre poursuivait son ignoble festin.

*

— Essayons d'en savoir plus sur ces hommes-perroquets, dit Morand.

Sam entama de longs pourparlers avec les porteurs. À l'exception du plus vieux d'entre eux, aucun ne paraissait savoir quoi que ce soit.

C'était une fois de plus le vieux bègue et il leur fallut l'après-midi pour savoir qui étaient les hommes-perroquets, ce que diable ils pouvaient bien faire dans la forêt et, enfin, où se trouvait leur village.

Sous un ciel mort, haché d'éclairs livides, les porteurs, peu rassurés par l'épisode précédent, marchaient d'un pas rapide en jetant autour d'eux des regards craintifs. Cette façon de progresser permit à l'expédition d'arriver au village bien avant l'obscurité du soir.

*

Aussitôt arrivés, nos amis furent accompagnés par une multitude d'enfants-perroquets qui leur tournaient autour comme des totons.

Victor et Sam avaient du mal à cacher leur

agacement devant cette manifestation vénale de bienvenue.

— Cacahuètes ! hurlaient les petits dans leur ronde endiablée.

Les maisons étaient de sommaires édifices de bambou, toutes en forme de cages, fabriquées en série, et munies chacune d'une petite balançoire.

Dès que l'expédition pénétra plus avant, la tribu des hommes-perroquets entama une danse, étrange mais inoffensive.

Les tambours et les chants résonnaient dans les oreilles de nos amis comme des coups de revolver.

Seins joufflus et croupes fessues, les femmes-perroquets étaient de sacrés morceaux. Elles exhibaient leur sexe peint en blanc.

Victor Morand, très porté sur la chose, n'était plus que tison.

Cash-papoose, le plus vieux des porteurs, prit gravement la parole :

— O-ogu B-Béméké t-t-tabou, bégaya-t-il laborieusement.

— Que nous veut ce vilain singe ?

— Il nous avertit, expliqua Sam, de ne surtout pas commercer avec ces femmes-perroquets car elles sont porteuses d'une maladie.

— Laquelle ? demanda Morand.

— La psittacose !

— Il faut absolument parler à leurs dirigeants.

Au centre du village était dressé un lourd perchoir fait de troncs d'arbres, sur lequel, emplumé de couleurs précieuses, trônait le chef des hommes-perroquets.

Victor Morand caressa d'un geste espiègle la crosse de son arme. Il fit quelques pas en direction du juchoir, prit une voix de stentor et déclara :

— Je cherche Paul Lugowski. Un écrivain…

Tout en le fixant d'un œil rond, l'homme-perroquet fit très habilement le tour de son support et lâcha ce cri :

— Crrroui !

— Oui, dit Morand, Lugowski. Écrivain. Do you understand ? Savez-vous quelque chose à propos de lui ?

— Crrroui ! répéta l'autre.

— Est-il ici, dans votre village ?

— Coco est content !

— Venez Victor, dit Sam, nous ne tirerons rien de ces damnés hommes-perroquets.

— Vous avez raison, je vérifiais, c'est tout.

Découragés, nos amis étaient prêts à faire demi-tour lorsque le sorcier du village s'approcha d'eux.

— Bonjour messieurs-dames ! lança-t-il joyeusement.

Ceci ne rassura personne, l'expédition ne comptant pas de dames.

Les hommes-perroquets

— Bonjour, salua néanmoins Morand. Nous cherchons Paul Lugowski, le fameux écrivain. L'avez-vous vu ? A-t-il séjourné ici ?

— Bonjour messieurs-dames, répéta le sorcier.

— Coco est content, ajouta le chef.

Laissant les hommes-perroquets à leur destin, l'expédition se mit en route pour une autre colline.

À suivre…

La peur

Diane Comte Frost

Je l'ai tué. Il est à mes pieds. Mon dernier adversaire. Ma victime.

Je ne suis pas mécontente de moi. C'est une mort rapide, propre, nette. Comme je les aime. Donner la mort est mon métier. Mon fonds de commerce. Il n'y a pourtant personne pour m'applaudir cette fois. Personne pour me jeter des œillets. Mais lui, il est là. Lui et moi. Dans cette arène infernale que j'ai dessinée autour de nous, en esprit, depuis des semaines. Lui et moi. Dans ce face-à-face qui lui aura été fatal.

Je le regarde à mes pieds. Il est moins beau que mes autres victimes. Moins sombre, moins animal. Moins terrible. Plus touchant. Plus vulnérable. Un être que j'aurais pu aimer si je ne l'avais pas haï à ce point. Maintenant, je ne ressens qu'un soulagement, gigantesque, qui traverse tout mon être et explose dans ma tête en gouttelettes de sang. Comme un volcan qui vomit sa rage. Je me sens apaisée. Presque réconciliée avec le destin. Mon destin. Presque sans haine.

C'est ma dernière mise à mort. Il n'y en aura plus jamais d'autre. La mort ne m'horrifie pas : elle me fascine. Je la trouve séduisante, attirante, répugnante aussi. Ce sang sur le sable. Ce rouge sur ce gris. Il m'est arrivé d'en être aspergée et je n'aimais pas... cette traînée cramoisie entre les jambes... qui me rappelait mon propre sang...

Car j'ai peur, bien sûr : j'ai peur de la mort, j'ai peur de la douleur, j'ai peur de la honte. La peur est pour moi une habitude. Une présence devenue réconfortante à force d'être quotidienne. Je me lève avec la peur ; je m'endors avec la peur. Il y a la peur physique, celle qui me donnait envie de vomir avant de rentrer dans l'arène ; mais il y a aussi la peur d'échouer, la peur de ne pas être à la hauteur, la peur des huées du public. Le public... J'en avais plus peur que du taureau ! Certains jours, c'était bien pire d'affronter les huées que les cornes.

Un grand torero disait : « Quand je pars vers l'arène, je laisse mon corps dans la chambre d'hôtel. » En m'habillant, il y a des mois de ça, j'ai repensé à cette phrase et je me suis sentie comme lui : désincarnée... Plus de chair ; plus qu'un souffle. Une âme, mais d'une puissance invincible. Je marchais vers l'arène comme en rêve. Au bas de l'escalier, dans le lobby de

l'hôtel, une foule dense m'attendait. Elle me regardait avec intensité. Le regard de l'Hydre. Plus terrifiant que celui du taureau.

Le dimanche précédent, à San Sebastian, j'avais eu ma bronca. Une huée monumentale qui m'avait envoyée, tremblante, contre la barrière. J'avais dû prendre appui quelques minutes avec la main gauche car mes jambes se dérobaient sous moi. Sous la poudre, je sentais le sang se retirer de mon visage jusqu'à prendre la blancheur d'un masque. Lèvres rouges et deux fentes soulignées de noir : je devais ressembler à mes affiches.

Les gradins hurlaient. Mes tripes se sont retournées comme un gant tandis que je contemplais la perfection du désastre. Il y avait une satisfaction singulière à mesurer mon échec, à l'évaluer comme on jauge la profondeur d'un puits en se penchant au-dessus... J'éprouvais une curieuse jouissance dans ce vertige. Le destin me tendait un miroir dans lequel je contemplais mon échec comme une prophétie réalisée — et je me noyais dans ce reflet sans même essayer de reprendre pied.

Mon valet de pied et moi avons échangé un regard : il a un peu plissé les yeux et les lèvres sous sa moustache fine, avec une expression de peine si tendre, si intense, que la honte m'a donné un haut-le-cœur. J'ai refait face, les épaules d'équerre : « Toro ! Toro ! » J'étais tellement écœurée par ce public stupide que j'en aurais bouffé du taureau pour les faire taire. Alors je me suis adressée au taureau lui-même : « Venga, toro... » Viens ! Montre-leur ! On va leur prouver qu'on peut leur imposer le silence ! Viens, on va leur en faire voir... « Venga, toro, venga... »

Mes cris, mon corps, tout mon être excrétait ce message et le taureau avait compris. Il s'était placé bien à droite et, le col bas, il avait foncé ; m'offrant un magnifique molinete, une passe spectaculaire qui me fit virevolter sur moi-même et me valut, enfin, les maigres applaudissements d'un public migraineux. « Gracias, toro mio ! » J'avais remercié mon adversaire à mi-voix avant de m'éloigner de lui, d'un coup d'épaule faussement dédaigneux. Je tournais le dos à la bête, cambrée sur toute ma hauteur, le menton vers le ciel. Quelques huées molles me revenaient des gradins. C'était ma première bronca et la semaine suivante, je toréais sans le savoir ma toute dernière corrida.

J'ai fait mon boulot. Et le taureau a fait le sien. Il m'a embrochée proprement. Puis il m'a jetée dans les airs d'un mouvement d'encolure. En retombant, j'ai pensé : « Ne pas se casser le cou... Pas le cou... » Je suis retombée de tout mon poids sur la ligne des épaules. J'ai entendu un

craquement d’os, net. Comme un coup de fouet. Suivi d’une douleur fulgurante. J’ai pensé que j’étais foutue. Je n’entendais plus rien : la foule s’était tue. Je voyais les bas roses et les chaussons des péons qui m’encerclaient. Le soleil — ou les larmes — me brûlait les yeux.

Je l’avais choisi, ce métier. Depuis toute petite, je voulais être torero. Une femme ! Torero ! Cela avait scandalisé ma mère. Mais mon père, qui venait d’une autre culture, avait acquiescé : « Pourquoi pas ? » Pourquoi pas... Il y avait pour lui dans la corrida cette violence esthétique du combat de sumos. Un spectacle aux règles ancestrales, qui le fascinait. Et il avait compris que j’y cherchais un antidote à ma peur. Car la peur avait toujours été là, depuis toute petite. La peur de la mort. La peur de la douleur. La peur de grandir. La peur de vivre. Et il me fallait la combattre. Il me fallait la surmonter. Je n’aurais pas pu vivre si je n’avais pas essayé... Mon père avait compris cela. Il l’avait accepté.

Dans cet environnement taurin, être une femme n’avait pas été facile ; et mes yeux bridés, malgré ma haute taille, m’avaient fait gagner le sobriquet de « La Japonesa ». C’était vendeur : mon manager avait tout de suite aimé ! Les gens venaient voir... une femme ! Et exotique en plus. Voilà qui piquait leur curiosité. Après, il fallait quand même être à la hauteur : être un bon matador ; savoir juger la bête ; savoir épouser sa danse jusqu’à l’estocade finale. Car la mort était toujours au bout du jeu : il fallait la donner ou la recevoir. Je préférais la donner.

Moi, la Japonesa, j’avais appris à aimer ce métier. Jusqu’à la force de l’estocade : ce choc dans l’épaule que je recevais au moment où l’épée pénétrait jusqu’à la garde ; ce moment où le poing heurte le cuir. J’avais appris à l’aimer. À aimer aussi cette émotion primaire du chasseur face à la bête... Ah ! Le regard du taureau... La force de cet échange... La sauvagerie de cet échange... Il y avait des choses dans ce regard qu’il m’aurait fallu toute une vie pour comprendre ! Et même toute une vie n’aurait peut-être pas suffi. Son sang, c’était le mien. En tuant, j’exorcisais la mort, j’exorcisais la peur.

Ce dimanche-là, j’étrennais un nouvel habit de lumière. Un habit couleur de lune avec des broderies d’argent et des milliers de miroirs cousus sur les épaulettes. Lorsque la sonnerie des clarines a retenti, je me suis approchée de la présidence, l’épée dans une main et la muleta dans l’autre. Après avoir levé mon bicorne vers la tribune, je l’ai lancé loin derrière moi. Un torero ne se retourne jamais pour regarder comment tombe son chapeau : aux battements des mains ou au silence superstitieux

du public, on le sait tout de suite. Cette fois, personne n'a applaudi. Je me suis signée rapidement. Discrètement, sur les lèvres.

Mon taureau était un colorado de quatre cent cinquante-trois kilos. Une bête magnifique. D'un brun chaud, presque roux. « Fascinador » : le nom était inscrit sur le toril. Avec lui, j'ai dansé au plus près. De véroniques en véroniques. De naturelles en naturelles. Ces passes si proches, si vraies, qu'une erreur de quelques millimètres peut les rendre fatales. J'aimais cette danse. J'aimais sentir la puissance du taureau près de moi. Son flanc contre ma cuisse. Cette puissance contre ma fragilité. Certains vieux aficionados m'avaient dit que cette opposition des extrêmes leur avait fait venir les larmes aux yeux. D'émotion. C'est ce qu'ils viennent chercher dans l'arène, l'émotion. J'aimais la leur donner. Je jouais avec leurs sens. Je jouais avec l'espace, avec la distance, avec la musique. J'allais encore plus près. Je retenais mon souffle. Je jouais avec le feu, avec la flamme, avec le diable…

J'étais à terre, disloquée, lorsque l'équipe médicale est arrivée. Je savais qui étaient de garde ce jour-là, je les avais salués en passant. Les péons s'agitaient devant moi, peut-être pour éloigner le taureau. Plusieurs mains m'ont saisie. J'avais envie de leur crier : « Ne me touchez pas, attendez ! Je crois que j'ai les vertèbres cassées. » Mais aucun son ne sortait. Ils m'ont soulevée comme une poupée de chiffon et ma tête est retombée en arrière, lourdement. Je n'aurais jamais pu la retenir. Et je me suis dit encore : « Non, pas ça, pas la nuque. »

J'avais déjà vu le petit infirmier qui m'a soulevé les épaules sans soutenir ma tête. Je connaissais son nom. Manuelito. Fracture cervicale avant et arrière. Le cas n'avait jamais été vu sur un patient. Sur un patient vivant, s'entend. C'est lui qui gît à mes pieds aujourd'hui, Manuelito. Les soubresauts ont cessé et s'il n'avait pas la bouche ouverte, ni les yeux dilatés, il serait presque beau. Lui, en tout cas, il se trouvait beau. Il avait un sourire et des yeux qui voulaient plaire. Même à moi. Même à cette ombre de femme qui ne pouvait plus ni bouger, ni parler, ni même se nourrir sans aide. Lorsque j'étais sortie de la salle d'opération et que j'avais pu taper sur le clavier à l'aide d'une pipette que je maniais avec la langue, j'avais demandé Manuelito. Je voulais qu'il s'occupe de moi. Qu'il me nourrisse, me baigne, me berce de sa voix douce. Personne n'a fait d'objection. Et Manuelito est venu.

Depuis, grâce à la rééducation, je pouvais utiliser plusieurs doigts de ma main droite et je tapais plus vite. On avait fait connaissance. J'avais

appris qu'il savait faire la meilleure omelette aux cèpes du pays et qu'il était allergique aux cacahuètes. Il était attentionné, tendre avec moi. Par clavier interposé, je flirtais un peu. Lorsqu'elle venait me voir, les yeux rouges et le maintien raide, ma mère l'appelait « ton amoureux ». « Alors, il n'est pas là, ton amoureux ? » disait-elle en entrant dans la chambre.

Seule au milieu de l'arène, je savais que la moindre approximation pouvait être mortelle ; mais dans le monde feutré de l'hôpital, les fautes, qui saccageaient parfois des vies entières, n'étaient d'aucune conséquence. Une erreur de manipulation n'allait pas empêcher mon petit infirmier de dormir. Moi, j'étais condamnée à contempler le plafond jusqu'au Jugement dernier, et la morphine n'endort que la douleur : il n'y a rien pour étouffer l'ennui.

Il n'a pas paru surpris lorsque je lui ai demandé de m'embrasser. Il n'a fait aucune difficulté. Il s'est penché vers moi. Mais dans son regard, il y avait plus de pitié que de tendresse. J'ai fermé les yeux et j'ai craché de toutes mes forces. La noix d'arachide que je suçais depuis plusieurs heures est partie comme une balle. Il a eu un hoquet et s'est écroulé, les mains étreignant sa gorge. Des spasmes le secouaient encore lorsque son corps a glissé du lit ; le visage tuméfié, la gorge enflée par l'œdème qui l'étouffait. J'ai attendu longtemps avant que l'infirmière de garde ne le découvre.

Lorsque le médecin est arrivé, il n'avait plus de pouls. Ma mère est entrée peu après. Elle m'a regardée avec le même regard que Manuelito avait eu en m'embrassant. Elle a tapé sur l'écran : « Pourquoi ? » J'ai tapé en réponse : « Parce que je suis en enfer. » Elle a bien pris soin d'effacer notre dialogue avant que la police n'arrive. Ils ont pris sa déposition. La mienne. Celle de l'infirmière. Mais je n'avais plus peur. Ni d'eux, ni de moi. Je n'ai plus rien à craindre depuis longtemps. Que pourraient-ils me faire de plus ?

Je suis déjà en enfer. Là seulement, la peur cesse d'exister.

Chasseurs de loups

Wladimir Lentzy

Agression sauvage d'un couple dans le métro.

Je l'aime tellement quand elle me sourit.

Profondes lésions vaginales.

Je l'aime tellement quand elle me fait la gueule, son petit nez se plisse.

Chirurgie reconstructrice.

Je l'aime tellement de dos, de profil, endormie, accoudée au bar.

Hôpital psychiatrique pour elle.

Je l'aime tellement, faut qu'elle arrête de me sourire, ça me donne envie de pleurer.

Trois mois de coma pour lui.

Je l'aime tellement quand ses doigts sont dans mes cheveux.

Grave crise d'agressivité.

Je l'aime tellement, mon nez dans le duvet à la base de sa nuque.

Nette amélioration depuis que le mari lui rend visite.

Je l'aime tellement, allongée dans l'herbe, debout dans une file d'attente.

Libération de la patiente.

On s'aime tellement, tellement, tellement…

Je descends les marches du métro, je suis bien, tranquille. Une fille me regarde, elle est jolie avec son regard direct. Je continue et passe dans le sillage de son odeur. Savon et crème hydratante.

Les affiches de films et les publicités me distraient un peu mais elles se ressemblent tellement toutes que je préfère regarder le sol un moment. D'autres escaliers, un qui descend, un qui monte.

Un accordéon, des notes tristes, des traces contre les murs.

Plus je me rapproche de la mélodie, plus les gens marchent lentement, légèrement.

Je caresse la corde de piano dans la poche droite de mon manteau. La musique devient plus forte et me fait presque oublier le couteau dans ma poche gauche. Je le serre doucement contre ma paume. Le soufflet de l'accordéon est sous ma boîte crânienne, elle s'ouvre en inspirant l'air et se ferme en le soupirant. C'est un vieux à moustache grise qui l'utilise sous une affiche rouge et jaune déchirée pendouillant au-dessus de sa tête chauve. Il me regarde, je le regarde mais il ne me voit pas, je suis une note.

J'arrive sur le quai, un couple s'embrasse, ils sont laids, ils ont chaud et ils sentent mauvais mais ils sont beaux parce qu'ils se regardent pour de vrai.

Une vieille et un jeune clochard se parlent mais pas vraiment. Elle lui réclame une pièce, il parle d'une fontaine où il doit aller chercher de l'eau, elle lui réclame une pièce, une seule, il parle de sa fontaine et dit qu'il s'y lave tous les jours. Je m'assois à côté d'eux et les écoute s'adresser au néant de l'autre.

Le métro arrive, je me lève, les portes s'ouvrent en me faisant cligner des yeux. Je regarde les autres passagers, je ne peux pas m'asseoir sinon et déplie un siège. Je déteste les boxes pour quatre, je suis trop près des yeux de la personne d'en face.

Un SMS, je le lis, la bouche sèche, et ça me fait sourire. Je l'aime tellement.

Je touche le manche en bois du couteau, lisse et chaud, la lame n'est pas bonne, je sais qu'elle va se casser facilement. Une odeur de pierre mouillée, de fil électrique et de freins chauds rentre par une des petites fenêtres et fait le tour du wagon pour finalement s'écraser dans le fond de mes narines.

Le métro s'immobilise, je descends.

Encore des couloirs, blancs, le bruit de mes semelles, un peu de sueur sur la lèvre supérieure.

Un SMS, je souris et ça dévoile mes canines. Je l'aime tellement.

Je cours, en faisant le moins de bruit possible. Je ne dois pas aller loin. Une autre station sur une autre ligne, j'y serais en cinq minutes en gardant une bonne allure, des escaliers qui montent, la brise d'une grande avenue, les phares des voitures et des rires. Je cours, chlip-chlip, chlip-chlip, en envoyant mes pieds le plus loin devant moi.

Un SMS, je ralentis, le parcours et ris à m'en faire mal aux joues. Je l'aime tellement.

Un feu, rouge, illumine une flaque d'eau, je saute au-dessus, le petit bonhomme est vert, il me regarde, je pose mes chaussures uniquement sur les bandes blanches et traverse. Un groupe de jeunes ivrognes se moque de moi, j'entends leurs ricanements, je leur en veux pas, je les comprends.

Une minute et je suis arrivé, je vois déjà le grand M jaune au-dessus de la bouche grise, je m'arrête devant la carte du métro et attend un autre SMS, pas besoin, j'entends son pas, ses talons qui tapent le sol comme un métronome, je suis bien, mes doigts font leur solfège sur le manche dans ma poche de manteau. Elle monte les escaliers, l'écho de ses talons s'amenuise et se transforme en gouttes d'eau sur le bitume. Elle sort et

marche dans la rue sans me regarder, elle sait que je suis là, c'est tout ce qu'il faut. Une dizaine de secondes après, deux silhouettes silencieuses, côte à côte, grimpent les marches deux par deux sans se parler. Leurs postures démontrent une pure concentration. Ces deux-là ont un but, ça se voit, juste à leurs épaules. Je vais me les faire et je vais y prendre du plaisir, c'est sûr. Je pars en courant en les appelant. Ils ne m'entendent même pas. Je les dépasse, ils s'arrêtent net, du sang dans les yeux, je leur demande du feu, celui à gauche se met sur la pointe des pieds et regarde loin devant, le deuxième aboie qu'il en a pas, je les laisse passer, satisfait. Le mec de gauche va être le premier à attaquer mais le plus dangereux c'est l'autre, je l'ai vu à sa bouche, fine et pincée, il a mal et veut faire goûter sa douleur à quelqu'un. Le premier, c'est juste un bon vivant, les lèvres pleines et les yeux rêveurs, et ce soir, sous cette lune ronde, il a faim.

Je reste là, immobile, je regarde mon ombre aux contours jaunes. Je respire l'air par le nez, frais, essence et linge propre. Je gonfle mes poumons. Mon cœur bat de plus en plus fort, me remplit d'énergie. J'ai faim d'amour, j'ai faim d'un amour qui pousserait des notes cristallines le jour et la nuit, mais c'est pour plus tard, maintenant j'ai faim d'autre chose. Je sers compulsivement mes mains vides qui pendent le long de mes cuisses. Un pied se lève, l'autre suit, je marche sans rien voir. Arrêté, perché sur le rebord du trottoir, une voiture de police me frôle en ralentissant, derrière les vitres, gueules blanches entourées de bleu foncé. Je traverse la route, des feuilles sèches tapissent le fond de mon crâne. Je passe devant une épicerie, des fruits en dessous de la toile verte protégeant la devanture. Le patron fume sa clope, ça me donne envie, tout à l'heure, je dois accélérer, je vais les perdre.

— Elle est où la pute ? Bordel, elle était juste là...

— T'inquiète, ma gueule, elle est pas loin, on va lui mettre la main d'ssus, et bien, j'te l'dis, ma gueule.

— T'as vu c'mment elle m'a maté la tass', tout l'trajet, elle en veut, j'vais donner, j'te l'dis...

— Là ! Là, juste là ! J'l'ai vue, au coin, là !

— Ouais, ouais, vas-y, vas-y, on y va.

Ça y est, je les ai rattrapés, les deux gros vers blancs, je vois leurs bourrelets frémir d'excitation, se frotter l'un contre l'autre pour se donner du courage, leurs bouches ovales se mouiller. Le vent m'offre en cadeau une odeur de cadavre froid et de fromage de pus. La bande de chair entre mes couilles et mon trou du cul est parcourue de petites décharges électriques, le bout de mes doigts abrite des petits cœurs d'oiseaux qui battent frénétiquement la musique de l'agressivité. Un jeune, les yeux fixés

sur le sol, un casque de musique sur la tête, se rapproche de moi, il lève la tête au dernier moment, me regarde et s'écarte d'un bond, il a vu la partition qui faisait danser mes yeux.

Les deux gros vers bouffis se jettent sur la trace de leur proie. Je n'ai plus qu'à suivre le suintement luisant qu'ils laissent derrière eux. Je suis bien, je marche tranquille, de toute façon il faut que je les laisse commencer à bosser, qu'ils soient concentrés sur leur repas, qu'ils pensent à rien d'autre, qu'ils goûtent le plat les yeux exorbités, là on pourra commencer à s'amuser.

Les traces s'arrêtent devant un immeuble haussmannien. Une belle et grande porte aux vitres opaques et aux grilles en fer forgé serpentine me bloque l'entrée. J'entends un cri bref, j'ai le cœur qui manque un battement, suivi d'une claque, concentre-toi, c'est maintenant que ça se passe. Je fais le code de l'entrée en espérant qu'elle a bien suivi mes instructions en les entraînant dans le local poubelle.

Biiip-schlack, je pousse la lourde porte doucement en tendant l'oreille. Le silence. Ils m'ont entendu, c'est pas grave. Je me baigne dans la lumière blanche et crue du hall d'entrée. Je nage directement vers le local poubelle plongé dans le noir. Je m'arrête sur le seuil. J'entends leurs respirations sifflantes. Je pousse l'interrupteur à droite.

Pendant une seconde, le tableau sous mes yeux me donne presque envie de rire. Les deux gros vers blancs ont les yeux qui papillotent sous l'effet de la lumière, leurs silhouettes se découpent nettement sur le fond composé de poubelles vertes, immobiles, je vois la masse gélatineuse qui leur sert de cervelle s'agiter sous les vagues de la réflexion. Ma douce me regarde les yeux mouillés et rouges, je vois bien qu'ils lui ont fait mal mais elle me fait quand même un clin d'œil complice, je l'aime tellement, je lui souris mais mon estomac se tord quand je vois qu'ils ont découpé la jolie robe que je lui ai achetée hier et ses beaux seins ronds et fermes sont découverts et recouverts de traces de doigts rosâtres et son ventre aussi et sa culotte a disparu et j'aperçois sa jolie touffe de poils bruns.

ÇA CRIE FORT DANS MA TÊTE, ÇA CRIE FORT DANS MA TÊTE.

Celui aux yeux rêveurs est le premier à se remettre en marche. Les lèvres fines lâche ma douce, qui se laisse glisser jusqu'au sol, je la regarde ramper vers son sac à main, béant comme une bouche qui beugle de douleur.

Les yeux rêveurs sort un couteau, je souris, les mains dans les poches et rigole, il s'arrête et se tourne vers les lèvres fines, un peu perdu.
Les lèvres fines et les yeux rêveurs me fixent, m'évaluent, pendant que ma douce se relève dans leurs dos, son tazer à la main. Je rigole plus fort.

— Mais t'es qui, toi ? me demande les yeux rêveurs d'une voix où perce la peur et qui annonce pour moi la curée.

Le fil bleu d'électricité embrasse le cou de lèvres fines, ses pupilles se cambrent en arrière, les yeux rêveurs se retourne pour voir ce qui se passe, je sors la corde de piano et la passe autour de sa gorge et de sa nuque, son couteau tombe, sa langue fait un cunnilingus au vent et ses bras s'agitent comme ceux d'un noyé.

Je m'allonge sur le sol, sur le dos, en l'entraînant avec moi, ma douce passe, une nouvelle fois, le fil bleu sur le visage de lèvres fines qui bave et tressaille, puis se dirige vers moi.

Je souffle bruyamment et l'autre siffle le peu d'air que son larynx laisse filtrer. Excellente partition !

Je suis fier de notre capacité de création. Je relâche un peu la pression sur le fil, le morceau n'est pas fini. Je regarde ma douce tout en me dégageant des yeux rêveurs qui ne bouge plus beaucoup maintenant. Ma douce me tend la main que j'attrape en souriant, elle aussi sourit, ce qu'elle est belle, radieuse et confiante. On se prend dans les bras et se serre la gorge serrée. J'ai vraiment pas envie de la lâcher mais comme me disait ma grand-mère, « toujours finir ce que l'on a commencé », je me décolle lentement, j'embrasse son cou et pose ma tempe entre ses seins contre sa cage thoracique qui bat et me donne des forces.

Je m'écarte d'elle.

— Ok... Maintenant on finit...

Elle acquiesce d'un hochement de tête.

On se dirige main dans la main vers lèvres fines, je sors mon couteau et le donne à ma douce.

La première fois, je m'étais occupé d'achever les dernières notes, je pensais que cette partie l'ennuierait, mais elle avait tellement insisté la fois d'après et j'avais vu un tel plaisir s'afficher sur son doux visage que maintenant c'était elle qui s'occupait toujours de ça. Je m'assois sur le torse de lèvres fines, ma douce descend son pantalon jusqu'aux genoux, coupe son caleçon et attrape entre ses mains blanches sa queue ratatinée et mouillée de pisse, elle fronce son joli petit nez et Taille, TAille, TAIlle, et TAILle, TAILLe, TAILLE. Ses mains sont rouges, je sais qu'elle pourrait faire ça plus proprement mais ça l'amuserait moins. Elle TIre et taiLLE, les tendons blancs, elle tiRE et TAIlle, les muscles carmin. Taille, taIlle, taillE. Elle a fini maintenant, faut qu'on passe aux yeux rêveurs.

Les yeux rêveurs s'est redressé sur ses bras et ses genoux, à quatre pattes, je crois qu'il cherche une sortie et qu'il pleure. Je ricane, trotte jusqu'à lui et saute sur son dos, j'entends des côtes craquer au contact du sol, une longue gerbe avec des filaments de sang gicle dans un gargouillis hors de sa bouche, un tube de dentifrice. Ma douce tire sur le pantalon mais il ne veut pas descendre, je la regarde et lui fais un « bof » silencieux, juste avec les sourcils, elle hausse un coup ses épaules et PLANTE le

couteau dans le derrière rebondi des yeux rêveurs, et TOURNE, il sursaute puis s'évanouit. Plante et Tourne, PLante et TOurne, PLAnte et TOUrne, son derrière ressemble à un cratère sanguinolent avec des bulles striées de noir, PLANte et TOURne, PLANTe et TOURNe, PLANTE et TOURNE. Je me lève, PLANTe et TOURNe, mes genoux craquent, PLAnte et TOUrne, je pose calmement la main sur l'épaule de ma douce, PLante, elle me regarde, et Tourne.

— Allez... viens...

Je glisse mes mains sous ses aisselles et l'emmène au robinet à droite de l'entrée du local poubelle. J'ouvre l'eau et récupère le couteau dans sa main crispée, elle enlève sa jupe, ce qu'elle est belle, et se lave les bras et le ventre, accroupie, je sors une nouvelle jupe de mon sac et une serviette et lui tend. Elle se sèche et se change, je lui passe ma veste, écarte quelques mèches mouillées de son visage et l'embrasse tendrement.

On s'aime tellement.

De l'origine des espèces

Philippe Sarr

Tribune Auteuil.

Bob, surnommé La Fouine, s'est mis à pousser des cris de singes. Un Black de l'équipe adverse, Matéo Cédric, courait balle au pied, vif comme l'éclair. Une armée bicolore de supporters avinés a commencé à l'imiter. Puis toute la tribune Nord. Et des peaux de bananes ont pollué l'espace, recouvert une partie de la pelouse, juste à l'angle où, un peu plus bas, un cordon de CRS observait la scène, l'air visiblement blasé. Un Noir en uniforme, casqué comme le génial Hector, s'en est mangé une. Plaff ! En pleine poire ! Mon sang n'a fait qu'un tour :

— T'es con, j'ai dit. Pourquoi ?

— HEIN ? a hurlé Bob dont la forte voix couvrait les chants de supporters du PSG. Ce Matéo Cédric... L'an dernier, défendait nos couleurs ! Et là... Pfff ! Le voir... EN-CU-LÉ !

Je l'ai regardé, agacé :

— Y a des tas de joueurs qui font ça, j'ai rétorqué. Regarde, Lenaze, Mazarin !

Bob a détourné le regard. Je voyais son profil de fouine se découper sur fond de ciel bleu sous un bloc de béton armé.

— M'en fous, il a rétorqué.

PSG ! PSG ! Clac-clac !

Je me suis cassé avant la fin, comme d'hab'. Et ce commentaire, sur France Info ? Un Paris Sans Gloire se fait manger tout cru par une équipe de bouseux !

Ah, ah, ah ! j'ai pensé. Puis, vers minuit, Bob s'est pointé. On aurait dit une allégorie vivante et monstrueuse de la chanson de Roland !

— Putain, Phil, je rigolais ! Allez, merde, déconne pas !

Je n'ai pas pu lui trouver d'excuses. Manque de classe de la part d'un type qui se disait anar de droite, fréquentait les traders, admirait Finkielkraut, roulait dans un coupé Mercedes acheté à un Portugais d'Albufera pour une poignée de cacahuètes et copinait avec Morano.

— Regarde, il a dit tandis que je continuais à ranger mes bouquins (dont un sur les Indiens d'Arizona). Tu prends Faulkner, là, l'un des plus grands écrivains que l'Amérique ait jamais connus, hein, tu crois qu'il était mieux disposé à l'égard des Blacks ! HEIN ? Alors, hein, ça va, eh ! Ça va !

Bob se croyait tout permis ? Pensez-vous ! Rouler en Mercedes, être dans les petits papiers de Denisot, avoir sa carte d'Ambassadeur Urbain, ne suffisaient pas à calmer les débordements de son ego.

— Tu sais, il a dit, si ça ne te convient pas, hein, de vivre avec un gars comme moi (vivre, il exagérait un peu), tu n'as qu'à changer de coloc' ! HEIN ! Tu vois ! Ça me fera mi-chaud, mi-froid... Tu vois ce que je veux dire !

Bob n'était pas con et avait une mémoire d'éléphant. Un an plus tôt j'avais été échaudé, c'est vrai, par un certain Thierry Michaux. M'avait joué un bien mauvais tour en maquillant ses fiches de paie. Le Michaux en question, un type aussi grand qu'un échassier des hauts-plateaux manais, ne pouvant honorer sa part du gâteau, dans la mesure où il avait cessé toute activité alimentaire depuis plusieurs mois, la vérité, en fait, étant qu'il s'apprêtait à marcher sur les traces de l'arrière-arrière-grand-père, larguant sa nana, une jeune Mexicaine du nom d'Albâtre, son boulot d'ingénieur agronome du Poitou-Charente, avant de s'offrir un luxueux Mac avec le peu d'économies qu'il avait pu engranger durant sa très courte carrière au service de l'agronomie poitevine, et un prêt de mille euros remboursable en six mois, sans intérêts, que je lui avais généreusement accordé. Dès lors, il s'était lancé, de manière hasardeuse mais avec une énergie du feu de dieu, dans l'écriture de ce qu'il appellerait le roman du siècle.

— Je me suis fixé comme projet ambitieux d'aller puiser à la source directement ! Comme Truman Capote !

Et ce con d'aller raconter sans aucun style et sans aucun talent mes frasques nocturnes en compagnie de demoiselles (nombreuses à l'époque) à croquer que je ne revoyais jamais pour la plupart. Dont Nastassja Kinsky, qui venait d'en terminer avec le tournage de Féline !

— Alors, disait-il, raconte, c'est quoi ton truc ? Ce besoin de séduire à tout prix ! Manque affectif, c'est ça ? Abandon à la naissance, accident de poussette ?

Aussi me prédisait-il une fin tragique, de celle qu'on attribue généralement aux séducteurs patentés et autres libertins sans foi ni loi. Un côté amusant, donc, limite voyeur ! Pourtant, à part ça, ces quelques petits défauts grossiers qui sont l'apanage d'une jeunesse peu encline au travail et à l'effort, un type hyper respectueux. Pas une parole de travers. Ni un mot plus haut que l'autre. Gentil et affable comme tout.

Sauf, bien sûr, qu'il en glandait pas une !

— Travailler plus pour gagner plus ? Un non-sens absolu !

Profitant d'un long silence et lorgnant par la fenêtre — des miaulements de chats avaient attiré mon attention et, au loin, la Cité Radieuse obscurcissait l'horizon —, je me suis répété la fameuse phrase de Bob à propos de Faulkner. Je connaissais trop bien ce genre d'arguments pour ce qu'il en était de l'homme noir.

Instinctuel, primitif... Les comparaisons avec la gent animale ne manquaient guère : du singe, donc, et de ses divers cousins germains, à l'antilope, en passant par la gazelle, le lion, le fennec, etc.

— Ok, Phil. Mais nous, hein, à qui est-ce qu'on nous compare, hein, souvent ? Hein ? Le renard, le coq, le sanglier... Tout le monde y a droit !

Le lendemain matin, je me suis plongé dans « Les animaux malades de la peste » de Jean de La Fontaine. Les animaux représentaient, disait-on, le Peuple. Quant à la Peste dont il était affecté, il s'agissait du Pouvoir qui s'efforçait de le maintenir en l'état de peur qu'il ne s'émancipe et finisse par représenter un réel danger. Là, me suis-je dit tout en m'envoyant un verre de Saint-Amour, on pouvait parler de Peste Brune, sans nul doute !

— Ton argument n'a aucune valeur, si tu veux mon avis. Aucune, ai-je insisté. Irrecevable. Si ce n'est qu'il accrédite la thèse, darwinienne, selon laquelle l'Homme et l'Animal ont effectivement une origine commune ! Basta ! Par ailleurs, d'un point de vue symbolique, tu remarqueras que, pour l'Homme, l'animal représente souvent la force, la puissance, parfois la bêtise et la lâcheté ! Dans tous les cas il y a fascination du premier par le second !

Bob s'est senti mal. Selon lui, avec moi, c'était différent. J'étais pas comme les autres. Pas comme eux ! C'était pas pareil ! Ça ne se voyait pas ! Il s'est mis à barrir étrangement.

— Quoi ? Que je suis noir ! Ça ne se voit pas ?!

— Ça me blesse que tu puisses penser ça de moi, Phil ! Ça me blesse profondément ! Tu sais très bien que je ne suis pas ce que tu prétends que je suis !

Bob avait connu l'époque radieuse Black-Blanc-Beur. Il en avait même été un fervent défenseur, fustigé quiconque me manquait de respect par de loufoques allusions à tendance xénophobique, comme il disait. Là, les choses avaient changé. Autrefois, ils ne disaient rien, la fermaient, et c'était cool que de leur venir en aide ! Y avait un côté magique, presque angélique ! Maintenant, la plupart se la pétaient, mais grave, étaient prêts à vous bouffer la laine sur le dos pour certains ! Ils étaient devenus arrogants, grande gueule ! Lourds ! Irrespectueux !

Il était minuit passé. J'ai tourné la tête à la manière d'un félin à qui on présente sa pitancee. Sonia, une amie commune, venait de me laisser un message laconique me demandant de passer. Un gouffre affectif que cette Sonia qui avait échappé de peu à la mort suite à son agression par un prédateur d'origine sud-coréenne qui chassait ses victimes déguisé en Tortue Ninja en plein jour. Il faisait étrangement noir lorsque je me suis retrouvé dehors, juste après le pont de l'Alma. Sur ma droite, à l'angle de

deux rues mal éclairées, un chat dodelinait du chef en me regardant. La poisse, ai-je pensé. Il allait m'arriver une couille, c'était sûr ! Quelque chose de terriblement mal et funeste. Une peur folle et torride. Comme le signal avant-coureur d'une catastrophe à venir. Mystérieux message d'un indicible au-delà caverneux me plongeant dans une sorte de trou mémoriel de la taille d'un terrier pour chiens asthéniques ! J'ai poursuivi sur ma droite, longeant les quais à hauteur de la Maison de la Radio. Devant moi, à une dizaine de mètres, trois types bavardaient entre eux. Casqués comme Hector. L'idée de faire demi-tour et de contourner ce qui avait tout l'air d'être un piège à con m'a traversé l'esprit. Mais dans ce genre de situation et de contexte, il y a peu de temps pour la réflexion. Il faut agir, et vite. L'espace d'un court instant, je me suis vu dans la peau de Lionel Messi, le reptilien attaquant du Barça. J'étais face à Casillas, le gardien de but volant du Real Madrid. Je fais quoi ? je me suis dit. Je dribble, je saute, je lobe ? J'ai senti le truc venir bien avant que le plus costaud des trois ne me tombe dessus, littéralement, les deux poings serrés sur sa longue matraque hypoflexible.

— Tiens, prends ça, prends ça, putain ! Dans ta gueule !

Je me suis retrouvé par terre, à quatre pattes, le visage en sang, la tête comme un melon espagnol. Un goût dégueulasse d'hémoglobine coagulée m'a inondé le pif. Un goût d'une saveur étrange, qui ne me ressemblait pas, de plus ! J'avais fait le mauvais choix ? De ceux qui vous envoient en enfer ? Ça s'était joué à très peu de choses, comme d'habitude ? À un ou deux détails près ? Goûter à la défaite, toute l'amertume qui l'accompagne, poignante, sidérante, bouleversante. Je connaissais. Ça n'était jamais agréable, loin de là, de mordre la poussière, la gorge plus sèche que le désert des Tartares ! Mais je disposais de quelques ressources. Insoupçonnables et insoupçonnées. Je me suis redressé. J'ai regardé les trois fauves urbains qui s'éloignaient en courant. Pathétiques ! Le mensonge éclatait au grand jour. Les ténèbres sanglantes menaçaient de nous engloutir. Je voulais jouer les prolongs. Pourquoi pas aller jusqu'aux tirs au but ?

Lorsque je suis arrivé, Sonia était en pleurs sur le perron de son petit pavillon situé en plein cœur du quartier de l'Hermitage, dans le XXe. Des carrés de pelouses hérissées de roses trémières s'étendaient tout autour, comme reproduits à l'identique. Quelques SDF enguenillés somnolaient près d'un platane aux feuilles pourries recouvertes de crottes de pigeons.

— Merde, j'ai fait. Tes salades ! Les limaces ont bouffé tes salades ! Merde !

— Oui, a regretté Sonia en reniflant comme un chien. Et mes œillets d'Inde aussi !

Je me suis approché d'elle, l'ai prise dans mes bras, lui ai claqué la bise. Sonia était une amie de longue date. De celles qui vous suivent et vous accompagnent quelle que soit la météo du jour, du mois et de l'année. Elle m'a embrassé à son tour. Je me suis mis à bander comme un âne. Ou un cheval ? C'est ça ! Un cheval qui s'apprêtait à se taper sa jument ! L'endroit était infesté de mouches, de toutes sortes d'insectes indélicats qui se disputaient le peu d'espace que l'Homme leur avait octroyé. Pour bâtir sa cité radieuse, répondre aux besoins de plus en plus exigeants de ses congénères ! J'ai poussé une sorte de hennissement qui a surpris Sonia par son extrême soudaineté. Elle s'est écartée de moi, le visage illuminé :

— Ça va, mon Phil ? Elle est revenue ! Je sais qu'elle est là, tapie dans l'ombre, quelque part, pas loin d'ici !

— Qui ? j'ai demandé d'une voix blanche.

— La Tortue Ninja ! Elle est de retour, Phil ! Je sens sa présence, là... Douloureusement docile et palpable...

Je suis entré, ai fouillé partout, dans chaque recoin du salon, de la cuisine, de la chambre de sa fille, de la sienne. Dans le jardin. Rien ! Sinon ses chats, son boa constrictor, lequel boulottait des cacahuètes allongé sur le canapé. Et l'éléphanteau !

— Salut Phil, il a fait.

— Salut Jumbo, j'ai dit. Tu vas bien ? Pas trop dur la vie d'éléphant ?

— Hein ? Tu parles ! Trop cool, mon vieux, trop cool ! Une vraie vie de rêve !

Je ne sais pas par quel truchement Bob s'était retrouvé ici. Il s'est levé, a éprouvé quelques difficultés à venir jusqu'à moi. Il me faisait de la peine. Il aurait pu se métamorphoser en autre chose. En singe par exemple, tellement plus agile !

— Allez, mon brave, courage, j'ai dit. La voiture est juste derrière !

Il a émis de drôles de bruits. La Nature nous jouait de ces tours parfois !

De sanglier ou de cochon, ou de phacochère !

Nietzsche avait raison quand il disait que l'Homme voyait dans le « troupeau au pâturage » l'image d'un bonheur perdu !

À jamais.

Celle d'un troupeau aveugle. Définitivement.

Radicalement.

M.I.G.A.L.

Richard Maurel

Le cabinet était blanc mais étrangement chaleureux. Nul n'aurait pu dire pourquoi mais l'on s'y sentait plutôt bien, pour un cabinet médical évidemment. Le médecin qui leur faisait face était un vrai professionnel jusqu'au bout des ongles, juste ce qu'il faut d'empathie et de pédagogie pour qu'on lui voue une confiance quasi absolue. Le docteur Cilaos examinait pour la huitième fois au moins une liasse d'analyses biologiques ainsi que plusieurs rapports qu'il devait connaître par cœur depuis le temps qu'il les relisait. Il ôta ses lunettes d'un geste fatigué et s'adressa au couple qui lui faisait face. Une partie de son cerveau se mettait en route inconsciemment, comme chaque fois qu'il observait des patients dans son cabinet.

L'homme approchait de la cinquantaine, surcharge pondérale moyenne, quelques traces de couperose qui trahissait un penchant pour l'alcool dans des proportions sans doute encore admissibles, un teint un peu hépatique, des reins usés, encore dix à quinze ans à ce régime et c'était l'AVC assuré. Dix ans, à cet âge, cela passe vite. Mais c'était son épouse qui posait le problème le plus urgent. Des symptômes étranges : durcissement de certaines parties cutanées, gonflement anormal de l'abdomen, bien sûr l'âge était là mais la ménopause ne pouvait pas tout expliquer, sans parler des troubles psychologiques. La multiplication des cellules abdominales ne présentait pourtant aucun caractère cancéreux à ce stade. Il la regarda en souriant mais ne put s'empêcher de faire la moue. Avant même qu'il se fût repris, il savait qu'elle l'avait vu.

— Madame Enzo, je dois vous dire en toute honnêteté que nous sommes dans le noir. Cela dit, il y a une bonne nouvelle : nous sommes certains qu'il n'y a pas de tumeur maligne. De cela, je le répète, vous pouvez être assurée sans crainte.

— Mais alors, pour mes... symptômes ? demanda-t-elle.

Il inspira profondément, faisant mine de se replonger une énième fois dans sa liasse de résultats d'analyses.

— Je vous avoue que pour l'instant, et je dis bien pour l'instant seulement car nous allons trouver, évidemment, et bien la modification de votre métabolisme ne se rapporte à aucun syndrome connu. Je vous l'ai dit, chaque personne réagit différemment car nous sommes tous uniques n'est-ce pas ? ajouta-t-il en continuant à sourire.

Il regardait le mari qui opinait du chef, l'air manifestement rasséréné. Cela étant, l'époux avait une excellente raison pour cela : ce

n'était pas lui qui éprouvait ces troubles ce qui lui permettait de jouir d'un certain recul. Il se tourna vers sa femme.

— Tu vois, je te l'avais dit, ce n'est peut-être pas si grave qu'on l'a cru.

La femme lui adressa un sourire pâle et las, il bredouilla un début de phrase puis se tut. Le médecin voulut exploiter ce trou dans l'échange mais la femme fut plus rapide.

— Docteur, dites-moi la vérité, même si vous ne savez pas ce que j'ai exactement, vous devez savoir si c'est grave ou pas, non ?

Le médecin fit un petit signe de tête l'engageant à poursuivre.

— Alors, reprit-elle, vous devez me dire la vérité. Est-ce que...

Elle s'étrangla dans un sanglot réprimé.

— Madame Enzo, je suis médecin et à ce titre je côtoie hélas la mort tous les jours. Le pronostic que je peux faire en l'état de mes connaissances peut paraître réservé mais il vaut mieux rester prudent. Si j'avais la certitude que vos jours étaient en danger, aussi pénible que ce type d'aveu puisse être, je vous le dirais. Or, si je ne vous l'ai pas dit, c'est parce je ne suis sûr de rien et j'ajouterais que je ne le pense pas. Bien entendu, je ne prétends pas détenir la vérité et rien ne vous empêche de consulter un collègue. Pour ma part, je vous conseille de suivre la prescription que je vous ai donnée et d'augmenter éventuellement les doses dans les proportions indiquées si vous en ressentez le besoin.

Il continua à soutenir calmement son regard. C'est le mari qui interrompit l'échange en se relevant de son fauteuil.

— Merci docteur, nous avons totalement confiance en vous.

Le médecin les regarda partir dans le couloir en se frottant le menton, puis il sortit une chemise cartonnée sur laquelle était seulement inscrit : « M.I.G.A.L. ».

Deux jours plus tard, le médecin les accueillit à nouveau avec un sourire chaleureux, mais M. Enzo n'avait pas oublié les narines pincées de dégoût de la secrétaire alors que son regard se posait sur son épouse.

L'auscultation fut en tout point semblable à la précédente. La femme siffla à deux ou trois reprises quand le docteur lui palpa l'abdomen dilaté qui s'était recouvert d'un fin duvet. Il n'insista pas et ne sembla pas remarquer non plus — c'est du moins l'impression que son attitude dégageait — l'allongement démesuré de ses membres, ni la forme étrange que prenaient certaines articulations, comme si elles étaient en train de se retourner de l'intérieur. Toute la graisse et une bonne partie de la chair avaient reflué en direction du ventre, et ne demeuraient plus à la périphérie de ce gastre monstrueux que la peau racornie tendue sur l'os et quelques grosses veines saillantes. On pouvait même observer les ligaments, raides

comme des câbles, manœuvrer les articulations semblables aux poulies d'une coulisse de théâtre.

Conséquence de cette métamorphose ou manifestation secondaire, sa mâchoire inférieure était affligée d'un spasme convulsif produisant un claquement mandibulaire continuel. Elle ne paraissait pas s'en rendre compte. De temps à autre, elle y ajoutait un léger mouvement latéral qui faisait crisser ses molaires comme des ongles sur un tableau de craie. Un peu d'écume blanchâtre se répandait alors sur son menton puis glissait le long de son cou. Le docteur Cilaos ne semblait pas du tout affecté par ces symptômes. Trouvait-il effectivement cela normal ou feignait-il l'indifférence ? M. Enzo finit par répondre à la question avec bon sens : ce médecin possédait une grande expérience, c'était même pour cela qu'ils l'avaient choisi, il avait donc vu d'autres cas similaires, peut-être même un grand nombre. Cela faisait partie de sa routine de travail. Ce qui arrivait à sa femme était certes spectaculaire mais probablement pas exceptionnel pour un médecin. Il avait décidé de lui faire confiance, c'était mieux comme cela, il fallait bien avoir quelqu'un à qui on pouvait faire confiance dans la vie.

La visite touchait à sa fin, le médecin était déjà derrière son écran, sa femme se rhabillait avec des gestes désordonnés et mécaniques, l'air absent. M. Enzo vit un dossier sur la table dont il put lire l'intitulé à l'envers : « M.I.G.A.L. ». Il se demandait si cela avait un rapport avec la maladie de sa femme. Le médecin s'en aperçut et, d'un geste faussement naturel, fit glisser une feuille de soin vierge sur la page de garde. L'homme sursauta comme un enfant pris en faute et scruta le visage du docteur avec anxiété tandis qu'il continuait à taper sur son clavier. Le bruit des touches faisait écho aux claquements de mâchoire, composant ensemble une étrange mélopée. On entendait au-dehors le tumulte d'une compagnie de corbeaux qui avait élu domicile en face du cabinet médical et dont les cris lugubres se synchronisaient, au point de ne plus faire qu'un seul et gigantesque croassement montant vers le ciel. Ils sortirent le dos voûté et la tête basse, mais quand le médecin lui tapa sur l'épaule avec une familiarité encourageante en lui donnant la nouvelle ordonnance, M. Enzo parvint à lui sourire. Au moment où leur voiture sortait du parking, le médecin qui les regardait partir depuis sa fenêtre s'assit à son bureau, blafard, et composa un numéro sur son téléphone.

Lorsque le couple fut de retour chez lui, la femme grimpa les escaliers lambrissés avec une agilité stupéfiante et fila tout droit en direction du grenier. Elle s'enferma à l'intérieur, sans un mot. Il décida de l'ignorer et resta donc au rez-de-chaussée, mit de la musique classique. Il prit ensuite un roman policier de la collection Mystère dans la minuscule

bibliothèque du salon et s'installa dans le canapé en allumant la télévision, le son réglé au minimum. Malgré l'environnement sonore il ne parvenait pas à se concentrer sur le livre. Elle faisait un boucan du diable dans les combles, il l'entendait passer et repasser sans cesse des objets lourds sur le sol. Il se demandait bien ce qui pouvait l'intéressait dans cet endroit où ils n'avaient plus mis les pieds depuis des années. Il n'y avait rien à part quelques meubles exténués dont aucune brocante n'aurait voulu, une pile de vieux magazines poussiéreux datant de l'époque où il s'était passionné pour l'entomologie et une dizaine de rouleaux de cordes léguée par un oncle assez vague pour être un cousin qui travaillait comme marin pêcheur — ça peut toujours servir, avait-il lâché en même temps que sa cargaison sur le perron avant de prendre le large.

Les bruits avaient repris de plus belle. Dans un coin devaient également se trouver deux cartons contenant sa collection d'insectes qu'elle n'avait jamais pu supporter, les araignées tout particulièrement. Il avait fini par céder et avait tout abandonné. Il leva la tête pour écouter ce qui se passait là-haut. Il percevait à présent des bruits de pattes furtifs et des cavalcades affolées. Il secoua la tête en soupirant. Elle pourchassait les mulots ? Elle n'était pas au bout de ses peines tant la soupente devait en être infestée. Il y avait bien cinq ans que leur chat était mort et depuis les rongeurs s'en donnaient à cœur joie. Il avait toujours détesté l'idée d'empoisonner des animaux pour les faire mourir de mort lente. Il lâcha son livre pour aller se servir une bière. Les bruits s'étaient espacés et avaient été remplacés par des craquements profonds comme si on tirait sur toutes les poutres de la charpente. Il vida son verre d'un trait. Que pouvait-elle bien faire là-haut ? Il esquissa un mouvement vers l'escalier qu'il réprima presque aussitôt. Il rangea le livre et récupéra, dans un coin bien caché, l'un des deux magazines d'entomologie qui avaient échappé à la vigilance de son épouse. Il se plongea dans les mœurs nocturnes d'un papillon géant d'Amazonie, d'une envergure de près d'un mètre, dont le principal prédateur était une araignée arboricole qui tendait sa toile entre les arbres comme un chalut en haute mer.

La journée lui parut interminable. Toutes les demi-heures environ, il gravissait les marches de bois et écoutait à la porte ce qui se passait. À plusieurs reprises il essaya de poser des questions, notamment pour le déjeuner qu'elle refusa de prendre. Il s'inquiétait de son état, son élocution devenait bizarre, elle n'arrivait plus à prononcer certaines syllabes, bredouillait comme si sa mâchoire se paralysait progressivement. Il pensa à une hémorragie cérébrale mais elle semblait par ailleurs très alerte sur le plan physique et, durant les heures qui précédèrent le dîner dont elle se dispensa, elle répondit à ses appels par de brefs monosyllabes. Il fut étonné d'entendre des raclements en haut de la porte ainsi qu'au sommet des

parois du grenier et essaya d'en deviner l'origine. Il distinguait aussi une sorte de grognement bestial très grave, produit par un animal qu'il ne connaissait pas. Il pensa qu'il s'agissait peut-être d'un hibou ou d'un grand-duc ayant élu domicile dans la soupente et qui, dérangé par le raffut de sa femme, exprimait son mécontentement. Les bruits de pattes de rongeurs avaient en revanche disparu. Ou bien les rats avaient émigré vers des cieux plus cléments, ou bien ils avaient succombé à une hécatombe sans doute provoquée par le grand-duc qui n'avait eu qu'à se baisser devant cette moisson inespérée.

Il dîna seul devant son poste de télévision. Les nouvelles le déprimèrent un peu plus. Il l'éteignit et déplia son journal qui contenait les mêmes informations sinistres. Il finit son dessert et commença les mots croisés en jetant de temps à autre un regard vers l'escalier. La vaisselle finie, il essaya une nouvelle fois de convaincre sa femme de quitter le grenier pour dormir dans la chambre et n'obtint aucune réponse. Dans un bref accès de colère devant ce mutisme, il secoua la poignée et vit que le chambranle vermoulu était sur le point de céder. Il allait insister quand il entendit un bruit qui le terrifia. Il était incapable d'en définir l'essence mais il descendit la volée de marches qui le séparait du palier inférieur tellement vite qu'il se retrouva quasiment à genoux dans le couloir, le cœur battant, la bouche sèche. Devant le ridicule de la situation, il partit d'un rire nerveux, se libérant par saccades de toute la tension accumulée depuis des jours. Il finit par se redresser et se mit au lit. Il se sentait beaucoup mieux et pressentait qu'il allait passer une bonne nuit. Pour s'en assurer, il prit un anxiolytique et sombra vite dans un sommeil bienheureux.

Il rêva de fleurs géantes et de papillons démesurés qui le portaient sur leurs ailes diaphanes dans un frou-frou de soie colorée. Des mouches obèses tournaient vers lui leurs yeux à facettes chatoyant comme des vitraux d'église en produisant un bourdonnement semblable au bruit d'un hélicoptère. C'était un monde bizarrement silencieux malgré le vacarme d'ailes, de pattes et de mandibules. Il revoyait tous les insectes qu'il avait étudiés et capturés le temps qu'avait duré sa collection. Il contemplait deux lucanes engagés dans un duel mortel, un bousier arc-bouté sur son trésor, trois scarabées américains multicolores qui semblaient l'avertir d'un danger lointain mais imminent. Il y avait dans son rêve une autre présence qu'il ne parvenait pas à définir, qui se brouillait quand il essayait d'en percer le mystère. Il la sentait partout, son parfum imprégnait la moindre goutte de rosée, surpassant celui capiteux des roses pourpres, ou celui, plus léger, des fleurs d'oranger ; une fragrance hypnotique qui l'attirait comme un aimant. Il se retrouva sans savoir comment sur le dos d'un criquet harnaché à la façon d'un cheval à la parade qui progressait par bonds

stupéfiants. Ils passaient près de libellules bleues alanguies dans l'air vaporeux, qui finissaient par se reposer sur une pierre moussue au milieu d'un ruisseau aux cheveux d'argent.

Au cinquième bond, il n'était plus propulsé par une sauterelle mais par un gros scarabée dodu dont la carapace ressemblait à s'y méprendre à l'intérieur d'un coupé sport décapotable. L'arthropode s'évanouit et le rêveur se retrouva entièrement seul dans une forêt dont chaque arbre était recouvert de lambris. Il marchait sur un tapis de branches qui craquait sur son passage en dégageant toujours le même parfum sublime. Les insectes avaient disparu comme s'ils n'avaient jamais existé, mais il restait cette présence à la fois attirante et menaçante qui l'appelait du haut de la colline. Il montait vers elle en suivant ce sentier abrupt tapissé de bois verni, aspirant à grandes bouffées cet effluve sensuel dont il voulait désormais découvrir l'origine.

Il rêvait sans dormir, s'abandonnant à cet état de léthargie si délicieux. Il continuait à gravir ce qu'il voyait comme le flanc escarpé d'un coteau aride. Arrivé au sommet de la pente, il fut arrêté par un large tronc encastré dans une paroi minérale qui lui barrait la route. Il se pencha contre le tronc qui s'avéra moins résistant que sa taille ne le laissait présumer. Plus il poussait, plus le bois craquait jusqu'à faire apparaître de véritables fissures à l'endroit où la paroi le rejoignait. Il rêvait qu'il appuyait de toutes ses forces pendant qu'un coin de son cerveau commandait à son corps d'exécuter le mouvement. L'origine de l'étrange parfum magnétique se situait derrière la pierre, derrière l'arbre insolite, il le sentait dans toutes les fibres de son être. Il banda ses muscles dans un ultime effort pour abattre l'obstacle, et entendit un énorme fracas de métal arraché et de bois fendu au moment où son élan le propulsa au travers des débris de la porte qu'il venait d'arracher à ses gonds.

Il se trouvait à quatre pattes dans son grenier qui ne ressemblait plus du tout à la pièce qu'il avait connue. Un treillis de cordes suspendues à chaque solive formait un filet serré dont chaque maille était enduite d'une substance épaisse qui suintait et rendait les déplacements difficiles. L'odeur était presque palpable : c'était un remugle puissant, une puanteur exquise qui l'environnait, le pénétrait, le submergeait. Il marchait vers la source de ce relent divin, tout en haut, vers la poutre principale, mais plus il traînait misérablement dans cette toile de cordages plus il s'empêtrait dans les nœuds et s'engluait sur le revêtement poisseux, jusqu'à ce qu'il fût immobilisé au centre du filet. Il vit de nombreux cadavres de rats, tous éventrés de la même façon, dont on avait dévoré les entrailles. L'un d'eux bougeait encore un peu sur sa gauche, la partie ventrale découpée en lanières totalement vidée de son contenu. Il sut à cet instant qu'il ne rêvait plus et qu'il n'avait jamais vraiment rêvé. Il voulut se sortir de ce maillage

gluant en se tordant dans tous les sens mais les cordes étaient solides, elles avaient été nouées de main d'expert et à mesure qu'il faisait des efforts pour se dégager, il s'enferrait toujours plus profondément. C'est alors qu'elle arriva.

Il voulut hurler mais elle fut sur lui avant même que le moindre son ait pu franchir son palais. Son abdomen énorme et velu ne la gênait pas dans sa reptation, elle volait sur les mailles du filet plus qu'elle ne marchait sur les cordes. Ses bras et ses jambes s'étaient presque totalement retournés et faisaient un angle de quatre-vingt-dix degrés avec son torse recouvert de plaques qui formaient une chitine noirâtre. Quand il la vit arriver, il se propulsa vers l'arrière mais elle le plaqua sur sa toile, releva la tête et retroussa ses lèvres minces dans un rictus affreux qui découvrit deux crochets à venin dégoulinant de poison. Elle les lui planta cinq centimètres au-dessus du nombril, lui arrachant un cri terrible. La brûlure à l'intérieur de son estomac était insupportable, il avait l'impression qu'on lui avait plongé deux fers portés au rouge dans le ventre. Lorsqu'elle rampa sur tout son corps, laissant derrière elle une traînée laiteuse et collante, il sentit le duvet répugnant de son épigastre passer sur sa joue. Un raz-de-marée lui agita les intestins et il finit par vomir un long jet de bile pendant qu'elle alla s'installer quelques mètres plus loin, tout en l'observant de ses yeux noirs et brillants. Il commença à transpirer sous l'effet de la morsure, puis une humeur blanchâtre l'enveloppa de la tête aux pieds. Il ne pouvait croire que c'était son propre corps qui avait produit cette substance fétide. La puanteur était incroyable, comme si sa vessie et son système digestif se vidaient à travers chaque pore de sa peau. Son cerveau s'embrumait de plus en plus, il sombrait à nouveau dans un rêve éveillé, mais cette fois aucun muscle de son corps ne fonctionnait. Paralysé, il rêvait par intermittence d'oiseaux magnifiques, de vallées profondes et de forêts sauvages.

Quelques minutes plus tard, sa femme s'approcha et renifla de long en large le corps étendu, en mordant parfois jusqu'au sang certaines parties tendres du thorax et du cou. L'homme ne tressaillait même plus sous la douleur bien que ses yeux reflétassent toute la souffrance que lui causait cet écorchage à vif. Elle se mit ensuite à califourchon sur lui en rampant avec ses antérieurs prolongés par les vestiges griffus de ce qui avait été ses mains. Elle arracha son bas de pyjama, se trémoussa en laissant couler sur son bas-ventre dénudé un liquide glauque que la dernière étincelle de conscience de l'homme, tapie au fond de son cerveau ankylosé, reconnut comme la source du parfum hypnotique qui l'avait sorti de son lit. L'effet fut immédiat : son corps se tendit à la suite d'une érection douloureuse tandis que la bête engloutissait son membre dans son abdomen poisseux. Ses mouvements frénétiques faisaient vibrer les cordages et craquer les poutres comme les mâts d'un bateau par gros temps.

Tout son être se révoltait contre cet accouplement écœurant, pourtant il éprouvait un plaisir animal qui se transforma bientôt en une jouissance sauvage. Quand l'acte fut consommé, elle se dégagea, se dressa sur ses membres postérieurs, se déboîta la mâchoire inférieure pour laisser passer ses crocs qui déchirèrent ce qui restait de ses joues et plongea ses griffes et son mufle sur la petite bedaine de son mari, arrachant la peau et répandant les viscères fumants sur son torse. Elle aspira tout d'un geste mécanique puis entra la tête entière dans l'excavation qu'elle avait pratiquée à l'intérieur de l'abdomen palpitant pour arracher le foie, les reins et la rate qu'elle avala en une seule bouchée. Elle fouilla plus haut, en direction des poumons, et finit par atteindre le cœur. Alors ce fut fini. Quand le système sanguin cessa de fonctionner, elle se désintéressa de sa proie et regagna son trou d'une démarche indolente. Elle s'endormit aussitôt, repue et satisfaite.

Le lendemain matin, un homme en complet sombre entra dans un bâtiment de verre et de métal impersonnel, s'engouffra dans l'ascenseur et rejoignit son bureau du douzième étage sans avoir à saluer personne. Il posa son attaché-case sur le confortable fauteuil en cuir et écouta machinalement les messages de la veille, journée durant laquelle il était en déplacement. Il passa les appels de ses collaborateurs et associés et il n'en resta bientôt plus qu'un qui attira son attention :

« Bonjour Monsieur, c'est le docteur Cilaos, je... je voulais vous dire qu'un nouveau cas de M.I.G.A.L. s'est manifesté, j'ai tout lieu de penser qu'il est plus grave encore que les précédents... Le développement a été plus court mais beaucoup plus rapide, il me semble que nous sommes sur un possible stade 3, chose que je n'avais jamais observée auparavant. (Il y eut un long silence, comme si le médecin avait eu besoin de rassembler ses forces avant de continuer.) Écoutez, il faut que vous retiriez votre produit du marché au plus vite, les tests en laboratoire n'ont pas été assez poussés, il y a une incompatibilité manifeste avec certains génotypes, plusieurs femmes ont déjà été hospitalisées et la dernière pourrait y laisser la vie, vous devez absolument... »

L'homme appuya sur un bouton pour écourter le message, les lamentations d'un médecin peureux ne l'intéressaient pas. « Mutation Incontrôlable d'un Gène Additionnel Létal », quel nom pompeux pour ce qu'il considérait comme un simple contretemps. Ce n'était que des cas isolés, et personne ne pourrait remonter jusqu'à eux ; la compagnie avait de toute manière suffisamment d'avocats pour échapper aux poursuites. Il effaça le message et sourit en apercevant près de sa main, suspendue à la lampe high-tech du bureau, une petite araignée se balançant à son fil de soie.

Le chat qui n'était pas un écrivain

Yves Leclere

Durant de longues années, je crus que c'était mon chat qui écrivait pour moi, mon chat qui écrivait pendant la nuit mes livres, tandis que je me trouvais plongé dans un profond sommeil et ne me rendais compte de rien. Sommeil que l'on aurait pu qualifier d'innocent s'il n'avait été entaché par ce savoir que je ne pouvais décemment nier : le lendemain, je trouverai avancé de quelques pages supplémentaires le livre sur lequel mon entourage pensait que je travaillais. Un livre que, le moment venu, je ferai passer pour mien, sur la couverture blanchâtre duquel s'étirerait mon nom, cet enchevêtrement de lettres qui, dans les pires moments d'une vie d'usurpateur, me semblait si obscène que j'eus souhaité qu'il ne fût pas si irrémédiablement lié à ma personne.

Des textes que j'avais publiés depuis une bonne dizaine d'années, aucun n'était réellement de ma plume. Mon chat, malgré son pelage blanc comme neige et son esprit de félin domestique qui de toute la journée n'envisageait jamais une autre activité que dormir, manger ou courir après des souris, était pour ainsi dire mon nègre, le plus anonyme nègre qu'on put imaginer. Bien malin celui qui irait mettre à jour le subterfuge ainsi que l'avait fait Bernard Pivot au cours d'une de ses émissions pour celui de Paul-Loup Sulitzer. Si, ayant développé une vague connaissance sur nous-mêmes, sur nos motivations sociales, individuelles, et sur notre penchant à la tricherie, l'on arrivait parfois à démêler le vrai du faux en ce qui concernait les affaires d'hommes entre eux, il était beaucoup plus ardu de parvenir à ces mêmes résultats sitôt qu'un être non humain était de la partie, a fortiori d'une manière qui dépassait tout entendement.

Au début, oui, j'avais écrit mes textes. Tout seul chez moi, j'avais aligné des pages jusqu'à parvenir à un semblant de résultat, à quelque chose qui semblait acceptable, ou tout au moins pas plus inacceptable que beaucoup d'autres pages desquelles étaient issus nombre de livres parmi ceux qui étaient publiés chaque année. Jusqu'à ce jour où je m'étais rendu compte que, pendant la nuit, mes textes continuaient d'avancer sans moi. J'avais d'abord envisagé une défaillance de ma mémoire : j'avais dû écrire mais je ne m'en souvenais plus ! Les mots qui se suivaient, bien réels sur la feuille, n'avaient-ils pas valeur de preuve ? Et puis, qui d'autre que moi aurait pu les écrire puisqu'ils correspondaient, à quelques détails près qu'on pouvait attribuer au processus quasi magique qui fait que les idées,

souvent même les meilleures, naissent du procès d'écriture lui-même, à ce que j'avais envisagé d'écrire et dont je n'avais parlé à personne ?

Au bout d'un certain temps, j'avais commencé à me trouver vraiment gêné. D'autant plus gêné que pendant la journée, je n'écrivais quasiment plus, je me contentais des travaux de relecture et de correction, partant de ce qui l'était déjà. Déjà écrit mais quand ? Comment ? Et surtout par qui ? Car, sans que je pus me l'expliquer vraiment, il me semblait de plus en plus clair que les mots n'étaient pas de ma plume.

Qui aurait pu accepter d'écrire sans en garder aucun souvenir, sans plus d'accès à ce temps particulier où se fait l'écriture, à ce qui pour moi avait toujours été son sens même : cette navigation entre soi et les mots, dans cet espace toujours étrange, souvent étranger, où naissent plaisirs et déplaisirs, compréhension et incompréhension, espoir et désespoir d'écrire. Mais le processus était engagé : un livre avait été publié dont, j'en avais maintenant la certitude, je n'avais pas écrit la moindre page. Je ne pouvais pas revenir en arrière sans m'en trouver discrédité. Il fallait accepter de perdre l'écriture et accepter les livres qui manifestement découleraient de cette perte.

L'idée que l'écrivain qui écrivait pour moi était mon chat surgit naturellement lorsque je pris conscience que cette histoire de mes livres que je n'écrivais pas avait vraiment commencé avec l'arrivée de mon chat dans la maison. Mon chat était un jour entré chez moi par la porte entrouverte, venu d'on ne sait où, certainement égaré ou enfui de ce refuge pour animaux qui avait été installé dans une ancienne fermette, distante de quelques kilomètres de celle où je vivais, et il n'était jamais reparti. Mon chat, en plus de moi, était l'unique être vivant de la maison. C'était comme dans ces récits policiers où le coupable est forcément dans la pièce au départ puisque tous les éléments prouvent qu'aucun humain n'a pu entrer depuis pour commettre le crime. J'étais en pleine mythologie. Le chat et l'écrivain : combien de fois ce thème avait-il été développé ? Certes de nombreuses. Et certainement qu'il y avait une raison à cela. Je n'étais peut-être pas le premier à qui une telle aventure arrivait. Quand j'ouvrais l'œil le matin, mon chat dormait toujours profondément, installé au pied de mon lit. C'était sûrement normal : s'il avait œuvré pour moi la nuit durant, il devait avoir besoin de repos.

Deux ou trois fois, j'avais bien essayé de surprendre mon chat. J'avais réglé le réveil de manière à ce qu'il sonne au milieu de la nuit, à l'heure où, imaginais-je, mon chat écrivait. Mais à chaque fois, à peine le

premier bip avait-il retenti que mon chat avait déjà sauté sur mon lit et commençait à me faire des mamours ou à me mordiller les pieds. Il semblait tout heureux d'avoir trouvé un compagnon de jeu en ces heures indues de la nuit où les chats aiment faire la java. Si bien que je ne prenais pas la peine de sortir de mon lit. Jamais je n'eus l'occasion de prendre mon chat sur le fait. Jamais je ne le vis taper sur l'ordinateur avec ses petites pattes blanches, son arrière-train calé sur le coussin du fauteuil de bureau.

Il me faut l'avouer, je ne fis pas non plus beaucoup d'effort pour le surprendre. D'une certaine façon, cela m'arrangeait que mon chat écrivît pour moi et, même si je m'en défendais dans les discours que je pouvais tenir, aux autres d'une manière générale ou à moi-même sur ce point particulier, je préférais ne pas en savoir trop long sur la façon dont mon chat s'y prenait pour écrire mes textes. D'un certain point de vue, la situation était très confortable, très pratique, et il n'y avait aucun risque de se faire prendre.

Aussi, il y avait un détail qui ne cessait de me surprendre : mes réserves de whisky descendaient à une vitesse hallucinante. Elles s'épuisaient bien plus rapidement qu'elles n'auraient dû au vu du rythme où je buvais, un rythme qui, le plus souvent, était très raisonnable. Mon chat buvait-il la nuit ? Était-il de cette race d'écrivains qui, pour créer, ont besoin de s'abstraire, d'être plongé dans les doucereux gouffres de l'ivresse ? C'était bien possible, après tout, je n'étais plus à ça près. Pourtant, j'avais beau glisser mon nez dans la gueule de mon chat, je ne récoltais à chaque fois qu'un gentil coup de langue râpeuse, sans jamais percevoir de fragrance de whisky.

Comme j'avais développé une certaine culpabilité à m'approprier ainsi le travail d'un autre, j'apportais pas mal de corrections aux textes de mon chat. Je les modifiais, les retouchais. En vérité, je ne faisais rien d'autre que les travestir, leur donner l'apparence de ce qu'ils n'étaient pas, ou mieux, de ce qu'ils n'auraient pas dû être. J'essayais d'y apporter ce qui avait peut-être constitué, à un moment, quand j'écrivais encore sur papier vierge, l'esprit particulier d'une œuvre, ou tout au moins de ce qui aurait pu le devenir si mon chat n'y avait pas un jour glissé le museau. Ainsi, il me semblait que tous ces textes étaient un peu les miens. C'était un leurre bien sûr, mais un leurre qui me permettait de me regarder le matin dans la glace, sans trop rougir de moi ni du sommeil dont j'émergeais et pendant la durée duquel tout s'était passé, avant de dépenser pendant le reste de la journée l'argent que me rapportaient les textes de mon chat.

Monsieur Joseph, mon éditeur depuis les premiers temps, drôle de bonhomme qui sévissait dans une petite maison qu'il avait baptisée, Dieu sait ce qui lui était passé par la tête ce jour-là, les Éditions Bizarres, me demandait toujours énormément de corrections une fois que je lui avais remis un manuscrit. Force m'était de constater que systématiquement, il ne suggérait rien de moins qu'un retour à l'état antérieur de mes textes, peu ou prou à l'état des textes tels qu'ils avaient été écrits par mon chat. Comme si tout ce que j'avais pu y apporter de mon propre chef n'était qu'encombrement, comme si tout ce que j'avais pu en retrancher était perte de sens. C'était assez vexant, mais que pouvais-je y faire ? Je ne pouvais tout de même pas lui dévoiler le pot aux roses ou lui dire : « Mais vous rendez-vous compte ? Ce que vous me demandez, c'est tout bonnement d'arrêter de travailler ! » En définitive, je me pliais autant que possible à ses exigences et les textes publiés étaient des sortes de versions intermédiaires puisqu'il était impossible de retrouver la version exacte des textes de départ. Monsieur Joseph ajoutait souvent : « Tenez, si vous n'aviez opté pour telle ou telle option, on aurait bien dit du X ou du Y » ; ou alors : « Oui, c'est habilement dissimulé mais l'ombre de Z plane indéniablement là-dessus. » Car Monsieur Joseph était une encyclopédie vivante de la littérature, il avait cette capacité de mettre à jour les influences présentes dans chaque phrase qu'il lisait, de désosser les textes jusqu'à faire transparaître leurs plus infimes sources d'inspiration. « Aucun écrivain ne saurait exister sans l'existence des autres écrivains », avait-il coutume d'affirmer, « la Terre ne serait-elle plus peuplée à partir d'aujourd'hui que de ses écrivains qu'elle n'en engendrerait pas moins d'écrivains. »

Les chats, comme chacun sait, n'ont pas une espérance de vie aussi longue que les hommes. C'est ce dont je me rendis compte un jour et qui me plongea dans un grand désarroi. Non pas que je ne l'avais pas toujours su, mais plutôt que je n'avais jamais voulu y penser jusque-là. Car qu'allait-il se passer quand mon chat passerait de l'autre côté ? Cela allait finir par arriver, et sans doute bien plus vite que je ne l'aurais souhaité. Quel âge pouvait avoir mon chat ? Je ne m'en étais jamais soucié et je déduisis d'un rapide calcul qu'il ne devait pas être loin d'atteindre les quinze ans, ce qui pour un chat commençait à faire vieux.

Les chats qui sont des écrivains vivent-ils plus longtemps que les autres ? Je crois pouvoir assurer que non. Mon chat passa l'arme à gauche dans sa seizième année, en plein milieu de la rédaction d'un long et complexe roman. J'allai derrière la maison avec une bêche, pour l'enterrer dans le fond du jardin. Advint alors ce à quoi je ne m'étais pas attendu : la

tristesse me submergea d'avoir perdu mon chat, non pas d'avoir perdu le chat qui écrivait pour moi, mais l'animal de rien du tout qui pendant des années avait vécu à mes côtés, avait adouci ma solitude, rendu plus acceptable le petit monde que je traversais. Finalement, peu m'importait que mon nom disparût des jaquettes de livres, peu m'importait que les Éditions Bizarres dussent se passer de mes services et moi des leurs. J'avais perdu mon chat et à cet instant-là, c'était plus important que tout ce j'aurais pu imaginer pouvoir arriver dans l'avenir.

Passé quelques semaines, où je n'osais m'atteler à cette tâche devenue impénétrable : poursuivre le livre de mon chat, je pris mon courage à deux mains et j'allumai l'ordinateur. J'allais au moins essayer. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je constatai que le livre était terminé. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Alors, ce n'était pas mon chat qui écrivait la nuit ? Je n'en revenais pas. Quel bon gigantesque en arrière venais-je d'effectuer ? Il s'avérait que ce que j'avais considéré comme l'indéniable vérité pendant toutes ces années n'était en définitive rien qu'un jeu de cartes mal distribué dans mon esprit. Et la question, la même que celle qui m'avait taraudé quinze ans plus tôt, se reposait maintenant : puisque ce n'était pas moi, ni mon chat, qui donc écrivait mes livres la nuit ?

Il me fallut attendre encore des années avant de comprendre que, persuadé que j'étais de m'être mépris, je n'avais finalement pas été si loin de la vérité. Ce fut en 1984, à l'occasion d'un jour d'éclipse totale. Le soleil disparut dans l'ombre de la lune, l'atmosphère s'assombrit tellement qu'on eût dit la nuit tombée en plein jour. Les hommes étaient prévenus, mais nombre d'animaux se laissèrent prendre au piège. J'en avais pour ma part entendu parler la veille au soir à la radio, avant d'apprendre, dans le même bulletin d'information, la mort d'Henri Michaux. Une minute plus tard, la campagne était transformée en champ de foire : ça cancanait, ça hurlait, ça gloussait, ça piaillait, ça grognait et ça pleurait ; tout ce que comptait la plaine en matière de vie animale, hormis, peut-être, les taupes et les vers de terre, avait complètement perdu la boussole et le clamait haut et fort. J'étais à la fenêtre de mon bureau, occupé, comme tous à ce moment particulier, à observer le phénomène astronomique à travers une vieille radiographie de mon crâne, quand j'entendis dans l'escalier des petits pas légers. Je ne me retournai pas tout de suite, n'y croyant pas et surtout pas très sûr de souhaiter voir ce que je m'apprêtais à voir. Mais la curiosité finit par l'emporter. Une bonne quinzaine de chats s'était massée autour de mon ordinateur, lesquels assis sur les sièges, lesquels sur le bureau, ou grimpés sur les étagères, la lampe. Partout où il y avait de la place dans ce qui constituait une sorte d'amphithéâtre autour de l'écran, il y avait des chats.

Un énorme chat prit d'abord la parole et dit doucement : « À qui de taper sur l'ordinateur aujourd'hui ? » « Tu n'as qu'à taper, toi, Borges, fit un second chat maigrelet à l'adresse d'un troisième qui portait des lunettes, tu ne prends jamais ton tour. » « Tu sais bien que je n'y vois rien, vieille branche d'Onetti, comment pourrais-je taper sans y voir clair ? » « Bon ben je vais encore taper » dit résigné un chat qui se tenait jusqu'ici légèrement en retrait. « Merci, Kafka » fit l'énorme chat qui semblait présider la séance. « De rien, Cervantes, vraiment de rien, je suis habitué. » « Eh ! Bukowski s'est encore endormi sous le bureau, il va encore rien faire ! » s'exclama ensuite un chat plutôt hirsute. « Tu sais bien que c'est toujours comme ça, Brautigan, il ne faut rien attendre de ce bon à rien. » « Bon, où en était-on resté ? » reprit l'énorme Cervantes. C'est à ce moment qu'un nouveau chat, presque dénué de poils, apparut en haut des marches. Il semblait complètement perdu. « Tiens, voilà Michaux qui arrive, il a trouvé le chemin ! » « Qu'est-ce que je fiche ici ? demanda Michaux pour le moins éberlué. Et qu'est-ce que c'est que cette panoplie de chat ? Qui m'a fourré là-dedans ? » « La réincarnation, mon vieux Michaux, la réincarnation » marmonna Bukowski qui avait rouvert l'œil. « Tu vas voir, on s'y fait vite, après quelques semaines, on retrouve ses repères » continua-t-il en trottant, lourdement mais sûrement, en direction du placard à alcool.

Singe soldat par Jacques Cauda

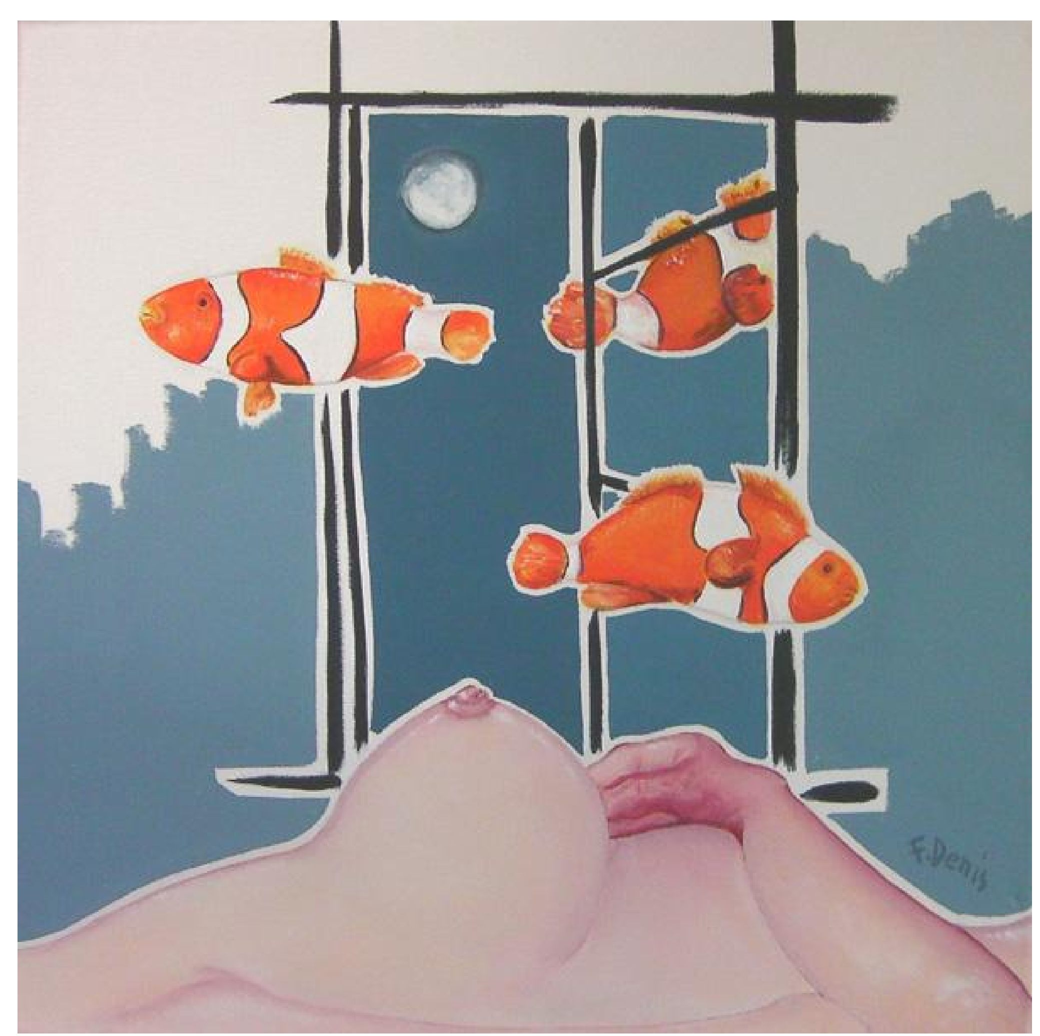




par Julie Garnier

Princesse des neiges *Lune de mer*





par Francis Denis

Peintures murales de l'artiste urbain Zoo Project par Tat et Éric Maréchal



Un animal sauvage

Collectif

Quatre auteurs doivent écrire (sans se concerter) une nouvelle de moins de 5000 signes commençant par la même phrase, en l'occurrence : « Un animal sauvage rôde dans les rues la nuit. »

Pas de loup sur la page (Antonella Fiori)

Un animal sauvage rôde dans les rues la nuit. Ses feulements et ses coups de griffes pénètrent la ville. Ils s'élèvent au-dessus des toits parmi les heures sombres. Toutes les alarmes appellent à l'aide, dans chaque quartier, chaque rue, chaque maison. Où que l'on se trouve, des alarmes se déclenchent et sonnent comme ces bébés qui vagissent dans les dortoirs obscurs des orphelinats mal gardés.

Il était là ! Je viens de le voir ! Je suis sûr que c'était lui ! Je vais le rattraper !

Tous les habitants sont devenus un peu dingues. Au moindre craquement de feuille, ils attendent la suite, tétanisés.

Au milieu de ce vacarme, une petite fille ouvre une porte d'entrée et saute en bas des marches, contente de quitter la maison, loin du bruit de la télévision et de tous ces gens qui parlent qu'elle ne comprend pas. Elle se dirige vers la zone des Abattoirs. Arrivée près du terrain vague, elle aperçoit la maison barricadée, à l'abandon depuis des années. Elle prend le petit sentier bordé de paquets de cigarettes vides et de canettes de bière. Il y a des pages de journaux collées sur les pierres comme des décalcomanies. Près de la maison, elle cherche l'interstice entre les planches de la fenêtre arrière. Elle est la seule à connaître ce passage. Elle regarde autour d'elle, prête à s'enfuir, et se glisse entre les planches.

À l'intérieur, il y a encore quelques meubles réduits à l'état de squelettes et des toiles d'araignées plus épaisses que des rideaux de tulle.

La poignée de la porte se soulève. La porte est poussée par des coups d'épaule. Le châssis grince. Quelqu'un tape à coups de pied dans le bas du chambranle. La porte s'ouvre brutalement. L'animal dressé sur ses pattes entre. Il dit : « Ces putain d'adultes, je vais bientôt en enculer un. Je viens de recevoir un coup derrière la tête, c'était une saloperie de balle, ils m'ont tiré dessus ! » Il s'interrompt en voyant la petite fille. « Chut ! » dit-elle en posant un doigt sur ses lèvres. Elle continue : « Là, est-ce que tu l'as vu ? Il y en avait un, il allait très vite ! Est-ce que tu l'as vu ? » L'animal secoue



la tête. « Petite, je sais pas de quoi tu parles ! » Un grondement s'échappe du fond de sa gorge. Sa gueule tremble chaque fois qu'il respire. Il lève les yeux vers la petite fille.

Il dit : « Tu comprends, c'était une matinée fraîche. Les feuilles des arbres étincelaient dans les arbres. J'étais à l'arrière d'une camionnette qui roulait sur une route défoncée. Je pensais que j'avais été kidnappé. J'étais terrifié, persuadé que j'allais mourir. Je ne savais pas où nous étions. Telles étaient mes pensées tandis que mes muscles se crispaient de plus en plus. À un moment donné, la camionnette s'est arrêtée devant une épicerie à côté d'une déviation. Le conducteur est entré s'acheter quelque chose, peut-être à boire et à manger. J'ai profité de cette occasion pour défoncer la porte et me tirer. »

Il la regarde. Il sait qu'elle ne comprend pas, mais il le dit malgré tout. « À force de courir, j'ai fini par m'essouffler. Lorsque je me suis arrêté, j'ai aperçu le sang qui tombait goutte à goutte. Je m'étais coupé quelque part en défonçant la porte. Je regardais le sang s'étaler sur le sol. Je me demandais d'où avait surgi cette rage féroce. J'avais les jambes en coton et envie de vomir. Je me demandais si c'était la nausée ou seulement le stress. J'avais envie de vomir. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire... »

Un courant d'air frais s'engouffre et s'enroule à l'intérieur de la pièce. La petite fille dit : « Ça ne te ferait pas de mal de te faire couper les moustaches ! »

Il répond : « Pour l'instant, je me cache. Je ne sais toujours pas où aller. »

La brise se retire de la pièce. Un homme passe rapidement devant la fenêtre avec un énorme bouquet de roses rouges. Il ne semble pas voir où il va. Sur une table, une tranche de gâteau intacte et des miettes.

« Pourquoi ne joues-tu pas à quelque chose ? On pourrait peut-être jouer à autre chose maintenant ! » dit-elle en frappant dans ses mains.

« Oui... Excuse-moi... C'est seulement que le souvenir m'est revenu... »

Elle dit : « Ben, mais c'était il y a longtemps... »

Le reflet de la lune s'obscurcit imperceptiblement. On dirait qu'il va pleuvoir. Il dit : « Demain soir, peux-tu me rapporter un petit pot de beurre ? »

La petite fille sort de la maison. Elle tourne la tête d'un geste vif comme si elle regardait une voiture passer. Elle dit : « Je crois qu'il est parti maintenant ! Il lui arrive de rester, mais il est obligé de faire très attention parce qu'il n'a pas le droit de toucher le sol et qu'il meurt si jamais ça lui arrive... »



Notre ami (Christophe Ségas)

Un animal sauvage rôde dans les rues la nuit. Il a bouffé sa lampe-torche.

— L'imbécile. Il aurait pu se douter qu'il en aurait besoin.

— Mais il est comme ça : impulsif et gourmand. L'ampoule a eu du mal à passer. Il aurait bien bu un gin tonic pour faire glisser mais il ne connaît pas le sabir que parlent les gens d'ici. L'eût-il connu, d'ailleurs, qu'il ne se serait pas risqué dans un de ces clubs crasseux, car il est timide. Et les occupants l'auraient pris pour une bête féroce. Or il n'est pas féroce. Sauvage, oui, mais si petit qu'il ne peut pas être féroce.

— L'argument est douteux. Petit peut être féroce. Mais petit comment ?

— Minuscule. L'animal sauvage qui rôde dans les rues la nuit est un lombric. Ou une blatte. Ou un mille-pattes. Vous comprenez qu'il ne peut pas être féroce. Du reste, dire qu'il rôde est abusif. Il ne rôde pas, il est perdu.

— Il n'a qu'à faire demi-tour ! Quand on est perdu, le meilleur moyen c'est de revenir sur ses pas.

— Lumineux. Effectivement, il y songe. Observez. Dans son regard. L'intense réflexion...

— Mille-pattes, lombrics, blattes n'ont pas, à proprement parler, de « regard ».

— Il ne s'agit pas ici de parler proprement, cher collègue. Il s'agit d'être efficace. Et si je vous dis qu'il y songe, c'est qu'il y songe. Il fait volte-face. Il a compris. C'est ça : tourne à droite, minuscule animal. Maintenant, à gauche. Encore à gauche. Puis tourne en face. Voilà. Je crois qu'il se souvient bien d'où il est venu. Il n'a pas grand sens de l'orientation mais il a bonne mémoire.

— On dirait qu'il hésite.

— À quoi voyez-vous ça ?

— Quelque chose dans le maintien.

— Vous avez raison. Cette fois c'est fichu, il est perdu pour de bon.

— Lui comme nous, tout le monde est dans l'impasse. Lui parce qu'il ne sait pas où aller, nous parce que s'il ne rôde plus, nos rôles de narrateurs vont s'enliser...

— Oui, il faut faire quelque chose. Que diriez-vous de lui donner un petit coup de pouce ?

— Malheureux ! Il est si petit ! Vous risqueriez de le tuer !

— Munissons-nous alors d'une brindille. Et poussons-le dans la bonne direction.



— Laquelle est la bonne ? Ici ou là ?

— Pour nous, elles le sont toutes, puisqu'il s'agit que l'animal reprenne son odyssée.

— Prenons les choses en main, vous avez raison. Attrapez cette tige, là, qui sort du caniveau.

— Vous êtes sûr que c'est le bon outil ? Vous ne craignez pas que ce soit une herbe urticante ? Ou pire, hallucinogène ? Et vu la taille de l'animal, les effets pourraient être dévastateurs.

— Le remède serait pire que le mal. Choisissons quelque chose de neutre. De chimiquement neutre, j'entends. Un caillou. Ou du verre.

— C'est ça. Exactement ce qu'il nous faut ! Là !

— Bien vu, cher collègue. Je n'aurais pas trouvé mieux.

— Surtout, visez bien. Il serait dommage que vous blessiez notre ami. Je pense qu'il mérite ce titre, n'est-ce pas ?

— Regardez. Il reprend sa route. Il rôde maintenant à toute allure. Observez les moulinets de ses pattes ! On dirait…

— Ce n'est donc pas un lombric…

— Quoi ?

— Je dis : ce n'est donc pas un lombric, puisqu'il a des pattes qui moulinent !

— Bonne déduction. Notez-la vite avant de l'oublier.

— Ce… n'est… donc… pas… un… lombric. Voilà.

— Les moulinets de ses pattes, on dirait un cycliste.

— Et il semble reconnaître son chemin. Courons ! Ne le perdons pas de vue !

— Malédiction ! Il vient de se glisser dans cette fente de trottoir !

— Que ne le reteniez-vous pas !

— Pourquoi m'accuser ? J'étais en pointe de la poursuite, moi, pupilles dilatées, concentration alerte, tandis que vous, vous vous prélassiez à dix pas derrière ! Dix pas ! Au moins !

— C'est-à-dire, mes articulations…

— Vos articulations, vos articulations ! Toujours la même rengaine. Qu'il est désagréable de s'adonner à l'entomologie avec vous, cher collègue !

— C'était donc un insecte ?

— Quoi ?

— Je dis : c'était donc un insecte, puisque nous nous adonnions à l'entomologie.

— Bonne déduction. Notez-la.



Une voix dans la nuit (Amine Khalfi)

Un animal sauvage rôde dans les rues la nuit. C'est ce que j'ai cru comprendre. Mais revenons plutôt au début de l'histoire.

Pendant cette nuit, tout se mélangeait dans ma tête. Le futur, le présent, le passé et cette réalité creuse qui vous fait sursauter et craindre le pire. Surtout quand vers minuit, alors que vous êtes enfin parvenu à fermer l'œil, votre téléphone portable se met à sonner et vous réveille brusquement. À une heure pareille, vous pensez immédiatement à une mauvaise nouvelle. Je suis allergique aux craintes et aux surprises nées des technologies propagées par les ondes. Après un instant d'hésitation, je décrochai mon téléphone et j'entendis une voix claire et inconnue m'annoncer le but de cette intrusion soudaine :

— Un animal sauvage rôde dans la rue, juste à côté de l'immeuble où vous habitez. Et il se dirige sans aucun doute vers votre appartement...

Puis tout redevint silencieux, me laissant complètement étourdi, sans aucun repère.

Dans mon esprit, à l'annonce de cette étrange nouvelle, des liens entre l'imaginaire et le réel s'entrecroisèrent en une sorte de toile que je n'arrivais pas à fixer avec certitude. Je fus envahi par l'incompréhension, ainsi que par un sentiment de malaise provoqué par un choc dont je n'appréhendais pas encore les conséquences.

« A-t-on idée, me dis-je, de réveiller les gens à une heure pareille ? »

Je me souvins alors des journées de mon enfance où l'insouciance ne m'empêchait pas d'éprouver des doutes sur mon existence, et l'existence du monde qui m'entourait. Ma mémoire me rappela cent choses oubliées, les promenades que j'avais faites dans la ferme de mes parents, les conversations que j'avais eues avec mes amis concernant les fantômes, les ogres, les créatures mystérieuses et méchantes qui hantent parfois nos rêves. Mais jamais je n'avais pensé qu'un jour un animal sauvage viendrait se balader jusque sous mon toit.

Toujours est-il que décidé à affronter le danger qui approchait, j'ouvris la fenêtre de mon appartement et, penchant la tête au-dehors pour mieux observer les rues de la ville endormie, je scrutais avec attention la scène qui s'offrait à mes yeux. Là-haut dans le ciel, la lune et les étoiles baignaient dans un flou impalpable. Plus bas, les lampadaires, alignés impeccablement comme des soldats au garde-à-vous, trouaient l'obscurité de leur lumière tamisée, tandis qu'au-delà de ma fenêtre des milliers de gens continuaient à dormir paisiblement. Personne ne se souciait du drame que je vivais. Le silence régnait en maître sur la ville.



N’arrivant pas à répondre à toutes mes interrogations, j’essayai d’aiguiser ma vue et d’apercevoir l’éventuelle silhouette menaçante qui m’aurait pris pour cible.

Était-ce un songe dans un songe, un voyage dans le temps et dans l’espace ? Ou dans un monde parallèle, invisible au commun des mortels ? Mon inquiétude grandissante se mêlait à ma curiosité légitime. Au fur et à mesure de mes réflexions, les explications commencèrent à apparaître dans mon esprit. Je vis une forme non identifiée pénétrer par la porte d’entrée de mon immeuble et j’entendis distinctement le bruit de ses pas dans l’escalier.

Était-ce un lion arraché aux pentes de l’Atlas ? Non, il y a longtemps que cette espèce d’animal a disparu de nos contrées. Était-ce un dromadaire venu du fond du Sahara ? Non, ce n’est pas possible. Même avec cette canicule, la pauvre bête n’a pas besoin de faire tout ce déplacement pour chercher un puits artésien introuvable chez moi. Était-ce Marianne ? Vous pensez, venir de Bordeaux, par monts et par vaux, juste pour admirer la mer Méditerranée ! Était-ce un extraterrestre déguisé en animal, envoyé pour inciter les pauvres Terriens que nous sommes à mieux penser à l’avenir de leur planète ? Non, les créatures des autres galaxies ont autre chose à faire. Et pourquoi, d’ailleurs, auraient-elles pensé à moi ?

Malgré ma frayeur, j’entrouvris la porte de mon appartement car j’avais perçu un léger frottement sur la paroi. Et que vis-je ?

C’était un petit singe descendu de l’Atlas, parfaitement à l’aise dans sa démarche, sociable, doué et intelligent, dirigé par son seul instinct, venu me demander quelques cacahuètes…

La station (Marianne Desroziers)

Un animal sauvage rôde dans les rues la nuit. Je le sais. Je l’ai vu. Et pas qu’une fois. Il est là depuis le début de l’hiver. Il a dû s’installer ici, un peu à l’écart de la station, à la lisière de la forêt, pour ne pas avoir à croiser trop d’humains. Et entre nous, je le comprends. Tous ces moniteurs de ski quadras à la peau tannée par le soleil et ces vieilles bourgeoises qui prennent leurs grands airs dans leurs tenues phosphorescentes qui les boudinent. Il faut dire qu’en tant que serveuse, j’en vois des vertes et des pas mûres. Les stations chics c’est pas le pied pour le petit personnel, on fait des heures de malade, sacrifiant notre vie de famille, nos loisirs, nos week-ends, tout ça pour être payé au lance-pierres et plus ou moins méprisés par les clients et les patrons.



Un animal sauvage rôde dans les rues la nuit. La première fois que je m'en suis rendue compte, je ne l'ai pas vu directement, juste une très grande empreinte laissée dans la neige fraîche. Ici, quand il neige, c'est souvent des dizaines de centimètres qui tombent et le matin, tout le monde doit faire sa corvée de déneigement avant de prendre sa voiture et de partir travailler. Quand je suis arrivée, il y a presque trois mois, ne connaissant personne, j'ai refusé d'habiter une chambre meublée dans la station en face du restaurant. Je me voyais mal croiser des clients en dehors de mes heures de travail et lire dans leurs yeux « un café, un steak/frites, l'addition s'il vous plait ». Je ne suis pas serveuse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, merde. J'ai préféré louer une petite maison un peu plus bas, dans la vallée, à l'écart de tout. Le confort est spartiate mais j'ai de la place pour ranger mes affaires — je ne possède pas grand-chose mais j'ai des centaines de livres qui me suivent partout. Et puis surtout, il n'y a personne pour m'emmerder.

Un animal sauvage rôde dans les rues la nuit. J'ai vu son empreinte un matin en sortant de chez moi pour aller bosser. Un ours ? C'est à ça que j'ai tout de suite pensé. Putain, y a un ours qui se balade devant chez moi. J'ai pensé à cet ours toute la journée au boulot, en servant des cafés, des chocolats chauds, des tartiflettes et des gaufres. L'ours, animal au corps imposant mais qui n'a pas l'élégance altière du cheval, la douceur laitière et maternelle de la vache, la belle ruse de voleur du renard. L'ours, embourbé dans son corps trop lourd et encombrant. Pour moi, l'ours qui rôdait la nuit autour de ma maison ne pouvait être qu'une femelle. En rentrant le soir, je remarquai devant chez moi des traces de sang et des poils, vraisemblablement ceux de l'ourse mais aussi d'un autre animal qu'elle avait dû attaquer pour se nourrir. Je luttais contre l'envie d'aller à sa recherche dans la forêt. Ce n'était pas prudent et je le savais. Je rentrai chez moi, mangeai un bout et m'installai dans mon canapé avec un roman d'aventure moderne, un de ces romans américains qui sent bon les grands espaces et la liberté. J'entendis frapper à la porte. Au son produit, je compris que ce n'était pas une main qui avait frappé mais la patte d'un animal. J'ouvris, tremblante et excitée. Elle était là, devant moi. Une belle ourse brune, adulte, ses pattes avaient laissé un peu de sang par terre et sur la porte. Je la détaillai, subjuguée par sa force calme et sauvage. Quand je regardai mieux sa tête, je m'aperçus qu'elle ressemblait à un être humain. À une femme. À moi. Elle était même mon portrait craché. Nous restâmes face à face plusieurs minutes. Puis la vie reprit son cours et nos chemins se séparèrent. Elle, je ne sais pas, mais moi, depuis ce soir-là, je ne suis plus tout à fait la même.



Jean-Loup Fauvette secret

Muriel Friboulet

Sur le mode de la présentation ou de la critique littéraire, cette rubrique est dédiée à une oeuvre imaginaire ou au portrait d'un écrivain qui n'existe pas.

Dans le cadre de cette monographie consacrée à l'écrivain singulier que fut Jean-Loup Fauvette, je me vis confier le redoutable honneur de l'étude exhaustive de ses archives personnelles. Ce fut un fabuleux voyage. En effet, si l'œuvre de cet auteur prolixe connut un temps l'oubli qui frappe immanquablement les plus grands dès qu'ils cessent, bien malgré eux, d'écrire, il n'en reste pas moins un de nos plus talentueux historiens, biographes, poètes, essayistes, romanciers, linguistes.

Oui, Jean-Loup Fauvette sut être tout cela, et avec un égal talent. Et si parfois la verdeur ou l'âpreté de sa plume purent sembler les fruits amers d'un génie par trop mélancolique, on y trouva continûment les bienfaits d'une analyse pénétrante et, faut-il le rappeler ici, d'un profond humanisme. Il faut relire Jean-Loup Fauvette, cette voix singulière, cette pensée profonde et solaire, que l'on découvrira ici éclairée d'une lumière nouvelle et bien surprenante, si surprenante qu'il serait légitime de s'interroger sur l'authenticité de ce témoignage, pourtant tracé de sa main même, un été d'il y a près de cinquante ans, sur une simple feuille volante glissée dans l'un de ses carnets intimes et retrouvée, il y a peu, en son domaine de La Vache à l'Aise (Calvados), son antique et très cher repaire normand où fut enfantée la majeure partie de son œuvre.

De cette étrange confession, que penser ? Convenait-il de la laisser inédite à jamais ? Personnellement je ne le pense pas. Mais la décision en appartient désormais au lecteur. C'est lui qui juge, condamne ou absout. Ce texte, le voici.

La Vache à l'Aise, ce 12 août 1963.

Je hais les animaux. Enfant, je les adorais. Les chatons lacéraient mes menottes, les chevreaux me chargeaient lorsque j'approchais pour les caresser. Les bêtes sont fourbes et elles ferment leur cœur aux hommes, un point c'est tout. Leur regard nous est définitivement indéchiffrable. C'est pourquoi je considère le régime carné comme une philosophie hautement estimable. Les Pythagoriciens n'étaient que des capons, pour rester poli.



Moi, je suis Julien l'Inhospitalier. Ta dzaua tréqueille ! Les animaux courent ! Oui, c'est cela, s'ils me voient, qu'ils courent ! C'est tout ce que je leur demande. Sinon... Les moins couards ou les moins prudents recevront immanquablement un de ces coups de latte dont j'ai le secret. En cela, j'aime assez les rassemblements, les foules, foires, marchés aux puces, fêtes de village. Il s'y trouve toujours un bichon à pincer ou un grand corniaud à bousculer. Mes souliers ont une coque d'acier et je ne sors jamais sans ma canne à bout ferré. Les maîtres de ces monstres sont perpétuellement distraits, l'oreille tendue au discours d'un bonimenteur, le nez à l'affût d'une bonne affaire pour leur collection de bimbeloterie, l'œil ébloui par la taille avenante d'une passante, ou bien ils s'arrêtent pour converser avec des amis de rencontre... moi je marche tranquillement, j'arrive à la hauteur de ma victime, de mon bouc émissaire... et là... je frappe dans la viande, l'air de rien... j'ai seulement le temps de jouir du couinement aigu qui fait mon bonheur et ma récompense. Je ne crains ni les astucieux ratiers, ni les caniches hargneux, ni même les saint-bernard, ces colosses alcooliques que l'on voit pourvus, dans leur pays natal, d'un petit tonneau de rhum leur pendant au collier. Je ne crains personne non plus. En semaine comme le dimanche, ma silhouette élégante, toujours vêtue de tweed anglais, ainsi que mon visage digne et bienveillant, quoique chiffonné par les années et certaines intempérances, ne retiennent aucun soupçon. Aussi bien, les plaintes animales sont généralement courtes et sobres. Sous cet aspect du moins, les bêtes se distinguent des gens, mais cette résignation n'est qu'une preuve supplémentaire de leur imbécillité définitive.

Les femmes, elles aussi, sont des animaux, et je les déteste avec la même sainte et salvatrice violence. Regardez-les donc se lécher les pattes, se gratter avec délicatesse, prendre des poses devant le miroir, et tour à tour chipoter leur assiette ou bien la dévorer, bave aux lèvres, en déclarant avec force minauderies je suis très sensuelle j'adore la vie la beauté les bonnes choses et l'amour ! Leur concupiscence devant les vitrines me dégoûte, de même que leurs contorsions quand elles se parent des plumes du paon, les plus chères de la boutique, pour mieux se pavaner au milieu du troupeau, attirer les hommages du mâle dominant, narguer les femelles déjà grosses d'une prochaine portée, et qui ont perdu à jamais la vénusté de l'âge tendre, et qui sont laides, grises, lourdes, ternes, le poil rare, polychrome... leurs toiletteuses appellent cela « balayages », « reflets », mais moi j'y vois surtout les reflets du néant. Ah ! la vanité, ah ! la niaiserie de ces êtres-là... Écoutez-les piailler et jacasser durant des heures, vouer leurs sœurs à Hadès le Cruel, parce qu'elles possèdent un bien dont elles-mêmes sont privées, une cheville de biche, un œil vert, un époux florissant, une position enviable, un amant fidèle... Ce sont des souris malfaisantes, et



qui grouillent partout, dans les rues, les salons de thé, les universités, les bureaux, les musées, même... Ce qu'elles peuvent comprendre aux choses de l'Art, ces dindes, ces autruches, je préfère ne pas y songer plus avant. Le petit pan de mur jaune de Vermeer, tiens, ce serait bien joli, comme couleur, pour les rideaux du salon, ce serait très frais, très printanier... Et le bleu Klein, pour le nouveau canapé, qu'en penserais-tu, mon chéri ? Voilà leurs soucis, voilà le fond de leur âme, à ces sauterelles ! Se goinfrer de sucreries, lustrer leur poil, séduire, s'accoupler, élever leur progéniture pour en faire des rats, des agneaux, des vautours, des bœufs, des hommes ! Je hais les hommes !



La grande mort

Professeur Fernande

Cette rubrique est consacrée à un texte de fiction à la première personne, où le narrateur dévoile une partie cachée de son existence.

Au cours d'une longue errance dans la Crau, ce vaste désert provençal, il me fut offert de contempler, face à face, tranchant sur l'aridité uniforme, un certain visage de la nature, atroce et sublime, que je ne lui avais encore jamais connu.

La rencontre se produisit en plein midi : je vis brusquement, à faible distance au-dessus d'un buisson, la face convulsée de souffrance d'un renard. Bien que ses sens l'aient averti de ma présence, il n'avait même pas daigné fuir, ni même tourner sa face crispée dans ma direction, et semblait occupé à rassembler ses forces pour vivre un jour, une heure, une minute de plus... Sa gueule grimaçante laissait voir des crocs étincelants, d'où dégoulinait un liquide visqueux évoquant la rage autant que le rut. Je me demandais quel événement extraordinaire avait pu ainsi altérer l'expression du prédateur, d'ordinaire si délicatement cruelle.

J'allais faire un pas : l'animal me lança alors un regard qui figea mon mouvement, un regard d'une hostilité radicale, que je reçus comme l'insulte la plus haineuse que je n'eus jamais à essuyer de ma vie. Ce regard me remit sans délai à ma place, me réduisant à ma stricte mesure, c'est-à-dire à mon humanité — chétive, contingente et étrangère ; mon intelligence s'agenouilla devant la présence toute-puissante de l'instinct, comme un condamné écoutant tomber sur sa tête une sentence fatale, tandis que s'accroît en lui le sentiment de sa culpabilité et qu'il prend conscience de l'immensité de son crime. Le regard de l'animal me frappa : il était saturé d'une violence si pure qu'elle était désintéressée, sans objet réel ; une violence sans haine, une belle violence, à la mesure de la vitalité de la bête, une violence pour sa conservation, sans destruction ni victime ; celle d'un prédateur parfait devant un destructeur devenu omnipotent à force de tricherie et de perversité.

Le renard fit quelques pas claudicants hors du buisson et je pus m'apercevoir, non sans affliction, qu'il n'avait que trois pattes, la dernière ayant été récemment arrachée au terme d'une terrible lutte. Mais de quelle lutte s'agissait-il ? Avec quelle sorte d'ennemi avait-il dû combattre ?



Nul doute qu'il avait croisé son pire ennemi, celui devant lequel ni la fuite ni l'instinct n'avaient d'utilité... La bête amputée reprit sa marche pitoyable puis s'arrêta, tremblante, sanglante, pour rechercher en elle ses ultimes forces. Si un lièvre s'était montré, nul doute que le renard eût encore tressailli d'une sauvage impulsion, mais il sentait bien que dans son état, il avait quitté le statut de prédateur pour devenir l'appât des créatures même les plus incapables de tuer...

Pendant que sa déambulation démantibulée avait repris parmi les cailloux de la plaine brûlante, des charognards s'étaient mis à planer dans les hauteurs du ciel bleu acier comme des étendards funèbres. Ils devenaient de plus en plus nombreux, et le nombre faisant la témérité chez ces oiseaux, les ellipses qu'ils décrivaient abaissaient graduellement leur altitude, en même temps qu'elles réduisaient leur amplitude, formant une vrille hypnotique dont la pointe attendait le moment opportun pour poignarder le prédateur déchu, le clouer en terre et donner le signal de la curée collective.

Cependant, le renard avait encore poussé sa vie finissante sur plusieurs mètres ; alors je vis le premier nécrophage, à la pointe de la vrille, encouragé par la voracité, s'abattre à l'endroit où le blessé venait de tomber, en renonçant à prolonger sa vie, ou plutôt en la projetant dans un nouvel avenir, un avenir qu'allait ouvrir dans sa chair le bec du premier vautour, bientôt suivi par beaucoup d'autres. Son corps déchiré, éparpillé, pourra enfin s'élargir aux proportions de la terre, sa mère ; et peut-être que sa famille elle-même, sa renarde et ses trois petits, viendra la nuit lui rendre un dernier hommage, en rongeant son squelette dénudé...

Du lieu où je me trouvais, je pouvais percevoir les cris des commensaux concurrents, leurs déglutitions voraces, et même leurs éructations, tous ces bruits qui manifestaient la vraie nature de ces aristocrates des abattoirs, à l'allure de marquis famélique réduit aux ordures, avec leurs longues ailes osseuses et sombres tombant comme un manteau sur un dos voûté. De temps en temps, un des rapaces, cessant de fouiller dans les viscères, relevait sa petite tête dégoulinante et jetait un regard circulaire sur les alentours, pour vérifier que personne n'osait approcher de son festin.

Je décidai de quitter l'endroit, bouleversé par le spectacle auquel je venais d'assister ; je ne parvins pas à reprendre le chemin par lequel j'étais venu et me laissai guider par mes pas, au hasard des sentiers, parmi les buissons épineux et bas, quand je remarquai un lieu que les sangliers,



croyais-je, avaient singulièrement dévasté : le sol était labouré, les branches brisées, et beaucoup de sang avait nourri le sol. Je m'arrêtai et observai qu'une énorme branche avait été traînée un peu plus loin ; j'allai voir et remarquai, en sentant mon cœur battre de plus en plus fort, qu'une bague d'acier l'encerclait, elle-même prolongée par les maillons d'une chaîne — c'était là œuvre humaine, et mon cœur se convulsait en imaginant déjà le pire ; j'eus la force de suivre des yeux cette chaîne, et découvris à son extrémité le piège à mâchoires. Les dents d'acier étaient refermées sur le membre antérieur d'un renard, celui qui venait d'adresser son dernier regard à un humain, qui pouvait à présent en tirer les conséquences pour lui-même et sa race.

Je constatai que le membre n'était pas tranché à l'endroit des dents du piège, qui n'avaient pas été assez fortes pour le faire, mais plus haut, et je comprenais que l'animal, plus acharné à la liberté qu'à la vie, avait lui-même rongé son os de ses petites dents pointues. Peut-être qu'avant d'en arriver à cette extrémité, il avait tenté d'opposer à la force des mâchoires en fer celle de ses mâchoires de carnivore, mais, sentant vite la lutte inégale, il avait finalement retourné sa rage de vivre contre sa propre chair.

Empli de compassion pour l'animal, et de haine pour l'homme, je tombai à genoux devant la branche du piège, sur laquelle je me mis à pleurer en m'emparant, dans une impulsion insensée, du petit couteau que je portais toujours durant mes promenades. Je décidai de l'utiliser pour lui faire servir enfin une grande cause : je me sectionnai brutalement le poignet sur cet autel où une bête avait été suppliciée par un de mes semblables, pour le laver et laver ma race avec les flots de mon sang !



Ce qui nous ressemble

Marlène Tissot

Cette rubrique abrite un texte jouant avec la typographie à la manière d'« Un coup de dés jamais n'abolira le hasard » de Mallarmé.

Elle dit que je leur fais **peur**

~~Non non~~

je secoue la tête

je n'ai jamais fait peur à personne !

Elle réfléchit un instant





à

face

tout près

comme pour me <u>*flairer*</u>

elle dit *c'est vrai, le mot est mal choisi...*

Tu ne leur fais pas **peur**

tu les INQUIÈTES

Tu les INQUIÈTES parce que tu es un **homme**

avec un <u>regard</u> d' **animal**

Et les gens préfèrent les **animaux**

avec un <u>regard</u> **humain**

C' est étrange cette manie

d' aimer mieux ce qui nous ressemble

comme une forme ~~sournoise~~ d' **amour**

propre



Ma chair vitale

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Yokshares Bomthursielpag)

J'ai commencé à me nourrir d'aliments crus il y a environ trois mois.

Certains me donnaient des coliques monstres, d'autres des maux de tête épouvantables. J'ai persisté, persuadé que je finirais par trouver le régime alimentaire qui me conviendrait.

Comme je vis seul, je n'ai eu aucune peine à changer mes habitudes ; mais ce désir était tellement fort que je l'aurais imposé aux miens — en tout cas, en ce qui me concerne — si j'avais eu une famille. Il y a des choses qu'on se doit d'assumer.

Exit les plats cuisinés des heures sur le coin du fourneau ; et Dieu sait si j'aimais mitonner. J'aurais pu être cuisinier. Aujourd'hui, l'odeur du cassoulet me dégoûte.

Le bœuf et les fruits frais composent l'essentiel de mes repas. Surtout le bœuf, dans sa belle robe rouge sombre. Parfois, une salade rincée à l'eau de pluie pour en chasser les poussières, ou un concombre avec sa peau. J'adore la bavette et le gras des côtes d'agneau. Crues, évidemment. Je ne me cache plus pour gober les escargots trouvés sur le chemin quand je pars au travail ; il y en a toujours évadés du talus qui jouxte la boulangerie. J'habite à la campagne.

J'ai renoncé également aux couverts. Je pose mon repas directement sur le bois de la table et mes mains, mes dents, sont mes uniques ustensiles pour m'alimenter.

Me rapprocher de ma nature, voici quel est mon credo depuis que j'ai renoncé à tout aliment préparé d'une quelconque façon. Ni sel, ni moutarde. Je me sens plus fort. Mes muscles se sont développés, surtout dans la partie haute de mon corps : biceps, triceps et pectoraux, et bien évidemment les muscles utilisés pour la mastication.

Mon odeur a terriblement changé aussi ; mes glandes sudoripares exhalent un suave parfum fauve, épicé, presque bestial.

J'aime ça.

Ce soir, je sors. En chasse dans les rues de la ville voisine. J'ai faim.



2 (par Serge Cazenave-Sarkis)

Sur le trajet, peut-être en profiterai-je aussi pour aller faire un petit coucou à Gladis — c'est ma collègue à la clinique. Elle vit seule. Oui, parce que bon, même si je n'ai jamais été tellement porté sur la chose, ces temps-ci, ça me travaille un peu plus... Mes rêves se teintent de plus en plus d'un érotisme... comment dire... pileux, oui c'est ça, pileux, poilu même ! Je commence à trouver l'épicière charmante, alors que je l'ai toujours trouvée immonde, et je ne suis pas le seul... à part quelques malades en manque qui se taperaient n'importe quoi, y compris des bêtes !

Il y a autre chose aussi. Il me semble ce matin qu'elle m'a vu fouiller dans les poubelles de la salle d'opération, celles qui contiennent les déchets humains que je suis chargé d'aller porter à l'incinérateur. J'avais commencé, l'air de rien, par mâcher un petit sparadrap de temps en temps, jusqu'à ce qu'il me vienne à l'esprit, sur le coup de quatre heures, de grignoter quelques restes de viscères. Oh, pas beaucoup, des petits bouts, des copeaux, juste ceux qui me paraissaient appétissants, et sains surtout ! J'aime assez les appendices d'enfants, ils sont tendres et tiennent bien en bouche. Dans mon placard, j'ai amassé des pommes de pin trouvées sur la pelouse du parc. J'en grignote les pignons, en cachette, mais c'est uniquement pour le plaisir. Par gourmandise !

Pour en revenir à Gladis, c'est vrai qu'elle me plaît bien avec sa tronche en ramasse-miettes. On a toujours l'impression qu'elle rumine quelque chose. Son prognathisme avancé et son cheveu lourd, planté très avant et qui lui écrase le front, lui donnent un de ces charmes ! En attendant, s'il lui prenait l'envie de me dénoncer...

À la banque du sperme, je n'ose plus m'y rendre. Ils me regardent d'un drôle d'air... et puis l'essence coûte vraiment trop cher. Tout est toujours trop cher, tout est toujours trop loin, mes chaussures me font un mal de chien... et j'ai faim !

3 (par Lucie Pingréonn)

À la porte d'entrée, mes chaussures me font de plus en plus mal aux pieds. Je sonne à l'interphone, personne.

Jour d'astreinte, blouse blanche, Gladis bosse. Elle rumine, rumine. Œil en coin, constamment à reluquer. Tu sais ce qu'elle en pense, la vache ? Rien. Elle regarde passer ton arrière-train.

Un brin obsédée, de mère en fille, elle mastique, mastique. Jusqu'où va-t-il aller à la fin ? Gober un fœtus humain ?

Elle se perd dans d'interminables régimes alimentaires, distillés par une presse pour adolescentes tardant à s'admettre femmes, s'acharnant à



se contenir dans un 34/36. Elle vit seule, et alors, pas une raison pour se jeter sur la première viande dévariée venue. La simple pensée lui effleurant l'esprit, Gladis laisse échapper un son de répugnance.

Elle reluque, reluque son cul. Je trouverai toujours à te faire payer ton goût exacerbé pour la chair. Eh, tu sais ce qu'elle te dit la grosse vache ? Qu'elle irait bien se faire liposucer, pour t'offrir sa graisse joliment empaquetée. Cela te dégoûte ? Nerfs à vif, miroir grossissant déformant, peau flasque pendante, j'ai faim.

Tranche de pain coupée, dérapage incontrôlé, Gladis regarde perler une fine gouttelette de sang, le long de son doigt, la lèche, puis presse de nouveau. Chercherait-elle à le comprendre ? À approcher son inclination viscérale...

Une explication, toute femme qui se « respecte » en est avide. Elle n'a jamais simulé, dissimulé. Elle s'est étalée au grand jour puis s'est laissée grignoter, petit à petit, jusqu'à devenir cette ample enveloppe charnelle pleine de vide... surmontée d'un lourd casque capillaire. Elle cultive une imposante apparence fabulée, excluant la moindre esquisse d'une tentative d'approche. L'uniforme masse informe passe inaperçue.

Elle trépigne, trépigne encore. Tu devines de quoi elle a envie, la bonne grosse vache ? De baiser ! J'ai encore faim.

4 (par Marc Laumonier)

J'attends au café d'en face. Je suis brûlant. Un peu de fièvre, sans doute. Je bois un jus de tomate, j'aime sa couleur sang. Que fait-elle ? Ça doit bien faire une heure qu'elle a terminé son travail...

Finalement elle arrive, je la scrute comme un prédateur ; je me mets en route pieds nus, j'ai abandonné mes chaussures au bistrot.

On s'embrasse, elle n'a pas l'air surpris de me voir, elle sourit, son râteau en avant.

« Tu m'offres un coup ? » je fais.

Elle acquiesce en souriant. Regarde mes pieds sales.

Je monte derrière elle, fixe sa silhouette callipyge, ses immenses fesses basculent de droite, de gauche, c'est du meilleur effet, je suis déjà à midi. Je me sens comme un gorille, une envie folle de frapper mon poitrail et de gueuler... J'ai toujours faim de viande rouge et de chairs rosées.

Dans ma poche gauche, une ampoule d'acide hydroxybutyrique, dans la droite un bistouri sous cellophane, je monte l'escalier plein de puissance, de force, d'envie.

Elle dit : « C'est la fête », et va ouvrir une bouteille de mousseux ; c'est petit et triste chez elle ; discrètement je verse l'anesthésique dans son verre, elle parle, parle, je n'écoute même pas ce qu'elle dit. On trinque, on



boit, je bande toujours. Elle me regarde avec envie, bouge avec excès ; elle met de la musique. Si tu savais, ma pauvre Gladis, j'ai faim ; d'abord je dévaserai ton sexe, et après ?

« Alors c'est bon la chair humaine ? Quel goût ça a ? » me dit-elle ; et puis subitement elle sombre et tombe avec un sourire niais. Elle a des mouvements erratiques, saccadés puis devient molle. Elle regarde de travers comme hypnotisée.

De toute façon, je ne suis pas fait pour vivre à deux, la monogamie n'existe pas chez nous, les mammifères. Je me dis.

En me baissant vers elle, j'ai encore d'autres pensées excentriques ; je ne suis plus moi-même ; je bafouille quasi à voix haute : « Il nous faut regarder l'animal autrement. » Pourquoi je dis ça ? Je suis en sueur ; je la fixe d'un regard autre ; une lumière orangée baigne le studio. J'ai faim.

5 (par Antonella Fiori)

Quand je suis pris d'une lubie, j'ai intérêt de bien me tenir en laisse, sinon je dégaine mon arme et je l'actionne dans le vide. Je baise l'air. Je n'en finis pas de m'astiquer, le corps défait et à l'abandon comme celui d'un phoque qui cherche une catharsis libératrice. Lorsque je m'en rends compte, j'ai envie d'attraper un pistolet et de me tirer dans le cul... Pan ! Pan ! Je rêve de perforer mes fesses qui sont aussi flasques que des méduses... Mais je m'égare, moi petit merdeux embourgeoisé à deux balles, devant cette pauvre Gladis à poil, je me mets à bander comme un âne, et je lui saute dessus. C'est alors qu'elle me regarde de ses yeux langoureux qui me disent que je suis un véritable salaud. Mais putain ! Qu'elle est bonne ! Cela me fait tellement de bien que d'un seul coup s'évanouit la haine que j'ai envers ce monde de merde et cette vie qui va de travers. Je ne dis pas un mot et elle ne parle que pour crier des phrases incohérentes quand elle atteint son premier orgasme, puis le second, puis le troisième...

Peu à peu, elle reprend des couleurs. Elle commence à délirer dans une langue qu'elle est sans doute la seule à parler. Je me demande de quoi elle parle et si elle a toute sa tête, mais qu'importe. Là-dessus le téléphone sonne. Gladis serre mon bras. Elle s'accroche à moi comme si le monde s'écroulait. Quelle belle matinée de fils de pute ! Je suis au sommet d'une vague. De petits points noirs dansent devant mes yeux. Je commence à en avoir assez. J'ai des crampes. J'ai soif. J'ouvre le réfrigérateur. Je saisis une bouteille. Je me verse un gin et le porte à mes lèvres. C'est bon d'être là. C'est très bon. Je pose mon verre sur la commode. J'ouvre le tiroir du haut. J'enfonce mes deux mains. Cela fait longtemps que je n'ai plus touché de sous-vêtements de femme. Je respire profondément tout en laissant courir mes doigts sur le coton, le satin, le nylon, la dentelle...



Il y a tellement de jolies choses là-dedans, ce serait difficile de choisir...

Au loin, des bouts de calcaire pointent comme des seins de geishas. La mer est balisée de bouées jaunes. Je ramasse le bistouri sous cellophane, et en deux temps, trois mouvements, je me retrouve dans la rue. J'entends le hurlement caverneux du vent qui parcourt le vide et qui s'enfle dans l'avenue. Personne n'a dû me voir. J'ai faim.

6 (par Catherine Bédarida)

Aujourd'hui, il y a déjà six mois que j'ai commencé à me nourrir d'aliments crus. J'ai définitivement abandonné mes chaussures, je fais encore l'effort, le jour, de me dresser sur mes pattes arrière, mais quand vient la nuit et que je me mets en chasse, je cours naturellement à quatre pattes.

Depuis un certain cauchemar, je mange seulement de la viande. Je l'avoue, le changement de régime alimentaire a été difficile au début. Des pensées excentriques m'assaillaient, comme si quelqu'un d'autre me les soufflait. Une voix me disait : « Regarde l'animal autrement, va au bout de ta mue. » Ou j'entendais menacer : « Tiens-toi bien en laisse. »

La nuit, je rêvais d'une infirmière nommée Gladis, une chimère mi-vache mi-femme. J'avais laissé la télé allumée, et défilait une série américaine avec les inévitables blouses blanches qui meuglaient bêtement jusque dans mes rêves. Malgré son accent et son odeur plus étrange encore que la mienne, mon infirmière chimérique, mi-graisse mi-sang, m'essorait et je me réveillais épuisé, presque exsangue. Je l'écris ici, quoi que cela me paraisse absurde à présent : il y a des rêves qu'on se doit d'assumer.

J'ai commencé à avoir des hallucinations. Un soir où j'avais retourné en vain toutes les poubelles des environs, où je rôdais le ventre vide et la langue sèche, j'ai entendu le son de la mer dans les rues de mon village. Je vis à la campagne, nous sommes à deux cents kilomètres de la côte, le vent dans les feuilles des arbres ressemblait au bruit des vagues : j'ai cru devenir fou.

Assoiffé, haletant, je suis tombé au pied d'une poubelle éventrée. Tout à coup, quelqu'un a tiré fort sur ma laisse. J'ai reconnu Gladis, elle n'était plus en blouse blanche mais portait un uniforme militaire et m'insultait dans sa langue nasillarde. Nous étions dans une grande pièce en béton, sans fenêtres, il faisait sombre comme en prison. J'ai voulu me relever sur mes pattes arrière. Elle m'a asséné un coup de pied et m'a ordonné de faire le chien. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je me suis mis à aboyer en arabe et j'ai perdu connaissance.



Plus tard, j'ai senti une langue me lécher. J'ai rouvert les yeux. Devant moi, un chien roux riait : « Mauvais rêve, mon frère. »

À présent, je dors au calme dans la niche de ma cour. Je me nourris de viande crue. Rouge, blanche ou rose. Mon poil est plus brillant. Je me sens de plus en plus fort. J'aime ça. Je sors la nuit, quand j'ai faim.

7 (par Édouard.k.Dive)

« Cynanthropie ». La grosse Gladis avait répété ce mot avec perplexité. C'est son docteur qui l'avait prononcé le jour où elle lui avait tout raconté. « Votre Rudy, il est atteint de cynanthropie. Il faut consulter un spécialiste. Un psychiatre. Car ça va pas aller en s'arrangeant, vous savez. »

Elle l'avait toujours trouvé un peu bizarre, Rudy. Mais au début qu'ils étaient ensemble, ça ne l'avait pas gênée. Elle l'avait rencontré à la clinique. C'était un collègue. À l'époque, il bouffait déjà des aliments crus. Principalement de la viande. Elle trouvait que ça lui réussissait plutôt bien. Il était très musclé. Surtout le haut. Elle aimait les pectoraux bien développés. Ça lui rappelait cet acteur américain devant lequel elle se caressait quand elle était une toute jeune fille : Johnny Weissmuller. Elle était venue s'installer chez Rudy. Elle s'était habituée à ses petites manies. Le problème, c'est que ça coûtait cher toute cette barbaque. Elle achetait de la qualité. Elle ne tenait pas à ce qu'il attrape des saloperies. Un jour, il avait voulu faire la chose comme les chiens. Elle était pas plus gourde qu'une autre. Ça lui était déjà arrivé de se faire prendre par-derrière. Elle aimait pas trop, elle préférait voir le visage de ses amants. Mais aux hommes ça leur faisait plaisir. Elle en parlait souvent avec ses copines. Les mecs, quand ils font la chose, c'est la bête en eux qui ressort. Là-dessus elles étaient toutes d'accord. Cette fois, c'était autre chose. Il la couvrait entièrement et donnait des petits coups de reins rapides. Il tirait la langue et jappait comme un chien. C'était répugnant.

Et puis il avait quitté ses godasses. Dès qu'il pouvait, il marchait à quatre pattes. Alors elle s'était décidée à installer une niche au fond de la cour. Il n'avait pas protesté. Il passait ses journées à dormir, allongé sur une paillasse. Il grognait dans son sommeil ou émettait des jappements répugnants en frottant son sexe contre le sol. À quoi rêvait-il ? À des femmes ou à des chiennes ? Elle avait laissé tomber le psychiatre. Elle avait été voir un type spécialisé dans le dressage pour qu'il lui donne des conseils. « Vous devez être le dominant », qu'il lui avait dit. Le dominant. Son Rudy il faisait un mètre quatre-vingts pour quatre-vingts kilos. Il en avait de bonnes le spécialiste. Un jour, elle était retournée chez sa mère. Elle l'avait abandonné là, dans sa niche. Elle était pas chienne, elle lui avait



laissé des provisions. Plusieurs kilos de barbaque dans le congélateur. Après tout, il ferait comme ses ancêtres, il irait chasser. Quand il aurait faim.

8 (par Chris Simon)

Je me suis réveillé avec un chapeau sur la tête. Je m'y suis cogné. Oui, littéralement. En fait de chapeau c'était un toit. Impossible de m'étirer et pour me lever, j'ai dû me mettre à quatre pattes. Le toit reposait sur quatre murs. Je n'avais jamais vu maison si étroite. Pas de séparation pour faire des pièces distinctes, pas de grenier ou de cave.

Son étroitesse m'était plus douloureuse qu'étrange. Je ne pouvais pas bouger. Je me trouvais sans espace pour avancer ou reculer. Je tournai sur moi-même et m'écrasai bêtement sur mes bras. Une arche ouverte donnait sur un gazon tondu à ras. Mes jambes exagérément pliées me faisaient mal. Le corps rampant, je réussis à passer la tête dans l'arche et reniflai le vide.

— Hey toutou, viens toutou ! Gros toutou !

Un enfant s'arrêta sur le gazon, un ballon dans les mains. Il regardait dans ma direction.

J'ai sorti la tête plus avant puis j'ai avancé prudemment, n'étant sûr de rien. Mon état physique et moral avoisinait la gueule de bois du siècle. Je sortis un bras, puis l'autre...

L'enfant souriait, penché sur la pelouse.

— Tu viens toutou ?

Il regardait dans ma direction. Il s'adressait bien à moi. Ce mioche me prenait pour un chien.

J'extirpai mes jambes et, libéré, je me retournai. Une niche ! J'avais dormi dans une niche, bordel ! Le nain me lança un « ouaf ouaf » suivi de son petit ballon. Je fus tenté d'aboyer et de le mordre, mais je me suis repris. Je me suis dressé sur mes deux jambes et j'ai hurlé :

— Qu'est-ce que tu fous sur ma propriété, crétin !

Il lâcha son ballon qui rebondit plusieurs fois sur le gazon tandis qu'il pleurait.

Je me dirigeai vers la maison. Une vraie maison dans laquelle je pourrais me préparer un petit déjeuner et prendre des aspirines. Un mal de tête violent me parcourait les sinus, je me sentais exagérément courbaturé. Et vice versa.

Je fonçai dans la cuisine déserte. J'ouvris le frigo. Pas de lait. J'ouvris les placards. Pas de café, de pain ou de confiture. J'ouvris désespéré le congélateur. Pas de pizzas, de plats mitonnés, mais des os et des morceaux de viande. Pas de la viande au détail, mais du demi-gros : des



quarts de bœuf et de porc. Il faudrait au moins vingt-quatre heures pour les décongeler et me tailler un beefsteak. Je trouvai des aspirines dans un tiroir. Pas de verres. Je gobais les cachets et les fis descendre en buvant au robinet. J'essayai de me souvenir de ce que j'avais fait la veille. Avais-je été invité à une soirée, un dîner ? Étais-je allé en boîte ou au karaoké après ?

J'avais comme un trou. Les souvenirs ne me venaient pas. La photo d'une femme sur le mur du couloir attira mon attention.

9 (par Derek Munn)

Le visage de la femme s'approche, glabre, énorme. Ce n'est plus une photo. Elle crie « Rudyrudy monchienmonbeauchien ! » C'est du bruit, il ne comprend rien. Paralysé, coincé entre des strates de cauchemar, il ne peut pas reculer. Elle va le mordre.

Finalement c'est son propre aboiement qui le réveille. Il s'ébroue, hésite, se reprend. Il sait qu'il ne doit plus attendre. C'est ça qui les perd, les humains, leurs questions, leurs doutes. Il faut qu'il parte d'ici, il y a trop d'ambiguïté à rester dans cette compagnie, trop d'images qui se confondent dans sa tête.

Il gagne les champs, les bois, par le chemin le plus direct, évitant tout échange de regards. Chaque pas simplifie son temps et l'ancre plus fermement dans le présent. Il a faim, il mange. Tout et n'importe quoi. Ce qu'il tue, ce qu'il trouve, une carcasse, un reste de sandwich, parfois juste un sac gonflé, dans l'espoir de trouver mieux à l'intérieur. La journée, il ne quitte pas la campagne, il n'a pas de regrets, mais certaines nuits, malgré lui, il longe les barrières des maisons et regarde les lumières des fenêtres.

Il ne pense plus à Gladis, son visage se perd dans le kaléidoscope d'images qui le fait grogner dans son sommeil. Pour Gladis par contre, Rudy représente encore un manque et un sentiment de culpabilité. Quand sa mère dit « Bon débarras, c'était une sale bête, que des soucis », elle garde son silence, elle n'aura sûrement plus jamais de nouvelles.

Puis un jour à la clinique on transporte un homme terriblement ensanglanté. Un chasseur, il a été mordu à la gorge et une joue a été arrachée presque entièrement. La particularité de la morsure lui semble comme une signature. Elle n'a pas de doute.

Dans le couloir quelques amis de la victime, chasseurs aussi, attendent, discutent, s'indignent. Personne n'a vu précisément la bête responsable et dans la confusion de leur braillement un mythe se construit. Des animaux qui s'ignorent avec leurs uniformes pseudo-militaires, ils lui font peur. Ils parlent d'une battue.

Elle est troublée, son corps excité, elle tremble. Elle a besoin d'air. Dehors son tremblement est vite accentué par le froid. Elle se dit que c'est



le froid qui a fait venir des larmes à ses yeux, mais elle n'arrive pas à se décider à rentrer. Quand il commence à neiger, elle s'éloigne de l'abri du bâtiment et renverse la tête en arrière pour laisser les flocons tomber sur son visage. Elle essaie d'en attraper d'autres avec sa langue.

10 (par Vlad Oberhausen)

Depuis que le corps de Rudy R. repose dans un grand tiroir coulissant de la morgue, une décharge de chevrotine dans le dos, tout devrait être fini. En apprenant dans le journal la mort brutale du sujet 79 et la traque qui l'avait précédée, le professeur Ermangrass avait pourtant eu le pressentiment que les choses ne s'arrêteraient pas là.

OrbiVal était un obscur institut de coopération et de développement basé au Luxembourg : avant le coup de fil d'un ancien collègue, Ermangrass n'en avait jamais entendu parler. Un poste était à pourvoir dans la branche scientifique de leur nouvelle succursale : des moyens conséquents seraient mis à sa disposition et sa réputation sulfureuse ne gênait nullement les instigateurs du projet. On lui promettait l'application pratique de ses théories : il ne chercha pas plus loin et accepta l'offre sans sourciller.

Trouvés par le biais d'une petite annonce, les quatre-vingt-seize sujets de l'étude croyaient tester durant trois mois un somnifère au stade expérimental. Leur rôle était tout autre : Ermangrass allait les faire entrer dans un état de « cynanthropie contrôlée » en manipulant leur cycle du sommeil. Si le professeur était devenu la risée de ses confrères, c'était en raison de sa lubie pour l'influence des rêves sur le comportement. Il soutenait qu'agir sur l'activité onirique pouvait guérir ou provoquer des maladies mentales. OrbiVal souhaitait voir dans quelle mesure une cynanthropie induite et partielle améliorait les capacités physiques des individus, en réveillant chez eux un instinct animal enfoui.

Trois nuits par semaine, les patients venaient dans les locaux neufs de l'institut. On leur donnait un somnifère puis on les isolait dans des cabines insonorisées pour les six prochaines heures. Là, ils visionnaient en boucle un film de dix-sept minutes via des lunettes vidéo stéroscopiques, les paupières relevées au moyen de petits crochets : les images, très accélérées, montraient essentiellement des chiens mangeant, déféquant et copulant, des femmes nues, des vaches en train de paître et des gorilles en plein coït. Un casque audio leur transmettait des sons d'intensité variable mêlant aboiements, orgasmes, dialectes primitifs et aphorismes inventés par Ermangrass lui-même — parmi lesquels « Il nous faut regarder l'animal autrement » ou « Va au bout de ta mue ».



Le professeur attendait beaucoup des tests physiques de fin d'expérience : ils n'eurent jamais lieu, puisque tout s'arrêta au bout de la cinquième semaine. Un dimanche soir, un courrier électronique lapidaire lui apprit la fin du projet, faute de financement. Il ne put joindre personne chez OrbiVal et se rendit à l'institut le lendemain : les portes étaient closes et il ne trouva aucun interlocuteur sur place.

Un an s'écoula entre l'arrêt des recherches et la mort de Rudy R. : les circonstances étranges de sa mort ne laissaient pas de doute quant au rôle joué par ces expérimentations. Ermangrass éplucha la presse les semaines suivantes et dénombra sept faits divers semblables. Tous étaient dû à d'anciens sujets, sauf le dernier : un homme, le mari d'une patiente, avait dévoré le visage d'un sans-abri. Il en conclut avec horreur que les rêves étaient contagieux. Il avait transmis aux patients l'idée qu'ils étaient des animaux, idée qui s'était ancrée en eux nuit après nuit, et leurs rêves étaient mystérieusement devenus ceux de leurs proches. S'il avait vu juste, c'était toute la ville qui finirait par être contaminée, chaque habitant possédé par les rêves déments qu'il avait créés sur commande. Ermangrass envisagea de partir ou de se supprimer par overdose médicamenteuse. C'était trop tard. Il n'y avait plus rien à faire. Au bout de quelques minutes, toutes les possibilités de fuite, du suicide au simple déménagement, lui parurent ridicules. Il se persuada qu'il avait fait pour le mieux et alla à la cuisine se préparer un lait chaud agrémenté d'une cuillérée de miel.

Trois ans plus tard, quand le professeur mourut dans son sommeil d'une crise cardiaque, la situation avait bien changé. Le syndrome CBA, ou « Cynanthropie Bestiale Avancée », avait gagné tout le pays. Il restait des gens que les rêves n'avaient pas infecté, et il fallait compter parmi eux cet homme qui courait à perdre haleine à travers les bois. Sa vie n'était plus qu'une errance absurde, pour éviter les hommes et les femmes réduits à l'état d'animaux qui partout s'entredévoraient. Des mains crochues le saisirent aux jambes, le faisant basculer en avant ; il tenta de se relever, quand un ongle immense lui creva l'œil droit. Deux mains lui attrapèrent le crâne et un coup de dents lui trancha la carotide. Il leva la tête et vit au-dessus de lui une femme nue, qui mastiquait un bout de chair : c'était Gladis, hirsute, le visage pailleté de sang. Elle avait faim.

EN SAVOIR PLUS

Auteurs

François Cosmos : son blog et ses nouvelles

Raymond Penblanc : ses nouvelles et une publication dans la revue Brèves

Philippe Choffat : son blog

Christine Noti : son blog

Serge Cazenave-Sarkis : son blog

Marianne Desroziers : son blog et son recueil de nouvelles

Christian Attard : un blog historique et un ésotérique

Georgie de Saint-Maur : ses feuilletons littéraires

Diane Comte Frost : son blog

Wladimir Lentzy : une nouvelle

Philippe Sarr : son blog et son recueil de nouvelles

Richard Maurel : son blog

Chris Simon : son blog

Muriel Friboulet : son blog et ses textes sur Les 807

Professeur Fernande : une nouvelle

Marlène Tissot : son blog

Antonella Fiori : son site

Christophe Ségas : ses textes et une publication dans le recueil « Tapage nocturne » des éditions Antidata

Amine Khalfi : son blog

Yokshares Bomthursielpag : ses nouvelles

Lucie Pingréonn : sa page Facebook

Marc Laumonier : son blog

Catherine Bédarida : son blog

Édouard.k.Dive : son blog et ses feuilletons littéraires

Derek Munn : son roman

Vlad Oberhausen : ses nouvelles

Illustrateurs

Natacha Gréget : sa page Facebook

Francis Denis : ses textes et tableaux

Jacques Cauda : son blog

Julie Garnier : ses photos sur Flickr

Marray : son blog

PhotoGraff Collectif : l'article sur Zoo Project, le blog de Tat, les photos de JérémyDP sur Flickr et celles d'Éric Maréchal

En savoir plus - *La Métamorphose de Narcisse*, Salvador Dali

À VENIR

Machines & Inventions



Numéro 6

Décembre 2012